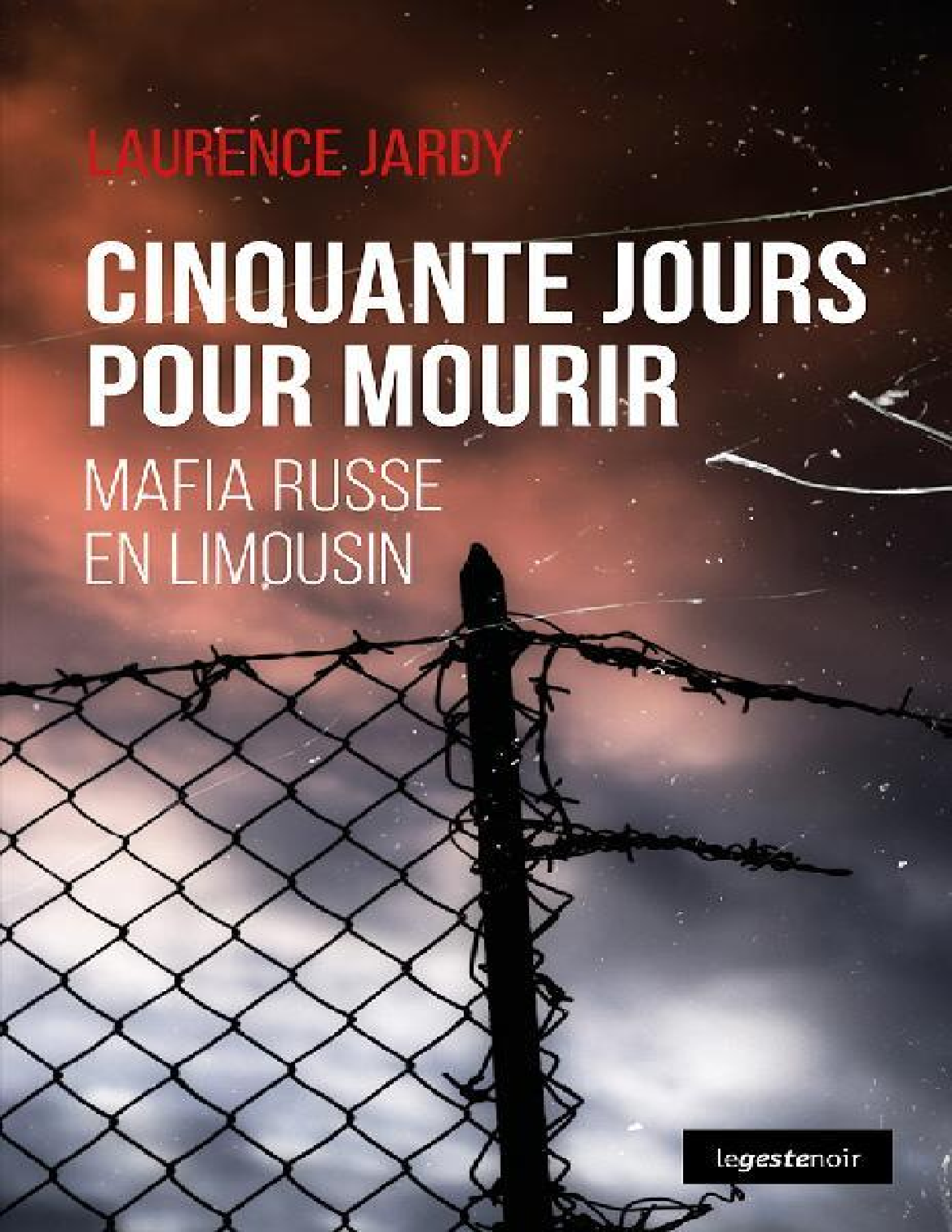




LAURENCE JARDY

CINQUANTE JOURS POUR MOURIR

MAFIA RUSSE
EN LIMOUSIN

le gestenoir

CINQUANTE JOURS
POUR MOURIR
Mafia russe en Limousin

OceanofPDF.com

Collection dirigée par Thierry Lucas

© 2018 — LA GESTE — 79260 La Crèche

Tous droits réservés pour tous pays

OceanofPDF.com

Laurence JARDY

CINQUANTE JOURS POUR MOURIR
Mafia russe en Limousin

LA GESTE

OceanofPDF.com

Les personnages et les situations de ce récit étant purement fictifs, toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes ou ayant existé ne saurait être que fortuite.

OceanofPDF.com

TU es une fille ?

TES amis t'ont trahie ?

TON mec t'a larguée ?

TU écoutes de la musique triste ?

Alors, rejoins le groupe « LES BALEINES VOGUENT VERS LE HAUT »

Julia Breen, *Novaïa Gazeta*, 20 mai 2016

OceanofPDF.com

« Dans la catégorie des jeux dangereux de défis, le jeu *Blue Whale Challenge* venu de Russie, du nom du mystère des baleines bleues qui viennent s'échouer volontairement sur les plages, connaît une notoriété certaine sur les réseaux sociaux. Ce jeu consiste à entrer, par parrainage, dans une spirale de cinquante défis de risque croissant dont l'ultime étape est le suicide. Tous les membres de la communauté éducative doivent adopter la plus grande vigilance face à ce jeu qui peut attirer des jeunes vulnérables en pleine construction de leur identité, face à la pression du groupe. »

Éduscol, 17 mars 2017.

OceanofPDF.com

Chapitre 1

OceanofPDF.com

5 millions 184 000 secondes

1.

Les semaines qui suivirent l'hospitalisation d'Alexis furent des semaines vides, aussi vides que des coquillages secoués par des marées. Le capitaine de la gendarmerie de Saint-Léonard avait pris deux balles. Une en pleine poitrine. Elle avait perforé le poumon droit. L'autre avait effleuré le vertex, le point au sommet du crâne. Puis le capitaine s'était effondré sur une pierre tombale du cimetière. Sa tête avait heurté le granit bleuté. Il avait vu rouler un visage auprès de lui, avait distingué la silhouette d'un vieux Japonais armé d'un katana. La tête d'Anguelina avait été tranchée net¹.

Il s'était rappelé son agitation, son évacuation, la main de Rachel dans la sienne.

Oui, ce furent des semaines vides qui suivirent l'hospitalisation d'Alexis, aussi vides que des coquillages secoués par des marées. Alexis était devenu un de ces coquillages. Une chambre d'écho muette. Ne renvoyant aucun battement de cœur. Comme si, dans la lourde carcasse du capitaine, le sang ne pulsait plus contre les veines.

Cela n'empêchait pas Arkhipov d'apprécier l'empressement du lieutenant Vetchel à se saisir d'une couverture ayant glissé à terre pour la remettre sur ses jambes. La jeune femme accompagnait ce geste de légers tapotements appuyés. Il n'osait pas lui dire que cette familiarité ne lui plaisait pas. Il acceptait l'idée d'être aimé par Rachel. Mais il allait falloir qu'elle apprenne à ne pas laisser traîner ses mains n'importe où...

... car, lorsque l'on a perdu la mémoire, les êtres qu'on a côtoyés deviennent aussi transparents qu'un vent de printemps.

Quelques mois auparavant...

Le camion rouge des pompiers a franchi la porte du cimetière quelques minutes après le drame. Celui qui prend les choses en main est un homme d'une quarantaine d'années.

Massif, énergique, il est très apprécié dans le bourg. Grâce à lui, l'équipe de rugby de Saint-Léonard s'est distinguée cette saison face à un adversaire

de taille : Ambazac. Il reconnaît immédiatement l'homme à terre, ce gendarme russe arrivé de nulle part, souvent décrié par la population locale, peu encline à accueillir ceux venus d'ailleurs. Il fait ce qu'il a à faire. Lui parler, le faire parler, ne pas couper la communication.

« Qu'est-ce qui vous est arrivé ? Serrez-moi la main, monsieur. Quand êtes-vous tombé ? »

Peu lui importent les réponses du capitaine russe. Qui d'ailleurs ne cesse de bouger les bras, les jambes, tout en lui répondant. Il parle beaucoup. Il semble évoquer une femme – une tête de femme, plus exactement.

Le pompier regarde autour de lui et découvre cette tête. On dirait un objet, une chose. La chose fixe de ses yeux vides un point en amont. À moins que l'équilibre instable dans lequel elle se trouve ne donne cette impression. Il ne voit d'abord pas la béance rouge à la place de la bouche, fasciné par la masse blonde de cheveux qui frémit sous les caresses du vent tiède de mars. Le Russe continue sa logorrhée. Au médecin régulateur du SAMU, le pompier fait un compte rendu sommaire du fait que des haut-le-cœur commencent à le secouer.

« La victime présente une plaie thoracique et une plaie du cuir chevelu. L'homme est conscient, il parle. »

Le pompier réfrène un nouveau haut-le-cœur et poursuit.

« Pouls à 120, tension à 12/8. » « Oui, il est très agité... début de confusion... »

Quand le pompier en a fini avec le médecin régulateur, il déverse dans l'allée gravillonnée son bol de café noir. Il a honte d'avoir vomi devant les deux jeunes apprentis pompiers qui se trouvent derrière lui, aussi statiques que les pierres tombales. Il s'efforce de jeter de nouveau un œil sur la chose. Histoire de conjurer ses peurs. C'est là qu'il comprend que la bouche a été détruite, réduite en lambeaux sanguinolents. Ces mêmes lambeaux qu'il croit deviner autour de la mâchoire carrée du Russe. Il imagine la scène, et, de nouveau, est pris d'un haut-le-cœur. Arkhipov s'agite, se met à parler dans une langue râpeuse, liquide, humide. C'est une langue douce et féroce à la fois. Elle semble vouloir prendre dans ses filets quiconque s'attarderait à l'écouter. Le pompier ne comprend pas ce que dit le Russe. Si Anguelica était encore en vie, elle identifierait immédiatement les paroles de son compatriote.

La louverie se poursuit. Aux loups, on fait la chasse ! La chasse aux

mâles gris, aux femelles, aux petits... Il s'agit du refrain d'une chanson de Vladimir Vissotsky, « La chasse aux loups ».

Mais, pour le pompier, ce ne sont que des sonorités barbares. Derrière les syllabes qui se poussent les unes contre les autres, il est incapable de déchiffrer le message. Idot okhota na volkov, idot okhota. Le a s'envole menaçant dans les allées du cimetière. Okhota, c'est le mot « chasse », en russe. Les ombres des chasseurs avancent sans pitié, trouant de leurs balles le père, la mère, les petits. Na serykh khichnikov, materrykh i chenkov. La chasse aux mâles gris, aux femelles, aux petits... Il est incapable de déchiffrer le message. Pourtant il sent qu'il y a de la révolte dans ces gutturales qui s'entrechoquent.

Le médecin du SAMU sort précipitamment d'une Renault Mégane break. Il lui prend sa tension qui maintenant est à 9/6. Le pouls s'est accéléré. 140 pulsations-minute. « Polypnée, on perfuse ! » Le taux de saturation d'oxygène n'est qu'à 90 %. Le médecin craint l'hémorragie interne. Il appelle le régulateur du 15.

« On a besoin d'un chirurgien vasculaire pour une prise en charge immédiate. Plaie hémorragique vasculaire. Urgence de niveau 1. »

Le capitaine est embarqué dans le camion des pompiers. L'équipe du SAMU s'y engouffre aussi. Ambulancier, infirmière anesthésiste, médecin. Rachel, qui vient de faire irruption sur la scène, demande à l'accompagner. On l'y autorise. La sirène hurle. Les pneus crissent. Arkhipov est de plus en plus confus. Il ne répond plus aux sollicitations. Quand on lui dit de tendre la main, il ne le fait plus. Alexis est loin du Limousin. En ce moment, il danse dans les forêts de sapins, très à l'Est, dans son Caucase lointain. Sur un air entêtant d'une chanson pour enfants. Dans laquelle on lui dit qu'il faut sourire. Sourire aux arbres, aux nuages et aux cascades. Parce qu'un sourire peut réchauffer l'imposant éléphant ou le perfide serpent. Les bois endormis disent au revoir au sommeil et commencent à claquer dans leurs mains. Comme Alexis qui tente en ce moment de faire se rejoindre ses mains. C'est un air entêtant qui l'accompagne.

« On intube ! »

L'infirmière lui administre un sédatif par voie intraveineuse. Le médecin demande si les trois culots globulaires ont bien été pris. Il est soulagé quand on lui répond par l'affirmative. Il faut transfuser. Sans quitter le Russe de l'œil, il rappelle le régulateur.

« Fissuration de l'aorte thoracique. Hémorragie interne. Œdème crânien. Forte hypertension intracrânienne. Test de Glasgow à 12. »

Rachel assiste impuissante à la plongée de son co-équipier dans un monde aux contours cotonneux. C'était elle, la véritable cible d'Adriana². C'est elle qui devrait être à la place d'Alexis.

— Il va s'en sortir ?

— Tout dépendra de lui.

À force de côtoyer les traumatisés de la route, le médecin avait tissé une théorie bien à lui. Si quelque chose retenait l'être humain du côté des vivants, oui, il s'en sortait. Sinon, il allait voir de l'autre côté, peut-être du côté de l'enfance, là où les arbres tapent dans leurs mains en regardant danser les nuages.

2.

Rachel en venait à penser qu'elle était devenue aussi transparente qu'un vent de printemps. Aussi anodine qu'un dépôt de plainte contre tapage nocturne. Ils ne faisaient que s'effleurer du regard. Elle ne s'entendait dire que de lointains mercis pour un café dont elle avait la prévenance d'anticiper la demande. Elle ne lisait plus rien dans le regard gris d'Arkhipov. Pourtant, dans cette forteresse d'indifférence qu'il était devenu, un interstice devait bien exister où elle pourrait s'immiscer. Son rire et son humour d'avant lui éclateraient de nouveau au visage. Cela faisait maintenant deux mois et trois semaines qu'Arkhipov était hospitalisé dans le service neurologie du CHU de Limoges. On avait d'abord commencé par rafistoler le cœur. L'hémorragie interne due à la fissuration de l'aorte avait pu être endiguée rapidement, mais la chute sur la dalle de granit avait provoqué de graves lésions au niveau du cerveau. Depuis trois semaines, il était sorti d'un coma profond. Et, depuis quelques jours, d'un coma végétatif. Rachel espérait que, petit à petit, il se souvienne de la complicité qui existait entre eux. Elle l'avait énormément aidé quand Maud, sa maîtresse, avait été assassinée. Il était impossible qu'il ait pu oublier cela.

3.

À la gendarmerie de Saint-Léonard, un nouveau chef avait remplacé le capitaine Arkhipov. Insipide et mielleux. Choisi par la hiérarchie pour ces deux qualités. Originaire de Feytiat, le capitaine Ringaud avait des cousins

un peu partout et une vingtaine de neveux et nièces. Il était le fils aîné d'une fratrie de dix. Difficile de ne pas engager une conversation avec lui car il connaissait toujours quelqu'un qui vous connaissait. Cela lui avait donné une autorité et une légitimité d'emblée. Le lieutenant Vetchel avait beau s'agacer de ses poignées de main généreusement distribuées à gauche à droite, c'était désormais lui son chef et elle lui devait obéissance.

Ce nouveau chef avait l'art de limer les embrouilles. Ce jour-là, il était remonté contre le taxidermiste de la commune.

Rachel eut du mal à comprendre ce que son chef lui expliquait.

— J'ai l'air de quoi, moi, maintenant, avec cette banderole ?

Rachel se moquait totalement de l'embarras de celui qu'elle se refusait à appeler « Capitaine ». Ce qui la tracassait, c'était que cette affaire touchait à la mort et qu'elle avait eu lieu dans un espace particulier : le local qui abritait la salle de dépouillage des animaux.

Les gamins s'en étaient pris à des têtes de chevreuils, à des rapaces, au cadavre d'un chien. Sans se soucier du fait que ce que l'on habillait autour d'une structure en résine avait été un compagnon de vie ou un prince des forêts. À la fin du saccage, la fille s'était démenée pour faire passer sa tête dans la parcelle de peau d'une délicate tête de faon. Elle avait poussé des rires hystériques en voyant son reflet. Le gamin lui avait soufflé des trucs obscènes à l'oreille. Pour faire cesser cela, le taxidermiste les avait menacés avec son fusil de chasse. Cela lui avait valu une convocation à la gendarmerie, laquelle avait été le point de départ du mécontentement de la population. Et d'une banderole.

— Une banderole que personne ne peut louper ! Et une pétition de soutien qui circule chez les commerçants...

Il fulminait, Rigaud. Il s'était mis à dos toute une partie de la population en bous-culant le gentil taxidermiste de Saint-Léonard.

— Qu'est-ce qui est marqué sur cette banderole ?

— Solidarité à M. Grollier face aux voyous.

Rachel irait voir ce taxidermiste. Elle désirait en savoir davantage sur ces jeunes. L'application qu'ils mettaient à se rendre insupportables revêtait quelque chose d'inquiétant. Ils flirtaient avec les limites sans jamais les dépasser. Elle se souvint d'une réflexion d'Alexis : « Vous verrez quand la vraie violence arrivera chez vous. »

Elle n'aurait su dire pourquoi, mais il lui semblait que la vraie violence

était en train de se frayer un chemin.

Que savait-elle, au juste, de la violence ?

La télévision française avait bien montré des images de désastre alors qu'elle était enfant. La guerre du Vietnam et sa jungle rougie de sang mêlé, les enfants affamés d'Éthiopie, la révolte des ouvriers du bassin de Gdansk menée par Walesa. Plus tard, le baccalauréat en poche, elle avait détourné le regard devant l'agonie de la petite Colombienne aux yeux d'ébène, Omayra Sanchez. Coincée contre le cadavre de sa tante et le toit de sa maison, la fillette s'était enlisée seule devant les caméras du monde entier, murmurant des adieux à sa mère. Puis il y eut la catastrophe écologique de Tchernobyl.

Rachel essaya de reprendre le fil de ses pensées. La phrase d'Alexis s'imposa à elle, une nouvelle fois.

— Vous verrez quand la vraie violence arrivera chez vous.

4.

Avant de se rendre au chevet du capitaine, Rachel fit un détour sur la place. Elle photographia la banderole. Elle était en train de ranger son appareil photo quand un rire un peu forcé l'obligea à relever la tête.

— Un Nikon ? Vous restez fidèle à l'argentique, Lieutenant ?

Grollier était un bon gars. La soixantaine. Un embonpoint rassurant. Un rire qui laissait voir des couronnes en métal qu'il n'avait pas remplacé par des porcelaines. Quand on lui en faisait la remarque, il partait de son grand rire :

— Ah bon ? Pour qu'on me les pique dans cent ans chez les morts-debout ?

Les « morts-debout », c'était le cimetière de Saint-Léonard. Situées sur les hauteurs de ce gros village médiéval, les croix semblaient s'élancer plus gaillardement encore vers le ciel. Armées de l'âme des défunts, elles étaient, on aurait pu le croire, comme un défi à l'éternité. Faisant oublier les corps qui n'en finissaient pas de pourrir à leurs pieds.

— Vous comptez les laisser divaguer encore longtemps dans nos rues ?

La voix du brave homme avait perdu de sa gouaille habituelle.

— On va les serrer de près.

La réponse du lieutenant Vetchel sembla satisfaire le taxidermiste car il changea brutalement de sujet, s'enquérant de la santé du capitaine.

— Transmettez-lui mes amitiés quand vous le verrez.

Rachel faillit dire qu'elle ignorait si le nom de Grollier évoquerait quelque chose pour Arkhipov mais elle se ravisa. Le capitaine était sorti du coma trois semaines auparavant et il n'était pas question d'évoquer ses troubles cognitifs sur la place publique. En revanche, elle était bien décidée à lui parler des récents dérapages des jeunes. Photos à l'appui. Et dans l'heure qui suivrait, car, contrairement à ce qu'avait supposé Grollier, son Nikon n'était pas un argentique.

5.

Il avait été privé de 5 millions 184 000 se-condes de lucidité.

Deux mois. Un peu plus que la durée de vie d'une abeille ouvrière, un peu moins que celle d'une libellule.

En deux mois, il n'aurait pas eu le temps de débarquer sur Mars. Et s'il lui avait pris l'envie de pousser le voyage un peu plus loin, aux confins de notre système solaire, pour aller voir du côté de Véga, il lui aurait fallu plus de temps. Quatre années-lumière.

Il y avait plus loin encore. Cent vingt millions d'années-lumière pour atteindre la constellation de la Chevelure de Bérénice. Aussi appelée « amas de Coma ».

C'était peut-être ici qu'il avait passé ses cinq millions cent-quatre-vingt-quatre-mille secondes. Depuis trois semaines, on lui expliquait qu'il venait de traverser des états de conscience modifiés.

Les deux mois de coma profond n'avaient pas été la période la plus difficile à vivre pour Rachel. Arkhipov ressemblait à un gros nounours endormi et inoffensif bardé de dispositifs médicaux divers. Il était placé sous oxygénation artificielle et sa ventilation était assistée. On le nourrissait grâce à une sonde gastrique. Très fréquemment, les infirmières s'y mettaient à trois pour le changer de position. L'escarre était ce que redoutait le plus Rachel. Lors de ses visites journalières, avant de lui faire la lecture d'un roman dont lui avait parlé Kazuo, le petit ami japonais de sa fille, elle vérifiait les endroits à risque : les coudes, les talons, la nuque. Elle aimait masser la nuque du géant. Elle ne croyait pas les médecins qui lui avaient expliqué que, dans un coma de stade III, le malade est complètement insensible aux sollicitations extérieures. Elle s'installait donc au chevet de son collègue et lisait à voix haute les pages écrites par le Japonais Haruki Murakami.

Il s'agissait d'un roman d'amour. Un roman dans lequel les personnages s'entêtaient à regarder la Lune.

Elle aussi regardait souvent la Lune en songeant à Alexis. Elle était amoureuse de lui depuis longtemps, mais, même s'il lui avait fait des avances, elle s'était mis des barrières. La mort de son mari, quelques années auparavant, l'avait figée dans une attitude de veuve d'où elle refusait de sortir. Alexis, peut-être par dépit, s'était alors tourné vers Maud. Ils s'étaient aimés et elle avait été assassinée. Rachel, en secret, espérait que son collègue, une fois sorti du coma, se souvienne de leur complicité d'antan. Il s'agissait d'une amitié amoureuse ne demandant qu'à grandir. C'est ce dont essayait de se convaincre Rachel, tout en fixant la Lune quand la solitude lui pesait.

Rachel ne savait pas que, parmi les milliards de neurones que comptait le cerveau d'Arkhipov, certains s'étaient accordés pour dépasser la Lune, explorant les confins d'univers galactiques aux noms aussi étranges que Véga, Sombbrero ou Coma...

Un matin du mois de mai, le capitaine avait ouvert les yeux. Mais quelle réalité était-il à même de percevoir ? Il avait de graves troubles de contrôles oculo-moteurs. Lors de cet état végétatif, Rachel prit des distances avec le malade. Cela devenait insoutenable de le voir dans cet état, animé par des mouvements involontaires de la face. Un jour, il s'était mis à esquisser un sourire si éloigné de sa personnalité qu'elle décida d'espacer ses visites.

Il faisait beau.

Elle fila sur l'île de Ré avec sa chienne.

Quatre jours plus tard, un médecin l'appelait pour lui annoncer qu'Arkhipov était sorti du coma.

Il souffrait de troubles de mémoire.

6.

C'est ce jour-là qu'il retrouva des bribes de mémoire.

— C'est eux, les voyous de la banderole ?

Rachel acquiesça.

— Ils ont fait quoi, au juste ?

Arkhipov écoutait le compte rendu de sa collègue.

Ce récit lui rappelait quelque chose. Il observait les mains de Rachel qui virevoltaient autour de sa taille, pour donner corps à ses paroles. C'était

rageant d'avoir l'image coin- cée ainsi dans un coin du crâne. Il ferma les yeux.

— Tu peux me raconter une deuxième fois ?

Il la sentait poindre cette image. Au moment où il la sentait tout près d'éclore, elle lui échappait.

— Une troisième fois, je veux que tu m'en dises plus sur cette boutique. Sur la fausse impression de vie qui y règne.

Cette fois-ci, l'image était là. Nette. Il avait réussi à la faire naître et à la garder.

Il le vit, allongé dans son cercueil de verre pare-balles. Ayant conservé sa barbe et sa moustache, son costume et sa cravate. Ses mains cireuses posées sur ses jambes. Le camarade Lénine...Voilà ce que les histoires de ces jeunes avaient réussi à faire surgir de sa mémoire. Le camarade Lénine embaumé depuis 1924 dans son mausolée, sur la place Rouge. Par des « taxidermistes » d'excellence. La mémoire n'était donc pas totalement détruite, même s'il restait incapable de se souvenir des circonstances de la visite de ce mausolée. De qui l'accompagnait. Du temps qu'il faisait à l'extérieur. De ce qu'il avait ressenti face à cette momie.

— Tu dors ?

Rachel avait été tellement habituée à parler à un mannequin inerte qu'elle n'attendait pas de réponse à sa question. Son collègue avait dû être bercé par ce récit en boucle. Il semblait profondément endormi. Elle s'affaira donc autour de la bouilloire afin de boire le énième thé de la journée. Depuis trois mois, elle boudait le café. En allant s'occuper de l'appartement d'Alexis, elle était tombée en admiration devant un samovar qu'elle s'était empressée d'essayer. Elle l'avait adopté.

— Non, je pense à quelque chose qui s'est passé quand j'étais enfant.

Ces mots bondirent au visage de Rachel. Il se souvenait ! Il n'était pas destiné à rester l'ersatz d'Alexis. Ils allaient enfin pouvoir, comme avant, parler à tort et à travers de choses qui leur tenaient à cœur. Elle laissa de côté ses sachets de thé pour se précipiter à ses côtés. Elle était tellement impatiente de connaître la nature de ses souvenirs.

— Une gifle. Violente.

Il se toucha la tempe droite.

— Ici.

Elle s'autorisa à explorer l'endroit du cuir chevelu qu'il lui désignait, ces

deux millimètres carrés vierges de pilosité.

— Tu as dû être écorché.

La main qui l'avait giflé parce qu'il n'avait pas ôté sa casquette était une main d'homme. Il se rappelait parfaitement cette main à la forte odeur de musc qui arborait une magnifique bague aux reflets brillants. C'était un diamant qui avait laissé cette toute petite empreinte. Devant le révolutionnaire, il était obligatoire de se taire, d'enlever les mains de ses poches et de se découvrir. Qui était celui qui l'avait ainsi rappelé à l'ordre ? Alexis eut beau essayer de faire remonter son regard vers le visage de son agresseur, rien ne venait. Le souvenir s'arrêterait sans doute là pour aujourd'hui.

— Oui, par une bague qui portait un diamant.

Elle hésita mais demanda timidement s'il se souvenait des circonstances de cette gifle.

— Absolument pas ! répondit le capitaine.

Ce lambeau de passé qui avait surgi était l'amorce d'une renaissance. Sa mémoire avait été amputée de toute une partie de sa vie. Il se souvenait de son enfance, de son adolescence. Puis le trou noir. Comme si ce qu'il avait vécu après avoir quitté le Caucase n'avait jamais existé. Mais ce qu'il y avait d'étrange, c'était qu'une nouvelle enfance semblait se dessiner sur les eaux calmes du passé. Comme sous l'impact d'un galet habilement projeté, voici que cette surface liquide se déformait en ronds concentriques, laissant entrevoir de nouveaux personnages. Alexis se sentait capable de lancer ce galet des dizaines, des centaines de fois. Il guetterait les arabesques veloutées de la surface des eaux avant qu'elles ne retrouvent leur forme initiale. Il n'était pas encore l'heure de confier ce ressenti à Rachel. Un nouveau monde s'ouvrait sous ses pieds. Il l'explorerait seul.

Rachel ne le regardait plus, elle s'était mise à faire du tri sur ce qui envahissait la table de nuit. Il la saisit par la taille. Passa une main hésitante sous le chemisier en soie. C'était doux. Il la sentit se crispier puis devenir moite. La main du capitaine engloutit le sein droit puis le gauche. Il avait eu soudain besoin qu'un corps de femme absorbe la puissante pulsion sexuelle qui avait grandi au fur et à mesure que s'était élargi sous ses pieds ce nouveau monde. Son érection était tellement puissante qu'il se sentait incapable de bouger. Ce fut elle qui vint à lui. Dans l'enchevêtrement de leurs langues, dans le frottement de leurs corps, une sève particulière était

en marche.

Ils avaient fait l'amour alors que le soleil était encore haut dans le ciel. Le lit baigné par la douce lumière d'une soirée d'été. Puis Rachel s'était étendue sagement tout contre le corps du capitaine. Elle avait reboutonné en hâte son chemisier en soie car une aide-soignante avait frappé à la porte de la chambre. Elle l'avait observée en silence lui délivrer quelques pilules. Et avait profité du moment où l'aide-soignante quittait les lieux pour s'éclipser elle aussi.

OceanofPDF.com

-
1. Anguelina Tchernova est une jeune femme russe qui est à l'origine de la mort de la maîtresse du capitaine Arkhipov : Maud Jovière. (Voir *La Femme aux manières de chat*.)
 2. Adriana, de son vrai nom Anguelina Tchernova, surnommée « l'Ange Noir ».

OceanofPDF.com

Intermède

Dans sa cellule au centre pénitentiaire de Saint-Martin-de-Ré, Boris avait encore deux années, un mois et six jours à purger.

Il avait été incarcéré pour enlèvement et violence sur mineures en crime organisé.

Il était devenu la mascotte des bobos.

Il était autorisé à se rendre dans la salle de spectacle de La Couarde pour y réciter de la poésie.

Il lisait Rimbaud, Mendeldov.

C'était un repent.

C'était un témoin.

C'était exotique et drôle et tellement dépaysant.

C'était excitant d'entendre raconter l'Union soviétique, les kiosques à bière, la ruée vers l'or dans les années 1990.

Il n'était pas mal, en plus, le Russe.

Chapitre 2

OceanofPDF.com

Friendzones

1.

À quarante-cinq ans, Rachel était de nouveau maman. D'un petit Bogdan. L'annonce de cette grossesse tardive avait été une telle surprise que Rachel avait mis des semaines avant d'accepter la nouvelle. La question de l'avortement avait été sérieusement envisagée. La raison lui soufflait qu'il fallait se débarrasser de l'embryon. Un embryon sans père. Car Arkhipov avait disparu. Sa disparition semblait incompréhensible. Deux jours après la visite de Rachel dans sa chambre d'hôpital, il s'était évaporé. Elle avait eu beau faire marcher ses contacts, personne ne l'avait vu. Ni à Saint-Léonard, ni à Limoges, ni dans un improbable coin de la province française. Aucune trace de carte bancaire. Aucun retrait d'argent sur son compte. Envolé. Était-il revenu dans son appartement ? Tout semblait à sa place. On ne sentait pas la précipitation qui d'ordinaire accompagne les pas d'un fuyard : tee-shirt tombé à terre, porte de placard mal refermée. Les voisins avaient été formels, ils n'avaient détecté aucun signe de vie dans l'appartement depuis des mois. Ni lumière ni bruit. Seuls les yeux exorbités des tableaux de Sanfourche reflétaient le vivant dans ce logement délaissé par son propriétaire. Rachel n'aimait pas les œuvres de ce peintre. Elle les trouvait dérangeantes. Ces dizaines de regards entassés les uns sur les autres dans un puzzle désarticulé lui évoquaient les charniers nazis. C'était sûrement sa manière à lui de rendre hommage à son père, fusillé par les Allemands en 1943. Elle s'était rendue régulièrement chez Arkhipov pendant les semaines qui avaient suivi sa disparition. À l'affût d'un indice, d'une trace, d'une odeur. Elle avait secoué les revues qui traînaient sur les tables, retourné les poches de ses pantalons, soulevé les tapis, retourné le matelas. Rien. Pourtant, ce qu'elle cherchait était bien là. Si le capitaine avait été présent dans la pièce, il lui aurait dit : « goratcho ». Mais, quand elle passait à côté de ce tableau plein d'yeux exorbités, elle se contentait de détourner le regard.

Les feuillets d'Arkhipov étaient dissimulés derrière les yeux écarquillés du peintre. Sanfourche, entrant peu à peu dans l'obscurité, avait fait don à ses personnages de sa vue et de sa vision du monde. Arkhipov avait-il pensé que sa coéquipière serait capable de comprendre que c'était là qu'il fallait

chercher ?

Si Rachel avait pu lire ces feuillets, elle se serait rendu compte que la vision du monde du capitaine était aussi chaotique que celle du peintre.

2.

Feuillets d'Arkhipov

À Rachel... 3 septembre 2016

J'écris en espérant que tu ne trouves jamais ces feuilles. Il est plus facile de haïr un lâche que d'aimer un damné. Je vais partir. Je vais retourner là où tout a commencé. Depuis un mois, je t'observe. Tous les jours, tu viens fouiner dans mon appartement. Je sais que tu me cherches. J'ai d'abord senti ta détresse, ton hésitation quand tu tournais la clef dans la serrure. Désormais, c'est la colère que je devine dans le claquement de tes talons dans la cage d'escalier, dans la rage que tu mets à frotter tes pieds contre le paillason. Chaque jour, je sens grossir en toi des capacités de résistance. Tu me hais. Tu m'aimes. Quelle différence ? J'ai besoin d'être certain de ton attachement pour partir le cœur léger. Quand je t'ai vue, hier, te glisser dans mes draps, j'ai compris qu'il était l'heure de m'en aller, que jamais tu ne te comporterais comme lui.

Lui qui venait avec ses fourrures et ses menaces.

Tout a refait surface ces dernières semaines.

La gifle, les bottes noires vernies sur lesquelles j'aurais presque pu poser ma main tellement il s'approchait de cette table où j'étais domicile sans que personne ne le sache. C'était là mon secret, mon abri, ma maison. Je suis incapable de me rappeler le nombre d'histoires vues en cachette sous la nappe de cette minuscule table. Il fallait faire le noir pour utiliser le diaprojecteur. Voir les histoires en couleur alors que la télé était encore en noir et blanc ! C'était magique. La magie a cessé le jour où il a surgi.

Avec ses fourrures et ses menaces.

C'était un après-midi. La neige battait contre les vitres de la salle à manger. Papa était au travail. On lui avait demandé d'imaginer une nouvelle machine pour optimiser le rendement de son équipe. Il n'était pas ingénieur mais il était très malin. J'ai « hérité » de ses aptitudes. Comme tu as pu le voir, les meubles en kit n'ont aucun secret pour moi. Je regardais Masha et Michka. En Russie, c'est un conte très populaire un peu comme votre Petit Poucet. Mais la petite fille n'est pas abandonnée par ses parents.

Elle se perd dans la forêt et arrive dans la chaumière de l'Ours. « L'enfant doit venir vivre avec moi. » Ce fut la phrase que prononça l'homme aux bottes vernies. Je me rappelle maintenant la petite voiture que je tiens entre mes mains et qui se met à trembler toute seule. Je me rappelle maintenant les pleurs de maman. Je me rappelle que ça dure longtemps. Je peux encore entendre ses pas tournoyer autour de la table sous laquelle j'ai trouvé refuge. Ses pas, ses mots qui m'arrachent par lambeaux à l'innocence de l'enfance. Ses gants jetés à terre. Aux reflets argentés. Je sus plus tard qu'il ne choisissait que des peaux en loup de Sibérie. Des loups dont on lui avait raconté l'agonie. Chaque chapka, chaque manteau, chaque moufle était le fruit d'une chasse sans pitié à laquelle il prenait part par procuration quand il demandait à ses hommes s'ils étaient bien certains que le loup avait assez souffert. S'ils étaient bien certains qu'ils avaient lu dans l'éclat jaune de leurs yeux en amande le renoncement. Je me rappelle maintenant ces terribles récits de louveterie.

Après ce jour, il est revenu régulièrement.

Avec ses fourrures, ses menaces et son visage.

Je sais maintenant qu'il est mon père. Je sais aussi qui est mon père.

Je pars pour d'étranges retrouvailles. Je sais désormais pourquoi j'ai passé ma vie à fuir. Il est l'heure de mettre un terme à cette clandestinité. Je ne veux plus que l'on s'empare de moi. C'est à moi de m'emparer du monde. Je ne comprends que trop bien les attitudes énigmatiques de maman. Cette empreinte sensorielle qu'elle avait tant de mal à imprimer sur mon corps d'enfant. Je sais que, si tu lis ces feuilles, tu seras étonnée de constater tant de progrès dans mon français. J'ai travaillé, tu sais, ces dernières années. Beaucoup. Peut-être pour être prêt quand ce jour arriverait. J'ai compris que les mots et la pensée étaient aussi puissants que les coups de poing ou les fusils.

Je pars pour d'étranges retrouvailles. Je vais prendre le chemin qui me mènera vers sa maison. Je vais refaire le chemin à l'envers, enjamber des cimetières tristes de souvenirs abandonnés. Je vais faire taire cette malédiction.

Alex

Bogdan n'avait pas hérité de l'attitude mutique de son père. C'était un bébé de six mois, expressif, répondant avec joie aux sollicitations de

Rachel. Un grand jour pour lui : il venait de découvrir qu'il était quelqu'un. Lorsque Rachel et Bogdan s'étaient postés la veille devant le grand miroir installé dans la flambante nouvelle gendarmerie de Saint-Léonard, il avait gazouillé gaiement en montrant à sa mère leurs images réciproques. Il y avait elle, il y avait lui. Le monde était désormais en mesure de lui appartenir.

— Je me demande bien à quoi pouvait jouer ton papa, à ton âge.

À son âge, le petit Aliocha ne jouait pas à grand-chose. Dans la kommounalka où il vivait avec ses parents, il fallait essayer avant tout de faire entendre sa voix, parce que les deux autres couples qui partageaient l'appartement étaient bruyants et les deux voisines, qui ne travaillaient pas, passaient le plus clair de leur temps à jacasser sur le balcon de la cuisine, seule pièce, avec les sanitaires, que les trois couples partageaient. Le jeune Aliocha avait tellement crié dans les tout premiers mois de sa vie, sans que personne ne vienne véritablement à sa rescousse, qu'il avait dû, un jour, décidé d'arrêter de projeter sa vindicte contre les murs de la kommounalka.

Il ne se passait pas une journée sans que Rachel ne parle à Bogdan de son père. Il avait disparu depuis un an et trois mois. Elle avait repris ses fonctions depuis trois semaines. On reprochait à son nouveau chef de ne faire que de la jumelle et de laisser s'entasser les dossiers sur les étagères. En ce matin de septembre 2016, le lieutenant Rachel Vetchel découvrait de singuliers délits, laissés à l'abandon sur une étagère. Elle ne put s'empêcher de se demander comment son capitaine les aurait traités. Elle se sentait tellement lasse. Pourtant, la petite ville semblait reprendre vie. C'était touchant de voir ces collégiens et ces lycéens se rendre à l'école. La jeunesse foulait les trottoirs de Saint-Léonard, écouteurs vissés aux oreilles. Cette jeunesse imperméable à son environnement avait le mérite de ne pas se poser tant de questions que ça sur la légitimité à se rendre de nouveau, après deux mois de vacances, dans l'enceinte d'un établissement scolaire. La phobie scolaire, qui, selon les experts de l'Éducation nationale, touchait de plus en plus d'adolescents, ne semblait pas s'être propagée dans les écoles du Limousin.

— Lieutenant Vetchel, c'était bien vous qui étiez intervenue pour la prévention routière l'an dernier ?

Rachel avait totalement occulté cette mission lors de laquelle elle avait essayé de dissuader les élèves des classes de troisième de doper leurs

scooters à coup de pot d'échappement survitaminé. Son discours, avec photos de casse à l'appui, n'avait pas eu l'air de les ébranler plus que cela. L'usage de cannabis les avait davantage interpellés. Un grand blond au regard frondeur avait même expliqué comment il démultipliait les effets de la came avec une bouteille en plastique.

— Oui, c'était bien moi.

— Il faudrait y retourner dans le courant du mois.

3.

Les packs de bière étaient en place le long du troisième pilier est du viaduc de Saint-Léonard-de-Noblat. Il y en avait quatre. Pour l'instant, seul Enzo trônait au milieu des broussailles. Le garçon ressemblait à tous les garçons d'une quinzaine d'années. Quelques boutons d'acné sur le front, le paquet de cigarettes bien en place dans la poche intérieure d'un blouson. Le smartphone à l'arrière du jean. Bloquant les appels des parents. Vibrant aux innombrables notifications de ses potes. Enzo avait trois profils sur FB : Enzo Gradin, Enzo Perragianno, Enzo tout court. Sur l'un de ses profils, il disait vivre en Californie, dans une superbe villa. Un peu pathétique parce que ce qu'on devinait derrière les lunettes matinées de noir de l'adolescent, c'était un visage encore poupin de garçon vivant dans un logement non loin d'ici. Qui voulait-il bluffer ?

Le jeune Enzo regardait nerveusement les packs de bière. Il avait vraiment envie de se déchirer ce soir. Tous les ingrédients étaient là. Il fallait concrétiser avec Manon. Il fallait oublier le conseil de discipline de l'après-midi. Il fallait évacuer l'engueulade avec son père et les pleurnichements de sa mère. Même si le fait d'avoir été renvoyé dès la troisième semaine de la rentrée allait passer pour un acte héroïque et faire exploser sa popularité sur FB, il n'était pas si sot pour ne pas en voir les inconvénients. Un truc tout con : à peine devenait-il populaire, qu'il allait devoir partir. Et puis des trucs moins cool : se lever aux aurores pour choper un train vers Limoges. La Principale avait évoqué le lycée Raoul-Dautry.

Il avait été renvoyé pour avoir fait cracher cinq cents euros à ce bouffon de Grégoire. De plus, le bouffon en question n'avait pas rechigné pour lui filer le numéro de la Carte Bleue de ses parents. Pourquoi ne lui avait-on rien dit, à lui ?

Enzo refoula les larmes qu'il sentait monter. Quand l'émotion le

submergeait, il savait la sublimer à coup d'interminables flux de bavardages versifiés et rythmés à souhait. Ceux du fougueux Eminem étaient parmi ses préférés. Il se vissa *I'm not afraid* au creux des tympanes. Appuyé contre le troisième pilier est du viaduc de Saint-Léonard, il laissa surfer son désarroi. Mais il n'avait pas la force d'être féroce ce soir. Les salves de mots d'Eminem ne réussissaient pas à aiguïser un quelconque sentiment de révolte. Il laissa s'échapper les larmes.

Soudain, il arracha le casque de ses oreilles. Le son se démultiplia sous l'arche gigantesque de granit.

Il devait faire en sorte que Manon le regarde autrement qu'un ami. Il fallait qu'il sorte de cette putain de *friendzone*.

Les rires du groupe mirent fin à ses ré-flexions. Fanny portait un énorme sac orange en bandoulière qui tranchait harmonieusement avec sa robe noire. Depuis six mois, elle avait adopté le style « Horror girl » et se baladait dans le bourg affublée de bandages, sang et fausses plaies diverses. Elle déposa l'énorme sac aux pieds d'Enzo. Il ne daigna pas abaisser son regard, trop absorbé par la petite Manon qui tentait de rejoindre ses camarades en allongeant désespérément le pas. Elle avait dégoté dans un vide-grenier une jolie cape en laine rouge. Le tissu voletait autour d'elle.

— La classe, mec ! Tu t'es fait sortir direct...

Steven était fier de son pote. Lui qui n'avait pas passé le cap de la classe de quatrième considérait comme un véritable fait d'arme l'exclusion définitive d'Enzo. Réussir à passer en seconde et se faire virer aussi sec revêtait quelque chose de quasi héroïque.

— T'as vu le snap de Grégorius ?

Grégoire Lepellec était devenu la risée de la cité scolaire en un rien de temps. Le jeune garçon avait pourtant senti le vent venir et avait dissuadé ses parents de déposer une plainte à la gendarmerie. Les gendarmes de Saint-Léonard étaient intervenus. Enzo avait avoué sans rechigner. Il avait bel et bien gratté le numéro de carte bancaire des parents de Grégoire. Mais ce n'était pas lui qui était allé fouiller dans le portefeuille. En outre, les cinq cents euros détournés avaient permis à Grégoire de participer au jeu en ligne.

— Non, c'est quoi ?

— Regarde...

Le grand Steven lui mit sous le nez l'image revisitée de Grégoire. On lui

avait collé une moustache d'Hitler sous le museau et la photo était criante de vérité. Mais ce lense n'arracha aucun sourire à Enzo.

Il finit par s'intéresser à l'énorme sac orange déposé par Fanny.

— T'as braqué une banque ?

La jeune fille gloussa et ouvrit la fermeture Éclair du bagage. Des accessoires : ciseaux, rasoir, miroir, flacons divers.

— Cadeau !

Steven reprit la parole :

— On va te relooker grave, mec.

C'était leur façon, à eux, d'honorer le déclassement de leur pote. Il allait voler vers de nouveaux horizons et il fallait marquer le coup. Ils avaient réfléchi toute la fin d'après-midi pour savoir quel truc offrir à leur copain. C'est Fanny, l'apprentie-coiffeuse qui avait fini par l'avoir, cette idée de génie. Elle allait le rendre aussi beau qu'un prince de stade de foot.

Manon finit par rejoindre le groupe. Elle semblait un peu perdue dans cette cape trop grande pour elle. La balade jusqu'au viaduc n'avait pas dessiné d'ombres rouges sur ses joues. D'imperceptibles cernes marquaient ses grands yeux noirs.

Elle se laissa glisser au creux d'une souche d'un des rares tilleuls n'ayant pas été encore coupé par la municipalité.

— Vingt-deux.

Fanny et Steven, terriblement occupés par la mise en place de l'atelier coiffure, ne daignèrent pas demander à Manon ce que ce nombre signifiait. Manon, de toute façon, était devenue bizarre ces dernières années. Ce n'était plus la petite Manon rigolote et vive qu'ils avaient connue au collège. Seul Enzo voulut connaître le fond des pensées de la jeune fille.

— Vingt-deux arches. Je les ai comptées en descendant. On est sous la troisième.

— On peut dire que t'as du temps à perdre, toi..., lui lança d'un ton assez cinglant le grand Steven.

Il était vrai que le grand Steven, lui, n'avait pas perdu son temps dernièrement. Déscolarisé depuis deux ans, il s'essayait à toutes sortes d'expériences stimulantes et diverses. Il n'avait pas attendu la réforme du collège pour tester ses multiples formes d'intelligence. Cela allait du banal vol au Carrefour Market aux séances de shoot au Tazer que son jeune frerot affectionnait particulièrement. La distribution de décharges électriques au

sein de la population de Saint-Léonard se faisait les jours de foire, les premiers lundis du mois. La victime était choisie selon des critères clairement établis à l'avance. Seulement des hommes. Deux paniers à la main. Et on visait les fesses. La fesse droite si possible. Mais ça, c'était en option.

— Vingt-deux arches, reprit Manon.

— Pourquoi tu fais ça ?

Le ton d'Enzo était un peu inquisiteur, mais la jeune fille ne sentait aucune moquerie. Seulement de l'intérêt.

Elle était bien incapable d'expliquer cette manie qu'elle avait de laisser traîner son regard partout. En cette fin d'après-midi de septembre, il s'était accroché aux arches de granit et elle n'aurait su dire pourquoi.

— Je ne sais pas. J'aime bien.

La réponse de Manon sembla satisfaire le jeune homme.

— Moi aussi, j'avais eu l'idée de les compter. Mais je me suis arrêté à la seizième.

Et Enzo lui fit comprendre en sortant son smartphone de la poche arrière de son jean et en le secouant au creux de sa main que sa démarche de comptage avait été interrompue par un coup de fil.

Ce sont parfois de tout petits riens qui scellent une complicité. De heureux petits hasards de comportement.

Ils se surprirent à sourire en même temps.

Au-dessus de leur tête, dans un vacarme assourdissant, le TER grignotait les quatre-cent quatre-vingt mètres du viaduc.

— Passe-moi ton miroir !

— Attends ! Deux minutes...

La petite main de Manon s'affaira sur les épaules du jeune homme afin de les débarrasser de multiples mèches châtain tombées sous les lames des ciseaux de Fanny.

Fanny se posta devant le garçon et brandit le miroir à une vingtaine de centimètres de son visage. Il s'observa une bonne minute. Impossible de détecter une quelconque émotion dans le regard d'Enzo. Mauvais signe, pensèrent ses camarades.

Puis il se leva, et, comme un chien tombé par mégarde dans un bassin d'eau froide, s'ébroua tout en fourrageant dans l'épaisse banane que l'apprentie-coiffeuse lui avait sculptée en plein milieu du crâne.

— Ça ne te plaît pas ?

Jamais encore un client n'avait osé se comporter de cette façon dans le salon de coiffure où elle bossait. Il n'aurait plus manqué que ça...

Enzo tendit la main pour s'emparer du miroir, mais Fanny entreprit de grimper sur le talus herbeux. Les hautes herbes, encore humides de la pluie de la veille, ne voyaient pas beaucoup la lumière à cet endroit ombragé. Elle se vautra maladroitement. Un corps à corps s'engagea entre les deux adolescents. Ponctué de cris hystériques poussés par la fille et de « Tu me le donnes, merde, à la fin ! ».

Le grand Steven décapsula sa quatrième cannette. La scène était savoureuse. Les fausses plaies de Fanny commençaient à dégouliner le long de ses jambes. Manon leva la tête et compta de nouveau le nombre d'arches de granit qui enjambaient la campagne.

Enfin muni du fameux miroir, Enzo put s'observer une nouvelle fois. La banane était maintenant en bataille, moins sage. Il était rassuré.

— C'est bien, ça me plaît.

Fanny se redressa. Crânement, elle essuya d'un revers de main la peinture rouge qui souillait ses jambes.

— Alors, tu aimes ? s'enquit-elle de nouveau.

— Ça va, ça va...

Enzo se passa une nouvelle fois les mains dans les cheveux. C'était une sensation nouvelle pour lui. Cheveux rasés sur les côtés et exagérément longs sur le dessus du crâne. Un contraste plaisant au toucher. Un contraste plaisant à la vue aussi. Banane lissée si l'on souhaitait adopter un air sage ou ébouriffée si le style rebelle vous tentait. C'était une coiffure qui permettait de changer d'aspect en une inclinaison un peu brusque de la tête...

On ouvrit un nouveau sachet de crackers. On entama un autre pack de bière. L'alcool commença à imprimer sur les joues des teintes rosées. Qui se mariaient parfaitement avec le basculement du soleil vers d'autres coins de la planète. Sous la troisième arche est du viaduc de Saint-Léonard, on avait l'impression de vivre plus fort. Il faisait maintenant un peu frais. Était-ce pour cette seule raison que Manon se blottit contre Enzo ? À ce contact, le jeune homme sentit son sexe se dresser. Il eut un peu honte. Mais emmitoufflé qu'il était, on ne risquait pas de s'en rendre compte. Il passa son bras droit autour des épaules de la jeune fille.

Il osa un baiser.

Elle pressa ses lèvres contre les siennes.

Le grand Steven et Fanny se chamaillaient. Ils étaient en total désaccord au sujet de ce qu'ils allaient gratter le lendemain au Carrefour Market.

Steven avait repéré le dernier Warcraft. Fanny, une palette de maquillage.

Un portable vibra dans la poche d'Enzo.

— C'est ma mère.

Quelque chose se réveilla en Manon. Le souvenir d'une brûlure ancienne mais toujours présente.

— Moi, j'aimerais bien qu'elle m'appelle encore.

Le jeune homme se sentit bête. Avoir parlé de sa mère était impardonnable. Il savait bien pourtant que certains mots devaient être bannis en compagnie de la jeune fille.

— Oui.

De plus, il ne trouvait que ça à répondre. « Oui ».

Il était temps de rentrer. Les quatre amis se dirigèrent vers le chemin du Pavé. Courbés en avant pour mieux avaler la pente, ils se taisaient. Tous semblaient rassasiés. Pourtant, Enzo était tracassé. Il savait que sa mère devait être folle d'inquiétude. Dix appels manqués. Il puait la bière. Il ne parvenait pas à ressentir la satisfaction qui aurait dû l'envahir.

Le chemin du Pavé rejoignait le boulevard extérieur de la ville. Des silhouettes des quatre amis, seule celle de Manon se détachait. Sa cape rouge flottait autour de son buste. Cela faisait comme une tache qui ne demandait qu'à s'imprimer plus fort et plus large.

Intermède

OceanofPDF.com

Salle de spectacle de La Couarde

Mon grand-père disait que nous étions un pays fort parce que c'était nous qui avions battu Hitler.

Je me rappelle avoir rêvé devenir pionnier.

Vous, les Occidentaux, vous n'êtes pas comme nous. On n'aurait pas idée de prendre des médicaments pour une rhinopharyngite.

Les Russes croient en un absolu. Que ce soit l'Empire ou le Communisme, on a ça dans nos gènes.

Le combustible atomique, on l'a ramassé à pleines mains à Tchernobyl.

OceanofPDF.com

Chapitre 3

OceanofPDF.com

« On a des profs vachement forts en Droits de l'Homme. Y'a qu'à les voir aux conseils de classe...

»

1.

La jeune Manon s'engouffra dans la rue Georges-Perin. Les maisons, dont les baies généreuses témoignaient d'une époque où elles appartenaient à des marchands divers, se blottissaient les unes contre les autres, un peu voûtées, comme figées. C'étaient de vieilles bâtisses de plusieurs siècles, souffrant de cyphose. Dans des temps reculés, elles avaient vu passer les pèlerins, les cavaliers. C'est cette rue que « les soldats de Sa Majesté » empruntaient pour entrer dans la ville.

Manon ne savait pas que chaque matin, pour se rendre au lycée, et chaque soir, pour rentrer du lycée, elle passait par la porte Aumônière. Cette même porte d'où les bannis de la ville étaient mis dehors par les consuls. Mais il est vrai que cela se passait il y a bien longtemps... Pourtant, dès qu'elle se retrouvait dans cette rue, la jeune fille se sentait comme en terrain protégé, une sorte d'immunité accompagnant ses pas.

Elle attribuait cela au fait que c'était dans cette rue qu'elle avait grandi, dans cette rue qu'elle s'était écorché les genoux. C'était également ces murs en pierres grises qui, des centaines de fois, lui avaient renvoyé une balle de tennis dont elle se rappelait nettement le contact velouté. C'était il y avait bien longtemps. C'était si loin qu'elle avait l'impression que cette époque n'avait jamais existé. Que reste-t-il de la forteresse dans laquelle nous croyons habiter quand nous sommes enfants ? Des ours en peluche aux oreilles arrachées, des cahiers d'école, des dessins, des jeux de société auxquels il manque toujours une pièce. La maison où elle avait grandi se situait au numéro 12. Comme ses voisines, elle n'avait pas échappé au roulis des siècles et semblait tanguer plus fort encore que les autres. Sa mère l'avait surnommée « la maison-bateau ». Forteresse de son enfance, forteresse au cœur même de cette cité fortifiée dont les fossés avaient été comblés par les mètres cubes de terre qui avaient servi à construire la route du boulevard extérieur. De la ville fortifiée de Saint-Léonard, il ne restait guère de traces.

Pourtant, la jeune Manon se sentait en sécurité dès qu'elle passait la porte Aumônière pour entrer dans sa rue.

La lumière était allumée. Son père était rentré. Ce n'était pas dans ses habitudes de terminer si tôt ses consultations.

— Tu arrives tard, ma fille !

Il fallait à tout prix éviter le bisou du soir. Elle avait trop fumé et, même si elle n'avait bu que quelques gorgées de bière, elle sentait qu'elle avait mauvaise haleine. Manon se précipita donc directement dans les toilettes, prétextant un mal de ventre affreux.

— Ça sent la cigarette, Manon... Je croyais qu'on s'était mis d'accord là-dessus.

Mince, il allait falloir rendre des comptes toute la soirée. Les fesses collées sur la cuvette des W.-C., la jeune fille réfléchissait à la manière dont elle pourrait échapper au feu de questions qui n'allaient pas manquer de l'assaillir dès qu'elle sortirait du local exigü où elle avait trouvé refuge.

— Manon ?

Il était inutile de jouer à cache-cache avec son père. Ça risquerait de se terminer par une interdiction de portable pendant un mois.

— Quoi ?

Elle s'efforçait de prendre une voix mi-plaintive mi-bougonne.

Le docteur Jovière n'aimait pas quand sa fille se murait dans cette attitude butée. C'était pour lui comme un énorme point d'interrogation auquel il fallait au plus vite trouver une réponse. Jusque-là, il n'avait jamais pris le temps de s'arrêter sur les états d'âme de ses proches. Les événements qui avaient secoué sa famille ces dernières années lui avaient ouvert les yeux. Mais à quel prix !

— Tu veux bien partager une pizza avec moi, ce soir ? Enfin, si ton état te le permet.

Manon, tout autant que son père, n'avait pas envie de voir s'envenimer la soirée. Elle sortit des toilettes tout en tirant une chasse d'eau inutile.

— Ça va mieux, ma fille ?

— Bof...

— Tu devrais aller te doucher et t'habiller plus chaudement. On passe à table dans cinq minutes.

Le docteur avait une notion du temps très particulière. Il ne supportait pas d'attendre. Ni de faire attendre. D'ailleurs, sa patientèle lui en était très

reconnaissante.

— Je me dépêche !

Il avait donc cinq minutes devant lui pour définir la stratégie pouvant l'éclairer sur les fréquentations actuelles de sa fille. Manon était la cadette. Elle était plus fragile que Clarisse. Le meurtre de sa mère n'avait rien arrangé. Le docteur se moquait complètement qu'elle réussisse ou non ses études. Tout ce qu'il souhaitait, c'était qu'elle soit bien dans sa peau et qu'elle retrouve un peu de la gaieté et de la vivacité qui la caractérisaient. Avant.

Début septembre, il s'était rendu, comme la plupart des parents d'élèves, à la remise des diplômes du brevet. Lui, à qui sa femme reprochait si souvent ses postures élitistes, avait trouvé particulièrement cruelle la façon dont les élèves avaient été sollicités pour recevoir le diplôme. La proviseure avait commencé par remettre les diplômes aux élèves ayant obtenu une mention. Si bien que les quarante pour cent d'élèves qui n'avaient pas eu la chance d'obtenir le fameux sésame s'étaient vu remettre leur bout de papier dans la plus totale indifférence et le brouhaha général. Xavier Jovière avait eu l'impression de recevoir une baffe. Comme les parents des quarante pour cent sans option. Les valeurs républicaines mises en avant avec tellement d'ostentation par cette institution semblaient avoir été mises entre parenthèses. Les mentions « très bien » se mélangeaient harmonieusement avec les mentions « bien ». Les parents de ces chanceux diplômés rendaient des poignées de main ravies aux enseignants tout sourire. On félicitait également les rescapés, ceux, qui, contre toute attente, avaient réussi à décrocher ce certificat d'aptitude. Ce devait être la première fois de leur scolarité qu'ils voyaient un prof leur sourire, eux qui avaient passé leur temps dans une petite pièce jouxtant la Vie scolaire, là où se retrouvaient ceux dont on ne voulait plus en cours. Les refoulés, les exclus. Enzo, souvent parmi ceux-ci, vit ainsi sa prof de maths se précipiter dans ses bras, pour lui coller de grandes claques dans le dos. Ses manières excentriques n'avaient rien de naturel. Il s'agissait surtout de montrer à quel point elle pouvait être large d'esprit. Hors de l'espace classe, cela va sans dire. Ces comportements n'avaient pas échappé à l'œil acéré du docteur. Il se tenait à l'écart. Madame la Proviseure était venue le saluer. Il savait que l'empathie dont elle faisait preuve était une empathie de surface. La mort de Maud ne lui avait fait ni chaud ni froid. Elle avait pourtant enseigné le français dans

cet établissement. Un nouveau poste qui passerait au mouvement, voilà tout.

— Belle cérémonie, avait-il menti.

— N'est-ce pas ? avait-elle répondu fièrement. C'est une occasion de nous rassembler. Il est tellement rare que parents, élèves et communauté scolaire se retrouvent autour d'un même événement. Nous voulons donner du sens à ce moment. C'est un premier examen et il faut l'inscrire dans un ensemble plus vaste, au sein de la vie de la Nation, au sein de la République.

Le docteur avait bien senti qu'il n'y avait rien de véritablement incarné dans les dires de cette femme. Sur l'échelle de l'incarnation, il lui mettait zéro. La phrase qu'elle avait récitée en disait long sur le système éducatif français. L'école s'apprêtait de nouveau à enseigner la laïcité sur un mode catéchétique. On allait leur apprendre la fraternité. Mais on allait faire en sorte de les priver des occasions d'expérimenter cette fraternité. Pas plus tard qu'en juin dernier, un de ses jeunes patients lui avait dit : « On a des profs vachement forts en Droits de l'Homme. Y'a qu'à les voir aux conseils de classe... »

— Je suis prête.

Manon s'assit en face de son père. Elle avait passé le pull préféré de sa mère. Un pull en cachemire noir dans lequel elle semblait complètement perdue. Elle jeta un œil discret sur son assiette. Une belle part de pizza et quelques feuilles de salade. Des olives noires également.

— Alors, raconte-moi ta journée.

— Bof, rien de spécial. La routine, comme d'habitude. Tu sais bien...

Non, il ne savait absolument rien de ce que pouvait être la routine de sa fille. Notamment cette routine qui lui faisait franchir le seuil de la maison à 19 heures alors que les cours se terminaient à 17 heures.

— Des nouvelles d'Enzo ? Qu'est-ce que ça a donné, son conseil de discipline ?

— Il est renvoyé.

— Tu étais avec lui tout à l'heure ?

Manon n'avait pas la force de batailler. Oui, elle était avec lui et ils avaient discuté de tout ça. Elle ingurgita son bout de pizza plus vite qu'elle le faisait d'ordinaire. Cela lui permettait d'en avoir plein la bouche et l'autorisait à ne pas trop en dire. Son père n'était pas dupe. Il n'était pas

mécontent de la voir s'empiffrer de la sorte, elle qui avait pris la sale habitude de chipoter autour d'une feuille de salade.

— Je m'en fiche, Manon, que tu sortes avec des amis après les cours. Ce que je veux, c'est juste que tu ne fasses pas n'importe quoi. Tu comprends ? Vous étiez où exactement ?

— Juste en bas de la rue. On discutait, c'est tout ! Si on n'a plus le droit d'aller dans la rue maintenant !

Il ne s'agissait pas de braquer sa fille. Il n'obtiendrait rien d'elle par des questions trop circonstanciées.

— Il a réagi comment à cette décision ? C'est embêtant pour lui...

Manon mâchonnait minutieusement une olive noire. En retirant le noyau de sa bouche, elle expliqua à son père l'idée qu'avaient eue deux de ses camarades.

— Une nouvelle coupe de cheveux ? Pas mal, comme cadeau.

Encouragée par l'intérêt que semblait porter son père à la trouvaille de ses camarades, elle lui détailla davantage cette fin d'après-midi. Xavier regardait attentivement Manon qui maintenant racontait ce moment avec la verve de ses dix ans. Il lui resservit une part de pizza. Ils rirent autour de la banane ébouriffée du garçon. Cela faisait bien longtemps qu'ils n'avaient pas eu de moment de complicité. Ils prolongèrent même le repas autour d'une glace à la vanille dont Xavier se souvint de l'existence et qui se trouvait tout au fond du congélateur.

La seule chose qui lui importait, c'était que sa fille retrouve un peu de joie de vivre. Et confiance en elle. Les amis qu'elle fréquentait en ce moment n'étaient sans doute pas ceux dont on pouvait rêver, mais il savait parfaitement qu'il n'y pouvait rien. Sa fille revoyait Fanny. Ça l'emmerdait au plus haut point. Mais c'était ainsi. Il aurait été inutile et contre-productif de l'en empêcher.

— Tu sais Manon, lui dit-il, tout en débar- rassant la table de ses deux assiettes, tu devrais t'investir davantage dans la vie de ton lycée. Il n'y a pas de journal, de clubs, d'activités périscolaires ? Il me semble avoir vu passer un appel d'offres pour un CVL sur le site de ton lycée.

La jeune fille se mit à glousser.

— Pourquoi tu ris ?

— Tu sais par qui il est piloté ? Le délégué à la culture... On va vachement s'éclater...

Xavier compatit. Il était vrai que le délégué à la culture du lycée était un homme sans idées, réputé pour appliquer à la lettre le règlement, obsédé par la seule envie qui le tenaillait : qu'on lui foute la paix jusqu'à sa retraite. Qui devait se situer dans une bonne vingtaine d'années. Un comité de vie lycéenne piloté par un mec dont la seule ambition était en faire le moins possible, ce n'était pas ce qui allait réussir à faire sortir Manon des griffes de sa copine Fanny !

— Inscris-toi. Avec un peu de chance, c'est vous qui aurez la main. Il est souvent en arrêt maladie. Je le sais. C'est moi qui les lui signe.

Le docteur Jovière n'aimait pas signer des arrêts maladie de complaisance, mais quelques semaines d'arrêt permettaient à ce M. Ezart d'être un peu plus aimable avec les élèves et les surveillants quand il revenait.

— Pourquoi pas ? répondit Manon.

2.

— Il faudrait y retourner à la fin du mois. Un jeudi vous ira ? Mais il s'agit d'une tout autre mission.

Rachel jeta un œil distrait au papier que Rigaud venait de lui mettre sous le nez.

— Vous êtes le gendarme référent de la cité scolaire.

Le lieutenant Vetchel avait délibérément coupé les ponts avec l'information. La télé était tombée en panne au début de l'été. Sa connexion Internet s'était mise à dysfonctionner peu de temps après. Trop paresseuse pour rester des heures au téléphone avec un agent d'Orange, elle avait fini par se passer du Web. Bogdan remplissait suffisamment ses journées.

Devant l'absence de réaction de sa subordonnée, Rigaud lâcha deux, trois mots :

— L'attentat de Nice !

— Quel rapport avec cette histoire de référent ?

Rigaud se réjouissait de voir que son lieutenant était totalement à côté de la plaque.

— Les autorités prédisent une action terroriste imminente dans un établissement scolaire. D'ici la fin de l'année scolaire. Le mode opératoire est assez effrayant.

Devant la mine incrédule du lieutenant, il pensa bon ajouter :

— Un véhicule fou qui défoncerait un portail pendant une récréation.

Bien sûr, Rachel était au courant pour toute cette vague d'attentats qui avait secoué son pays. Qu'une école pût être une cible potentielle, cela était dans l'ordre du possible.

Elle prit connaissance de la feuille tendue par son supérieur.

Exercice attentat intrusion

Un tableau à double entrée déroulait un chronogramme. Il s'agissait de quatre pages, format A4.

La narration de l'intrusion, relatée en italiques, s'étendait sur une heure quarante. L'attaque terroriste dressait un bilan lourd : un décédé, dix urgences absolues, trois urgences relatives. Sur ces quatre pages, était déclinée, avec une précision implacable, une stratégie de communication.

Le scénario était écrit avec des codes couleur différents. En noir, la narration de l'événement. En bleu, les messages de la gendarmerie. En rouge, les messages remontés par le SDIS. En vert, l'animation de la préfecture.

9 h 30 : un homme en noir et portant un sac à dos s'introduisait dans l'établissement en escaladant le portail. 9 h 44 : un enseignant ordonnait à ses élèves de fuir par les fenêtres donnant sur la cour. 9 h 55 : un parent appelait la préfecture car son fils venait de l'informer par SMS qu'une alerte avait retenti au collège et qu'il était couché au sol dans sa classe avec tous ses camarades. À 10 heures intervenait l'unité d'intervention du PSIG Sabre. 11 h 10 : c'était fini et on évacuait les blessés vers les hôpitaux.

Quelque chose heurtait Rachel dans ce script au taux d'hémoglobine programmé et inéluctable. Cela lui rappelait une de ces conversations volées entre sa fille Chloë et son petit ami Kazuo. Quand Kazuo apprenait à Chloë comment éviter les écueils lors de l'écriture de jeux de rôle. « En pleine guerre, tout le monde a peur du méchant et pense qu'il faut l'arrêter. Mais personne ne se bouge pour le faire. Tu vois, c'est le genre de clichés qu'il faut bannir de ton RPG. »

Qui se bougeait dans ce scénario pour arrêter le méchant ?

— Ces exercices d'entraînement concernent aussi les classes maternelles ?

— Évidemment..., répondit sèchement Rigaud.

Les évidences de Rigaud n'étaient pas celle de Rachel. Elle n'avait pas envie de voir grandir Bogdan, avec, au ventre, la peur des bombes et la

probabilité que des portes de classe s'ouvrent sur des horizons sanglants. Il y avait quelque chose de l'ordre de la prédiction dans ce chronogramme. Comme s'il avait été écrit par une pythie moderne.

— C'est vous qu'on a choisi pour être le gendarme référent de ces entraînements.

Rachel vomissait autant ce « on » que la présence de son chef à ses côtés. Derrière ce « on » se dissimulait, en sniper, le « je ». Pourquoi Rigaud l'avait-il désignée, elle, pour incarner l'ordre face à la menace terroriste ? C'était là une question à laquelle elle se déciderait à trouver une réponse plus tard. Pour l'instant, il fallait qu'elle se familiarise avec ces quatre pages A4 afin de ne pas avoir l'air d'une imbécile lors de la réunion.

— Quand est prévue la réunion ?

— Un jeudi, avant la fin du mois. Cela fait deux fois que je vous le dis.

— Il n'y a qu'un jeudi avant la fin du mois. C'est jeudi prochain. Le 27.

— Je compte donc sur vous le 27 pour discuter de ce chronogramme avec la proviseure.

Rigaud sembla en avoir terminé avec elle.

Après tout, cela ne lui déplaisait pas d'aller une nouvelle fois dans la cité scolaire. Cet établissement était devenu, depuis quelque temps, l'annexe de la gendarmerie. La disparition de Clarisse puis l'assassinat de sa mère, enseignante dans ce même lycée, avaient familiarisé avec les allées et venues du binôme Vetchel-Arkipov. Depuis qu'elle avait repris le travail, Rachel s'était déjà rendue deux fois au lycée pour apaiser les craintes de parents d'élèves. Un trafic de stupéfiants avait été démantelé en juin dernier. Le fils d'un notable de la ville avait été surpris en train de vendre des barrettes de dix à vingt euros dans la cour de récréation. Il était de mèche avec un autre élève, un certain Steven, exclu du collège deux ans auparavant. Lors de cette intervention, Rachel avait senti la peur chez les parents, qui craignaient en effet pour leurs enfants. Peur qu'ils aient de mauvaises fréquentations. Peur de les savoir s'alcooliser le samedi soir. Peur qu'ils leur échappent.

Rachel se plongeait de nouveau dans la lecture du chronogramme. Les vrombissements d'une perceuse ne l'aidaient pas à se concentrer. Il faudrait pourtant s'y habituer, car le bâtiment B de la nouvelle gendarmerie était loin d'être terminé.

Quand ses yeux rencontrèrent une nouvelle fois le terme « finex » qui signalait la fin du chronogramme, une autre phrase lui revint en mémoire. Toujours une phrase de Kazuo destinée à aider Chloë dans la rédaction d'un RPG. Cette phrase disait : « Rien ne pourra empêcher l'innocent de trouver la mort ».

3.

Manon se précipita sur son smartphone pour annoncer la bonne nouvelle à sa sœur. À savoir que leur père avait été supersympa avec elle ce soir et qu'ils avaient même pu un peu discuter sans qu'il s'énerve.

« Cool », répondit Clarisse dans la foulée.

Pendant que Manon se lavait les dents avec sa nouvelle brosse connectée qui lui indiquait qu'un reste de pizza se cachait entre la sixième et la septième molaire, elle entendit le son cristallin du SMS de sa sœur. Le SMS s'invita au beau milieu de sa bouche en 3D sur l'écran de l'iPhone.

« Discuter de koi ? »

Le premier réflexe de Manon fut de confier à sa sœur à quel point son cœur était plein. Elle aurait eu envie que le prénom *Enzo* ressemblât à une bille de mercure, se faufilant dans chacune des ruelles du bourg, se glissant sous les paillassons endormis, empruntant la départementale 941 pour pénétrer fièrement dans la ville de Limoges et venir frapper à la porte du studio de sa sœur.

« Rien de spécial. Je te raconterai. Bises. »

Manon eut beaucoup de mal à s'endormir. Alors qu'elle se sentait vaciller dans le sommeil, il lui sembla qu'une main se glissait dans ses cheveux pour la maintenir éveillée. Elle tint bon, cependant, et ne consulta pas l'écran de son smartphone, manie qu'elle avait contractée depuis déjà bien longtemps. Mieux : elle lui tourna le dos et s'engouffra sous un fatras de couvertures.

Ainsi, elle ne put pas voir le dessin réalisé par son amie et qui la représentait en train de saisir les lèvres d'Enzo. C'était un dessin criant de vérité. Marie avait admirablement su faire briller les étincelles qui animaient le regard de Manon.

Marie lui servait de confidente depuis le décès de sa mère. Comme Marie le lui avait expliqué, elle avait été la confidente de Maud quand elles étaient internes au lycée. Marie et Maud étaient deux amies d'enfance. Les

histoires se répètent, c'est ainsi. Marie avait l'âge qu'aurait eu maintenant Maud, et Manon voyait en elle une maman de substitution. Elle préférait raconter ses secrets à Marie plutôt qu'à sa sœur aînée. Elle jugeait cela moins impudique.

Marie avait été très vite mise au courant du cœur plein à craquer de Manon. Juste après le brossage de dents et le « Je te raconterai » destiné à Clarisse.

OceanofPDF.com

Intermède

OceanofPDF.com

Salle de spectacle de La Couarde

J'ai vendu des saucisses grillées,
J'ai livré de la vodka en Turkménie,
J'ai vendu des jouets,
J'ai écoulé des collants fantaisies européens,
J'ai été riche...

OceanofPDF.com

Chapitre 4

OceanofPDF.com

Le loup était apparu au moment où il s'y attendait le moins

1.

Septembre 2015

Est-il plus difficile de mourir quand on a un avenir ou quand on n'a rien ?

Dans le Moscou-Express qui le ramenait là où tout avait commencé, Alexis tournait et retournait cette phrase dans sa tête. Celui qu'il avait toujours pensé être son père avait été un ouvrier modèle toute sa vie. Une vie entière au service de l'Union soviétique à attendre des « lendemains qui chantent » qui n'étaient jamais venus. Lui aussi avait cru, comme des millions de Soviétiques, à la possibilité de la démocratie lorsque Gorbatchev avait accédé au pouvoir. « L'accélération », « la voie léniniste », comme on disait.

Le pays avait sombré dans le chaos...

En 1994, l'Est-Ouest Express, qu'il avait pris pour son exil vers la France, avait cessé de rouler, faute de moyens. On réalisa qu'on avait vendu le pays pour des jeans, des Marlboro, des McDo'. Les Moscovites pouvaient enfin s'acheter des films pornos dans les kiosques.

On cessa de deviser dans les cuisines des appartements communautaires. La littérature déserta les conversations.

C'était désormais sur le marché aux puces qu'on recherchait le divin. Les nouveaux emballages de lecteurs vidéo, de matériel électroménager, voilà qu'on les exhibait maintenant sur les étagères comme de vénérables objets.

Alexis songeait à tout cela dans le Moscou-Express qui l'acheminait là où tout avait commencé. Cela faisait déjà plusieurs heures que le train s'obstinait à transpercer le paysage argenté. L'image du couple Gorbatchev se superposa aux forêts de bouleaux. Il repensa à ce couple qui était descendu de l'avion, en provenance de Crimée, légèrement groggy. Cela s'était vu sur les images de la télévision. Le chouchou des Occidentaux semblait épuisé, raidi. Alexis avait eu de la peine pour lui. Le putsch de Moscou d'août 1991 avait heureusement tourné à la mascarade. Mais quatre jeunes gars étaient morts, écrasés sous un tank. Et, surtout, c'était à Eltsine

que cela avait bénéficié.

Ce fut lors de cette période chaotique qu'Alexis avait quitté son Caucase natal et sa ville de Piatigorsk pour se rendre dans la capitale. Les changements dans son pays dépassaient l'entendement. On ne pouvait même plus suivre les nouvelles, celles du matin étaient déjà vieilles le soir, et le soir, on ne savait pas si l'on se réveillerait encore citoyen de l'Union soviétique ou d'un autre pays.

Leningrad était redevenu Saint-Pétersbourg.

C'était en 1991.

Alexis avait vingt ans.

Son excellent niveau en gymnastique avait été remarqué par son entraîneur. La barre fixe n'avait aucun secret pour lui. Il faut dire que tout petit déjà, dans les parcs de jeux pour enfants, il s'entraînait à faire des tractions. Pendant que d'autres tapaient dans la balle. Cette activité l'avait rendu solitaire et avait attisé en lui la soif de dépassement.

Il intégra l'équipe de gymnastes russes.

Un peu plus tard, on assassina Natalia.

Alexis n'eut plus envie de rien.

Seule la vodka devint capable d'anesthésier sa douleur. De ses nuits passées avec elle, il s'en relevait plus douloureux. Mais, pendant quelques heures, l'alcool transparent avait couru dans ses veines, teintant sa souffrance de couleurs pastel.

Il n'avait pensé ni au suicide ni à la vengeance.

Il avait quitté son pays.

2.

Pendant que certains s'en mettaient plein les poches et faisaient fortune, le jeune homme, qui n'avait jamais respecté l'argent, avait renoncé à se mêler à la folie capitaliste qui s'abattait sur la Russie.

Combien de minutes, combien d'heures s'étaient écoulées alors qu'Alexis repassait dans sa tête le film de son ancienne vie ? bercé par les bruits des rails, il réalisa qu'il s'était endormi, son carnet au creux des genoux. Le stylo noir qu'il avait calé entre son pouce et son index était resté pointé sur un mot qu'il avait entouré deux fois et au-dessus duquel il avait tracé un point d'interrogation. La nuit était tombée dans les forêts polonaises. La nuit était également entrée dans sa cabine-lit première classe du Moscou-

Express. Il avait insisté pour être seul. Pas question de supporter qui que ce soit au-dessus de sa tête. Il y avait bien assez de ce gros point d'interrogation.

Le mot qu'il avait entouré correspondait au nom d'une ville thermale située à quarante- cinq kilomètres de sa ville natale. Kislovodsk. *Kis* pour « aigre », *vod* pour « eau ». Il s'agissait de cette ville aux eaux aigres dans laquelle se rendaient les Russes souhaitant remédier à certains soucis de santé. Kislovodsk avait cette particularité d'être une ville frontière, c'était à la fois la Russie et le Caucase, une ville thermale et une ville forteresse. Cela expliquait-il la fougue des histoires d'amour qui s'y déroulaient, constamment stimulées par la sensation de danger, à l'image de la source thermale, réchauffée par le magma qui sommeillait jusqu'à la prochaine éruption ? Le point d'interrogation tracé par Alexis interrogeait justement cette zone floue de son enfance. Après les flashes qui étaient venus le visiter lors de sa sortie du coma et qui lui avaient fait savoir qui était véritablement son père, d'autres depuis s'étaient faufilés dans sa conscience. Il s'agissait d'arcades, d'immenses épicéas, d'escaliers imposants se terminant par des têtes de lions en pierre. De bâtiments bleutés. D'odeurs douces et aigres à la fois. Une ville entre parenthèses dans la grisaille soviétique et qu'il n'avait pas seulement rencontrée dans ses rêves. Il se voyait marcher dans d'immenses allées boisées exhalant des bouffées fraîches d'eucalyptus. Il entendait aussi comme une voix entrecoupée d'un souffle rauque. Kislovodsk était la station thermale du KGB. Certains membres du Parti venaient soigner là leurs problèmes respiratoires grâce à cette eau amère qui jaillissait d'une mer souterraine dont les sources n'étaient pas prêtes de se tarir. Était-ce dans cette ville que sa mère et cet homme s'étaient rencontrés ? Il savait qu'elle y avait prodigué des soins d'infirmière juste après ses études. D'ailleurs, comment savait-il cela ? Alexis avait toujours connu sa mère au foyer, s'activant la plupart du temps dans la cuisine communautaire. Soudain, une voix grave entrecoupée d'un souffle rauque et qui disait quelque chose comme « *Ya tvoy otets*³ » le cingla. Oui, il était maintenant certain qu'il ne s'agissait pas d'une de ces phrases entendues des dizaines de fois dans une salle de cinéma, mais d'une phrase adressée à lui, à lui seul. Par Lui. Si cette phrase sourdait de ces forêts d'épicéas immenses, c'est que certainement, c'était ici

qu'avait été révélé à Alexis le secret de sa naissance. Après, l'homme avait dû revenir régulièrement dans leur appartement pour réclamer qu'on lui cède son fils. Cela, il s'en souvenait parfaitement. C'était le premier flash qui l'avait assailli lors de sa sortie du coma. En train de jouer sous la table du salon, les bottes vernies de l'homme qu'il aurait pu toucher de sa main.

Ce qu'il désirait savoir lui échappait dès qu'il tentait de s'en approcher. Quelque chose le condamnait à ne connaître la vérité que de manière partielle, aléatoire, anachronique. Sa mère avait-elle aimé cet homme ou avait-elle servi d'offrande à la fin d'un repas dans l'une de ces luxueuses salles de restaurant de la station thermale de Kislovodsk ? Alexis s'apprêtait à recueillir l'expression présente dans le regard de sa mère quand il les avait accostés dans le parc à l'immense forêt lorsque l'on frappa sèchement à la porte de sa cabine.

Il était 4 heures du matin.

Le visage de sa mère disparut. L'expression qu'il était sur le point de déchiffrer également.

Une jeune femme policier demanda son passeport, ouvrit la porte de la salle de bains privative pour vérifier qu'il n'y avait personne et scanna le document d'un geste sec.

Alexis comprit que le train avait franchi la frontière biélorusse. Dans peu de temps, ils arriveraient en Russie et il faudrait certainement s'armer de patience pour remplir les formulaires. Il était donc inutile d'essayer de se rendormir.

Il reprit son carnet et, sous le mot Kislovodsk, il écrivit : « Potchemo ?⁴ »

3.

Personne ne l'accosta quand il déboula dans le hall de la gare de Biélorussie. Aucun chauffeur de taxi clandestin ne se précipita vers lui pour lui proposer la course. Ses mâchoires carrées et sa corpulence massive d'ancien athlète en auraient dissuadé plus d'un. Il n'avait rien d'un touriste occidental en quête du grand frisson russe. Il semblait savoir exactement où se rendre. Il longea d'un pas assuré la façade de la gare. C'était une façade qui n'en finissait pas. Des centaines de mètres. Le vert tendre de sa peinture la faisait ressembler à une crème glacée à la pistache. Ce fut vers un établissement bancaire qu'il se dirigea. Alexis était quelqu'un de prévoyant. Depuis qu'il avait été salarié en France, il avait toujours alimenté un compte

à la Sberbank. Dire qu'il était riche aurait été excessif. Il possédait cependant un certain pécule qui allait lui permettre de mener à bien ce qu'il était venu faire en Russie. Le logo de la Sberbank clignotait de l'autre côté de la rue Tverskaya. Alexis avait oublié à quel point la circulation était dense et anarchique à Moscou. Un véhicule surmonté d'un gyrophare lui rappela rapidement la place que devait occuper un piéton. C'était un des seuls sujets sur lequel la société civile russe était capable de se mobiliser. Sur la route, un lieu où tout le monde devrait être égal, les injustices que subissaient les simples citoyens sautaient aux yeux. La pratique abusive des gyrophares avait donné naissance à un mouvement citoyen, les Sinie Vediorki, dont les membres accrochaient sur le toit de leur voiture de petits seaux bleus pour singer ces fonctionnaires ou ces simples amis du pouvoir qui slalomaient à toute vitesse entre les voitures obligées de s'écarter. Il patienta de longues minutes avant de traverser la large avenue. La rue Tverskaya, la plus longue de Moscou, surnommée les Champs-Élysées moscovites, était sans doute la rue la plus commerçante et la plus chère de la Russie. C'est derrière ces façades aux teintes acidulées qu'Alexis avait choisi de passer sa première nuit. Moins il déambulerait dans la capitale ce soir, mieux il se porterait. L'hiver était déjà installé ici. Il avait certainement dû y avoir de petites chutes de neige. Nous étions pourtant au mois de septembre.

Septembre 2015. Il lui avait fallu quelques mois après la sortie de son coma pour prendre la décision. Les mois de juin, juillet et août avaient été des mois d'errance. Il se savait recherché par Rachel. Il l'avait vue, éperdue, à la recherche d'indices qui auraient pu la mettre sur sa piste. Il avait senti sa détresse. L'amour qu'elle lui portait. Mais cette tendresse-là était trop étouffante pour lui. Il y avait même lu quelque chose de dangereux et d'intrusif. Il avait aussi eu le sentiment que ce n'était pas encore le moment de s'allonger auprès d'une femme. Il ignorait que, dans le bourg de Saint-Léonard-de-Noblat, un bourg où il avait décidé de poser ses valises, un cœur aussi léger qu'une plume avait commencé à battre. Le cœur d'un enfant dont il n'aurait jamais supposé l'existence.

Le cœur de Bogdan. Son fils.

S'il avait su cela, peut-être ne se serait-il pas tapi dans l'une des régions les plus dépeuplées de France, avec, pour seule compagnie, une espèce honnie des hommes. Il avait passé deux mois avec eux. Les loups. D'une

méfiance aussi grande que grande est leur puissance de frappe. Des jours et des nuits avant qu'un loup ne l'approche. Et puis le miracle était arrivé, au moment où il s'y attendait le moins. Le plus jeune de la meute était venu vers lui... Le territoire d'un loup a en général la forme d'un œuf, c'est pourquoi il avait marché en cercles de la même forme. Ses sens s'étaient développés. Il aurait pu entendre le bruit d'une feuille tombant à terre, distinguer dans l'obscurité la plus noire la présence d'infimes obstacles. Le loup était apparu au moment où il s'y attendait le moins. Il s'était matérialisé subitement dans la clairière où Arkhipov avait élu domicile. Deux yeux couleur d'ambre l'avaient observé. Le Russe avait eu le sentiment que l'animal voyait beaucoup plus de lui que lui n'en voyait du loup. L'animal avait disparu aussi soudainement qu'il était apparu. Mais il était revenu. À l'heure où le soleil bascule et où les bois rougissent. Le loup l'avait fixé de ses yeux jaunes. Et puis, le miracle s'était produit. Le son magique : le hurlement. Arkhipov avait brouillonné quelques hypothèses autour de ce cri. Que voulait lui signifier l'animal ? Quel genre de réponse l'animal sauvage espérait-il d'un homme qui avait passé sa vie à frotter sa carcasse contre des parois sans issue ? Arkhipov avait mis ses mains en coupe et avait hurlé une réponse. Les minutes avaient passé, longues comme un tunnel qui n'en aurait pas fini de trancher les montagnes. Un long hurlement mélodieux était venu briser le silence. L'homme et la bête communiquèrent ainsi tous les soirs. Un soir, il n'entendit plus de réponse à ses hurlements. Le soir suivant, il eut beau mettre ses mains en coupe pour l'appeler, rien ne se passa. Qu'était-il arrivé ? Son ami était-il parti avec sa meute vers d'autres contrées ? Avait-il eu un accident ? Avait-il subi des représailles pour s'être aventuré près d'un humain ? Ce n'est que quelques jours plus tard qu'ils reprirent contact avec lui. Au moment, encore une fois, où il ne s'y attendait pas. Il était en train de s'agacer sur une boîte de conserve cabossée qu'il ne parvenait pas à ouvrir. Il s'était soudain retrouvé plaqué au sol. La conserve vola, le loup prit son visage entre ses mâchoires et serra. Il sentit les os de ses pommettes plier sous la pression des crocs. Il pensa que c'était la fin, qu'il mourrait ainsi au cœur des Alpes françaises. Son crâne serait peut être retrouvé, dans un mois, dans un an, dans dix ans, charrié par les flots glaciaux d'un torrent de montagne. Il songeait à cela et il réalisa qu'il n'était pas encore mort et que, s'il avait dû l'être, nul doute qu'il le serait déjà. Il comprit qu'il ne s'agissait que d'intimidation de la

part du loup. Il lui offrit donc sa gorge en signe de soumission. La bête le saisit au cou, sans cesser de gronder.

Arkhipov comprit que la vraie force, c'était de posséder les armes et de ne pas s'en servir.

Et puis, l'été s'en était allé. La chaleur étouffante de l'univers minéral dans lequel il évoluait avait laissé place à un soleil plus tiède. Arkhipov se sentait prêt à accomplir sa mission. Il avait fait ce qu'il pensait être bon et juste d'être fait. Il avait réussi là où des dizaines de scientifiques avaient échoué. Il avait partagé la communauté des loups. Ceux-ci l'avaient accepté, avaient chahuté avec lui, lui avaient offert leur confiance. Peut-être leur amitié.

De cette promiscuité avec eux, il en garderait certaines cicatrices. Les séances de jeux avaient été tellement intenses qu'il n'était pas rare qu'un lambeau de chair fût déchiré, malgré la combinaison épaisse qu'il s'obligeait à revêtir. Il avait remarqué que ses multiples plaies cicatrisaient assez rapidement. Le plus jeune de la meute, celui qui avait osé prendre contact avec lui le premier, s'affairait souvent autour de ses blessures, et, grâce à ses petits coups de langue, elles guérissaient vite. Le plus embêtant avait été lorsque le plus fougueux l'avait percuté de plein fouet. Un jeune mâle gonflé de testostérone qui avait mis tant d'énergie pour le projeter au sol, qu'Alexis avait eu du sang dans ses urines pendant plusieurs jours.

Il avait dû apprendre à mesurer la force de l'autre.

Ces cicatrices, voilà que, maintenant, il les exhibait fièrement dans le hall de l'hôtel Belorusskaya de la rue Tverskaya en demandant s'il pouvait avoir une chambre dotée d'une baignoire, d'un minibar et d'un coffre.

On lui demanda ses papiers et on le conduisit au deuxième étage de l'établissement. Une jeune femme au visage triste lui proposa de le délester de ses bagages. Il ne refusa pas. L'important était de passer aussi inaperçu qu'un Russe en transit pour affaires.

La dernière fois qu'Alexis avait mis le pied dans un hôtel, il s'agissait d'une résidence située à Val-d'Isère. *La Bergerie*. C'est lors de ce séjour à la montagne qu'il avait appris la mort de Maud. Il lui avait fallu quelques heures pour rejoindre le Limousin. Il se souvint que, lorsqu'il s'était regardé dans le miroir, celui-ci lui avait renvoyé l'image d'une chevelure blanchie. Depuis la funeste nouvelle, ses cheveux étaient restés blancs. Aucun espoir qu'ils repoussent bruns. Le choc psychologique avait provoqué une réaction

immunologique entraînant un rejet subit des cheveux contenant de la mélanine. Ses cheveux noirs étaient tombés, au cours d'une réaction assez rapide semblable à une allergie, et sa chevelure était restée composée des seuls cheveux déjà gris. Alexis avait une chevelure drue et épaisse, on aurait effectivement pu croire que sa toison avait blanchi d'un coup.

Il avait oublié à quel point le goût russe pouvait être improbable. La chambre où on le conduisit sentait le toc à plein nez. Le décorateur s'était certainement interrogé sur les attentes des touristes et avait pensé que les dorures et les tableaux représentant les dieux grecs séduiraient leurs clients. La discrétion n'était pas la qualité première de cette chambre moquetée de rouge où il venait de poser son bagage. Un immense lustre était fixé au-dessus du lit et des miroirs baroques couraient de manière anarchique le long des murs.

La première chose qu'il fit fut de se faire couler un bain. Chaud. Sa vie avec les loups l'avait privé du confort. Mais il était capable de tourner le dos à ce qui pouvait rendre l'existence plus douce.

La vapeur déposa un voile opaque sur les vitres et les miroirs de la salle de bains. Une fois nu, Alexis regarda la glace qui lui faisait face. À travers la brume provoquée par l'eau très chaude qui maintenant remplissait la baignoire, il était plus aisé de s'observer. Cela faisait longtemps qu'il n'avait pas eu le loisir de se voir nu. Entièrement nu. Il n'avait jamais été du genre à épier les bourrelets et les rides, à faire saillir les muscles fessiers et les biceps. Cependant, il devait se rendre à l'évidence : son corps s'était transformé. Il n'était plus cet homme pataud, enrobé de kilos inutiles qui, jusqu'à présent, lui avaient servi de cuirasse. Cette cuirasse avait fondu, laissant apparaître une anatomie masculine digne d'un sportif. Alexis se plongea dans l'eau bouillante. Chaque parcelle de son corps fut nettoyée avec la plus grande attention. Aucun recoin ne fut épargné. Sa main alla fouiller dans les replis les plus intimes. S'il avait possédé une trappe permettant l'accès à ses organes, il aurait déverrouillé cette trappe et y aurait, sans hésitation aucune, appliqué le pommeau de douche pour une asepsie générale. L'eau lui semblait moins chaude désormais. Son rythme cardiaque, d'abord affolé par la température excessive, s'apaisait. Il ferma les yeux. Il savait qu'il ne dompterait pas la rage qui avait élu domicile au creux de son ventre à l'aide de tels subterfuges. Il aurait beau s'immerger dans les eaux les plus sulfureuses, se frotter aux crocs les plus acérés, allait

venir le moment où il faudrait mettre à terre, celui qui depuis des années mettait tant d'énergie à le guetter et à traquer ses échappées vers le bonheur. Il avait tenté de vivre. On l'en avait empêché. Combien d'années lui restait-il devant lui ? Deviendrait-il un homme courbé par l'âge, au visage amaigri, avec une fine pellicule blanchâtre sur les pupilles et, pour ultime compagnie, des regrets ?

Était-il possible que le meilleur fût encore à venir ?

Alexis se dirigea vers le minibar. Les fioles étaient là. Leur petit format leur conférait un aspect enjôleur. Alexis en déversa le contenu dans la baignoire. Les effluves d'alcool rejoignirent la crasse dont il venait de se débarrasser. Il observa s'écouler l'alcool au creux du siphon. Quand il n'y eut plus une goutte susceptible d'être bue, il ressentit comme un immense soulagement.

Nu et apaisé, il se réfugia sous les couvertures.

Il dormit comme jamais il n'avait dormi jusque-là.

3. En russe : « Je suis ton père ».

4. En russe : « Pourquoi ? ».

OceanofPDF.com

Intermède

OceanofPDF.com

Salle de spectacle de La Couarde

J'ai soif de sang. On ne fait rien de grand sans verser le sang.

Il faut prier et non aller à des meetings. C'est Dieu qui nous a envoyé Poutine.

Il va obligatoirement se passer quelque chose. Il y a une odeur d'ozone dans l'air.

La Russie dort. Faut pas rêver.

OceanofPDF.com

Chapitre 5

OceanofPDF.com

Les amis de mes amis sont mes amis

1.

Le docteur Jovière était content. Il avait passé des heures très agréables avec sa fille Manon et, pour une fois, ils ne s'étaient ni disputés ni regardés en chiens de faïence. Ils avaient même ri ! Chose totalement improbable encore il y aurait eu quelques mois. C'est donc d'un pas gaillard et en sifflotant qu'il se rendit à son cabinet.

Il était 8 heures, la salle d'attente se remplissait. À en juger par les nombreux nez qui coulaient, l'épidémie de rhinopharyngite était là. Toute la matinée, Xavier distribua allègrement du Doliprane et des mouchoirs en papier. Ces consultations à la chaîne ne nécessitant ni dialogue ni réflexion approfondie tombaient à pic. Le docteur n'avait pas envie de s'encombrer l'esprit avec des tracasseries professionnelles susceptibles d'en-tacher le souvenir de cette fin de semaine passée avec Manon. Il en était à son dixième examen de la matinée lorsqu'une de ses patientes brisa cette quiétude.

— Je voulais aussi vous parler d'autre chose, docteur.

— Eh bien, c'est le moment !

— Vous êtes au courant pour le p'tit Gradin ?

Le p'tit Gradin, c'était Enzo, et Enzo, le Doc l'avait bien senti, c'était le garçon qui donnait à sa fille les joues aussi roses que si elle s'était exposée au soleil tout l'après-midi, sans écran protecteur.

— Au courant ?

— Je le connais depuis qu'il est bébé. Je suis leur voisine. La maison juste en face.

Le Doc voyait parfaitement où sa patiente habitait. Il s'agissait de ce lotissement tout en bas du bourg, très propre et plein d'espaces verts remplis de fleurs au printemps.

— Qu'est-ce qui vous tracasse au sujet de ce jeune ?

Le Doc essayait de donner à sa voix un ton jovial, espérant dédramatiser les éventuelles révélations de la voisine. Mais il connaissait bien cette patiente et il savait qu'il ne s'agissait ni d'une commère ni d'une affabulatrice.

— Il a été renvoyé du lycée la semaine dernière.

La femme d'abord se moucha, se racla la gorge et expliqua.

Ce qu'elle rapporta n'était pas sans intérêt mais n'avait rien de spécialement alarmant. Elle était simplement en train de lui expliquer que son jeune voisin ne dormait plus. C'était dans la nuit de vendredi à samedi qu'elle avait d'abord été alertée par une lumière bleutée. Suivie aussitôt d'une musique étrange. Le manège avait recommencé le lendemain puis le surlendemain. Toujours à la même heure. Ce qui poussait cette patiente à en parler au docteur Jovière était les pleurs très sonores qu'elle avait cru entendre la veille. En amie des Gradin, elle se devait de le relater à son médecin de famille. Xavier comprit que la rhinopharyngite n'était que le prétexte qui l'avait décidée à venir ce lundi matin en son cabinet.

L'autre nez qui coulait appartenait à une vieille dame souffrant depuis quelques années de la maladie d'Alzheimer. Depuis la mort de Maud, Xavier s'était mis à envier les amnésies de sa patiente. Il aimait discuter avec elle de choses et d'autres. Passer du coq à l'âne était plaisant. Aujourd'hui, il ne se hasarderait dans aucun dédale de mots. Il était tracassé. Tout en raccompagnant sa patiente, il ne put s'empêcher de lui demander :

— Que pensez-vous de la couleur bleue ?

Elle répondit :

— C'est drôle que vous me posiez cette question, docteur ! J'étais justement en train de penser au bleu. Pour moi, docteur, le bleu, c'est une couleur qui fait mal. Il n'y a plus rien après le bleu. Mais pourquoi vous me demandez cela, docteur ?

2.

L'assistante maternelle de Bogdan était une femme d'une trentaine d'années. Elle s'était férocement battue pour obtenir l'agrément. Betty n'avait rien d'une hystérique prête à enlever le premier nourrisson qu'on lui aurait confié. Mais, étant donné le handicap dont elle souffrait depuis sa naissance, elle n'avait pas été jugée apte à garder les enfants. Rachel jugea que cet handicap pouvait être considéré, au contraire, comme une plus-value. Elle jeta donc son dévolu sur cette Betty, belle jeune femme au sourire aussi blanc que celui de sa fille Chloë.

Bogdan, contrairement à de nombreux bambins qu'on abandonne un beau matin aux mains d'une inconnue parce qu'il faut bien reprendre le travail,

ne manifesta aucune colère. Le langage des sourds-muets agissait sur lui comme un puissant hypnotique. On aurait dit qu'il mobilisait toute son intelligence pour déchiffrer ce qui se cachait derrière ces mains qui voltigeaient et les traits de ce visage qui ne cessaient de se déformer en des mimiques rivalisant d'expressivité. Une chose était certaine : le petit Bogdan ouvrait grand ses beaux yeux gris quand il était en présence de Betty.

La jeune femme habitait une petite maison tout près de la nouvelle gendarmerie dans le lotissement au bas du bourg. Le soleil y entrait généreusement parce que, en guise de murs, Betty avait choisi des parois de verre. Son handicap auditif l'isolant de toute une partie de l'activité du quartier, elle avait compensé largement ce clivage grâce à l'étonnante transparence avec laquelle elle livrait au premier venu son intérieur. Seules certaines parties de la maison étaient cachées aux regards inquisiteurs.

À 8 heures précises, Rachel se présenta devant la maison. Le lieutenant n'avait pas eu le temps d'apprendre la langue des signes mais elle parlait à la jeune femme comme si celle-ci avait été capable de comprendre la moindre de ses paroles. Elle se forçait seulement à mieux articuler et ponctuait de gestes qui se voulaient explicites ses recommandations. Cela faisait sourire Betty, qui n'hésitait pas à la reprendre en lui prenant le bras et en lui faisant faire le mouvement inverse de celui qu'elle avait choisi.

Après une furtive bise sur la joue rebondie de son fils, le lieutenant prit la direction de la cité scolaire. Elle aurait dû intervenir au sujet de la mise en place du dispositif alerte attentat, mais cette mission avait été reportée à une date ultérieure. Elle parlerait donc des conduites à risque.

Intervenir au lycée pour dénoncer les conduites à risque était souvent un pensum. Les jeunes n'étaient pas sensibles aux images d'accident qui leur étaient montrées.

La classe de seconde 2 l'attendait, visiblement contente que l'intervention de la gendarmerie ait permis de faire sauter l'heure de maths, de SVT et de français. Aujourd'hui, ils savaient qu'on allait leur parler des conduites addictives à risque, mais le programme détaillé de la matinée ne leur avait pas été communiqué sinon ils auraient trouvé que l'usage des réseaux sociaux n'avait rien d'addictif ni de particulièrement dangereux. Il faut dire que leur prof principal avait complètement *oublié* de leur faire passer le message, obnubilé qu'il était de voir « encore une fois » une heure de

mathématiques sauter.

Les trente-cinq jeunes se tenaient debout derrière leur pupitre, témoignant ainsi d'une marque de respect impressionnante. Rachel savait bien que ces attitudes un peu guindées que l'on exigeait des élèves n'étaient qu'une façade destinée à rassurer l'administration et les enseignants. Curieusement, dès que leur prof de maths leur intima de s'asseoir, ils adoptèrent une attitude beaucoup plus relâchée. Comme un ballon qui se serait dégonflé. Rachel espéra que la symbolique qu'ils avaient mis dans cette station debout n'allait pas porter préjudice à la franchise sur laquelle elle comptait pour mener à bien la séance de ce matin. Elle avait l'intention de les placer non en spectateurs-auditeurs mais en acteurs. Plus que jamais, elle avait besoin de leur spontanéité. Il n'était pas question que les jeunes ne retiennent de cette matinée que la tessiture de sa voix ou la longueur de ses jambes.

La dernière intervention faite avec le capitaine Arkhipov l'avait vaccinée. Tout ce qu'ils avaient retenu, c'était son accent râpeux. Le souvenir de ce moment était douloureux. Quand se déciderait-il à revenir ? Lorsqu'il lui arrivait de se balader le soir sur les chemins longeant la Vienne en compagnie de Bretagne qui ne pouvait s'empêcher de jeter un œil sur la poussette de Bogdan, elle fixait l'horizon et rêvait de voir en surgir un signe annonciateur de quelque chose. Parmi tous ces gens réunis dans ces avions de ligne, peut-être y avait-il son capitaine. Rachel se mettait alors à interroger son fils :

— Tu y crois, toi, au retour du capitaine ?

Seule Bretagne répondait par un battement de queue. Rachel savait que sa chienne était réceptive à ses états d'âme et Bretagne savait qu'il ne fallait pas ôter le moindre espoir dans le cœur de sa maîtresse.

Le prof de maths se plaça au fond de la salle, les bras croisés et le regard noir. Il voulait être garant que tout se passe bien. Rachel lui demanda s'il souhaitait participer au jeu qu'elle avait l'intention de proposer aux élèves. Au mot « jeu », un frisson d'excitation parcourut les travées, frisson d'autant plus palpable que le prof de maths était invité à se joindre à eux.

— Oh oui, m'sieur ! Ce serait bien !

C'était Adem qui avait décidé que ce serait bien de « jouer » avec l'enseignant. Ne sachant comment il devait prendre cette proposition, le prof se tortilla le long du mur sur lequel une définition s'entêtait à essayer

d'entrer dans la tête des jeunes.

Cette définition disait exactement ceci :

Soient A et B deux points du plan.

La translation qui transforme A en B est la transformation qui à un point associe l'unique point M' tel que [AM'] et [BM] aient le même milieu (si M est différent de A, cela revient à dire que ABM'M est un parallélogramme éventuellement aplati.

Le prof cessa soudain de se tortiller. Il venait de trouver l'alibi lui permettant de décliner de façon honorable cette perche tendue dont il se serait bien passé.

— J'aurais bien aimé mais il faut absolument que je finisse de corriger un paquet de copies.

— C'est le contrôle sur les translations ? Vous allez nous les rendre ?

Le lycéen qui s'intéressait de près à cette évaluation s'appelait Romain. Romain, c'était le matheux. Un raisonnement logique à toute épreuve. L'aléatoire, il n'aimait pas trop. En bon matheux qui se respecte, il attendait une réponse claire.

— Vous les aurez demain.

Le prof de maths se déplaça hâtivement vers son cartable d'où il sortit un gros tas de copies.

— Je vais m'asseoir au fond de la classe, si vous avez besoin de moi...

Le lieutenant Vetchel ne le laissa pas terminer sa phrase :

— Si nous avons besoin de vous, nous ne manquerons pas de vous solliciter, bien sûr.

Parfait. Rachel s'était débarrassée habilement de l'enseignant. Ils allaient pouvoir travailler en paix.

— J'aurais besoin d'une craie...

— Dans le tiroir, à droite...

Anaïs avait hâte de savoir quel jeu la gendarmerie de Saint-Léonard avait bien pu leur préparer. Depuis la rentrée de septembre, ils croulaient sous les devoirs. Ça allait leur faire le plus grand bien de passer enfin aux choses sérieuses...

Le souci, c'était que dans la seconde 2 se trouvait Manon Jovière. Et que, pour Manon, cette matinée pouvait vite tourner au cauchemar. C'est la raison pour laquelle Rachel expliqua à la classe que cette séance avait été préparée avec l'accord et même la collaboration de leur camarade. Elle

préférerait jouer franc-jeu avec tout le monde. Quelque part, qu'il y ait une « victime » du Grand Méchant Net dans la classe allait donner plus de sens à la matinée. Le prof de maths, nouvellement muté dans l'établissement, ne semblait être au courant de rien, et, alors qu'il jetait des regards éperdus à droite et à gauche, Rachel jugea bon qu'on lui explique la chose. Elle confia cette mission à l'intéressée. Entre deux ou trois rires aussitôt réprimés, quelques « euh » hésitants, et les encouragements pressants de ses camarades, Manon réussit à expliquer à son prof de maths que Clarisse, sa sœur aînée, avait été enlevée deux ans auparavant, alors qu'elle faisait un footing. L'air catastrophé du prof provoqua le rire de la classe que Rachel trouva préférable de laisser s'exprimer. Il était bon de cultiver les émotions.

« Mais ça s'est bien terminé ! »

L'essentiel avait été dit et Manon avait remonté son col roulé jusqu'à la naissance de ses yeux, signe qu'elle avait terminé de parler.

Rachel en profita pour se saisir de la craie blanche et pour noter la phrase suivante au tableau :

Les amis de mes amis sont mes amis.

Elle demanda à la classe s'ils étaient d'accord avec cette affirmation. La classe se fendit d'un « oui » pas très convaincu, ne sachant pas ce que le lieutenant attendait d'elle. Certains, croyant qu'il y avait un piège, ne s'empressèrent pas autour de ce « oui » unanime.

— Et que pensez-vous maintenant des affirmations suivantes ?

Elle écrivit au tableau :

Les amis de mes ennemis sont mes ennemis.

Les ennemis de mes ennemis sont mes amis.

Les ennemis de mes amis sont mes ennemis.

— Une minute pour réfléchir. En silence. Chacun pour soi.

L'exercice semblait plaire aux jeunes. À part deux ou trois qui paraissaient complètement hermétiques à ce genre de réflexion, l'ensemble de la classe était en train de découvrir ce qu'il y avait de vertigineux dans ces assertions. Au bout d'une minute, Rachel décida de leur donner la parole. Ils piaffaient d'impatience. Une quinzaine de mains se levèrent.

— On a l'impression qu'on catégorise les gens en deux clans bien distincts.

C'était une jeune fille du deuxième rang qui venait de prendre la parole.

— En même temps, c'est juste. Moi, je n'aime pas qu'on fasse du mal à mes amis.

La voisine de table de celui qui venait de parler lui glissa une phrase dans l'oreille, à laquelle le camarade en question répondit par un haussement d'épaules.

— Vous pouvez vous exprimer devant toute la classe, mademoiselle, c'est un peu le... but du jeu, précisa Rachel.

La jeune fille, confuse d'avoir été prise en flagrant délit de messe basse, finit par expliquer qu'on n'était pas obligé de faire du mal aux ennemis de ses amis non plus...

Chacun y alla de son avis. Tout était extrêmement pertinent et intéressant. Même si assez brouillon. Adem finit par dire :

— C'est quand même un peu prise de tête, votre truc, non ?

— Est-ce que tu proposes une solution pour que ce soit moins prise de tête alors, demanda Rachel, visiblement amusée par la tournure que prenait la discussion.

— Euh... passer à autre chose ?

La classe partit d'un grand rire bruyant qui provoqua aussitôt l'inquiétude du prof de maths.

Une inquiétude que ne relayèrent nullement les gendarmes, visiblement de plus en plus amusés par la spontanéité de la classe.

— Tu as sans doute raison. On tourne en rond. Et si j'écrivais ça maintenant ?

Les amis des ennemis de mes ennemis sont mes amis.

Anaïs fit rapidement le calcul dans sa tête. Elle ne supportait pas Romain le matheux. Adem non plus ne le supportait pas. Mais Adem qui était pote avec Steven qu'elle voyait parfois traîner à la sortie du lycée, ce n'était pas son ami à elle. Et il n'était d'ailleurs pas question qu'il le soit.

— Ou bien ça ?

Les amis des amis des amis des ennemis de mes amis sont mes ennemis.

— Alors là, c'est la guerre ! s'exclama Adem.

Rachel était contente que sa démonstration ait si bien fonctionné. La première chose qu'il fallait leur montrer, c'était la défiance envers ces formules toutes faites. Ces cercles d'amis qu'on leur vendait sans vergogne sur les réseaux sociaux. Faits pour les emprisonner dans de fausses amitiés.

Dont certains se mordraient cruellement les doigts.

Car là était le problème : qu'est-ce qu'un ami ?

La première partie du travail avait eu pour but de susciter leur intérêt. Maintenant, elle savait qu'il fallait passer à la phase la plus délicate, puisque les ateliers feraient sans doute émerger des résonances chez certains. Parmi ces adolescents généreux, pleins d'appétit pour la vie, il y en avait sûrement qui s'étaient fourvoyés dans ce genre de relations. Chatter, bavarder, taquiner, draguer étaient autant de comportements qu'ils avaient dû expérimenter en ligne. Pour construire leur identité. Exactement comme leurs parents et grands-parents l'avaient fait.

Mais sans le Net. Cet entremetteur diaboliquement pervers.

3.

Les discussions allaient bon train devant la grille du lycée de Saint-Léonard. L'intervention de la matinée avait instillé le doute chez les jeunes. Ils ne le savaient pas encore, mais ce doute allait désormais grandir et envahir de nouvelles zones de leur cerveau. Rachel leur avait ouvert les yeux. Le monde des adultes dans lequel ils s'apprêtaient à entrer, ce monde si enviable dont ils apercevaient la porte, était un monde dangereux. Dont il fallait se méfier. Dans lequel évoluaient des gens malfaisants. Prêts à se nourrir de leur belle énergie. Pour combler leurs propres abîmes. L'exclusion d'Enzo avait été évoquée. Après tout, lui aussi était une victime du Net. Ces jeux en ligne coûteux l'avaient happé au point qu'il fasse une connerie en demandant à Grégoire de lui refiler le numéro de carte bancaire de ses parents.

— Un conseil de discipline au début de l'année, j'y crois pas !

La jeune fille qui n'y croyait pas, c'était Anaïs, une jeune fille discrète qui n'affichait pas trop ses bons résultats et qui s'entendait bien avec tout le monde. Elle parvenait à être à la fois bien considérée par ses camarades et par ses profs. Même si, parfois, certains enseignants lui jetaient un regard noir quand ils la voyaient s'égailler.

Adem, qui adorait pousser ses copains dans leurs retranchements, lui demanda :

— Pourquoi tu dis « au début de l'année » ?

— C'est dur de le mettre de côté dès le début. Il entre au lycée et hop ! On le vire aussitôt. Il a fait une connerie, mais il n'y a pas que lui.

Ce n'était pas Adem qui allait se risquer à la contrarier, parce que les conneries, il connaissait. Lui et Steven formaient un duo d'enfer au collège. D'ailleurs Steven n'avait pas passé le cap de la quatrième.

— Ce n'est pas juste. Je suis d'accord avec toi. Tu proposes de faire quoi ?

Anaïs se sentait capable de critiquer la décision du conseil de discipline, mais proposer une action, c'était s'engager et la jeune fille n'avait pas envie de remettre en cause ce qui la caractérisait si bien : la bonne entente avec tout le monde – les copains, les copines, les profs et, bien sûr, les parents.

Manon prit son courage à deux mains et émit l'idée qui la taraudait depuis quelques jours : participer au CVL.

Le CVL, ou Conseil de vie lycéenne, était constitué de douze élèves. Il s'agissait de volontaires ayant pour mission de mettre en place des actions citoyennes au sein de l'établissement. Cela pouvait aller de la mise en place d'ateliers philo pendant les interclasses à la récolte de fonds pour financer une action humanitaire. Le CVL faisait en sorte que l'année scolaire soit émaillée de manifestations diverses et festives permettant aux jeunes de s'amuser et de se retrouver autour d'un projet commun. Le carnaval était, depuis quelques années, devenu un des incontournables rendez-vous festifs de la cité scolaire. Ce CVL avait connu ses heures de gloire. Le surveillant qui en avait eu la charge avait su impulser l'envie chez les lycéens. Mais, depuis la rentrée, c'était le délégué à la culture qui le pilotait, et cet homme maussade, à l'imaginaire aussi court qu'un pull en pure laine passé en machine à 90 °C, n'inspirait pas beaucoup l'envie.

Adem se demandait bien ce que Manon avait en tête. Il la savait un peu rebelle. On connaissait les épreuves qu'elle avait traversées ces derniers mois. L'enlèvement de sa sœur, la mort de sa mère... Ces accidents avaient eu pour effet de lui conférer une sorte d'aura mystérieuse auprès de ses camarades. Cela forçait le respect de la voir venir en cours comme si de rien n'était, avec toujours cet étrange sourire au milieu du visage. Elle donnait l'impression d'être au courant des pires machinations du destin et, en même temps, démunie face à des questions d'une simplicité déconcertante.

— Tu veux faire quoi, au juste, en entrant au CVL ?

Manon eut encore cet étrange sourire sur le visage. Ce sourire, c'était comme un nuage. L'ombre d'un goéland sur une plage de l'Atlantique.

D'une voix pâle, Manon énonça la chose suivante :

— Résister.

Une cloche lointaine annonça la fin de la récréation. On tira hâtivement sur sa cigarette. On consulta une dernière fois son smartphone. Adem prit même le temps de faire un selfie avec la p'tite Manon. Il le publia aussitôt sur ses réseaux. Oubliant momentanément les avertissements du lieutenant Vetchel. Avec, comme commentaire :

— Les secondes 2 vont résister !

4.

Il se trouvait dans le tiroir gauche de son bureau, sous une pile de mangas. Il fallait bien le mettre quelque part, et parfois, la meilleure cachette, c'est celle qui ressemble le moins à une cachette. Il s'agissait d'un carnet à spirales à la couverture pleine de superhéros Marvel. Quand il l'avait acheté au Cultura de FamilyVillage, il avait hésité entre deux modèles. Il y avait deux carnets à spirale plein de superhéros Marvel sur la couverture. L'un avait une couverture glacée en 3D, l'autre une couverture mate. Il avait choisi la couverture glacée. Peut-être à cause du fait qu'elle reflétait légèrement son visage.

Enzo caressa la couverture de son carnet à spirales. Il l'ouvrit. Il était fier d'avoir déjà écrit plus d'une dizaine de pages. Dans ces pages étaient consignés avec une précision d'horloger les petits défis qu'il s'était lancés depuis des mois. Il relut le descriptif d'un de ces tout premiers défis. Il y avait de cela un an, trois mois et vingt-sept jours.

« 8 juin 2015.

Défi n° 1 : se coiffer avec le scalp d'un chevreuil (ou autre animal).

LIEU INVESTI : atelier du taxidermiste.

MODE OPÉRATOIRE : Fanny et moi.

PREUVE REQUISE : photo.

NOTE OBTENUE : 2/6.

ÉVALUATION : excellente idée mais mauvaise appréciation du terrain.
Présence d'un intrus. »

Enzo aimait relire ses exploits. L'idée du taxidermiste était venue de lui. Cette première entrée dans le Jeu avait plu à son initiateur qui l'avait immédiatement accepté parmi ses recrues. D'autres défis avaient suivi :

l'utilisation du Tazer sur le marché du bourg le samedi matin, le vol de babioles au Carrefour Market. Beaucoup plus récemment, la pression exercée sur Grégoire pour qu'il lui refile le numéro de carte bancaire de ses parents. En feuilletant le compte rendu de ses activités, le jeune homme constatait cependant que les notes obtenues stagnaient et que, systématiquement, quelque chose lui était reproché. Il y avait toujours un peu de réticence dans les commentaires de son initiateur. Sauf aujourd'hui ! Il venait d'obtenir une note de 4,5 sur 5. Et un excellent commentaire. Qu'Enzo relut avec délices. Ce commentaire était aussi onctueux et réparateur que la mousse au chocolat de sa mère :

« Excellent phrasé. Mélodie d'une exactitude confondante. Impressionnante puissance du chant. Vous êtes désormais autorisé à entrer dans le cercle secret du jeu de la baleine bleue. »

OceanofPDF.com

Intermède

OceanofPDF.com

Salle de spectacle de La Couarde

En Russie, depuis la nuit des temps, on a toujours aimé les forçats, ce sont des pécheurs, mais aussi des malheureux qui souffrent.

Il y a une coutume chez nous... Les jeunes filles et les jeunes femmes écrivent aux prisonniers.

Elles ont ça dans le sang : la pitié pour les malheureux. Pour les assassins et les têtes brûlées.

« Il est capable de tuer un être humain, mais il a des yeux de bébé. Alors, on a pitié de lui », disent-elles.

OceanofPDF.com

Chapitre 6

OceanofPDF.com

Souhaite-moi de ne pas rester dans les herbes

1.

Il dormit comme jamais il n'avait dormi jusque-là. Ce fut la sonnerie du téléphone qui le réveilla. Il reconnut la voix de la jeune fille de l'accueil. D'une voix aussi blanche que triste était son visage, elle lui demanda s'il comptait prendre un petit déjeuner car le service allait s'arrêter. Il avait dormi quinze heures d'affilée.

La première chose qu'il fit après avoir raccroché le combiné fut d'ouvrir son attaché-case. Il vérifia que tout était bien à sa place puis en sortit un dossier dont il commençait à connaître le contenu par cœur. Le plan d'une prison ainsi que de multiples fiches concernant l'histoire de certaines détenues. Il s'agissait d'une prison pour femmes en Mordovie. Située en Russie dans la partie est de la plaine d'Europe orientale, la Mordovie détenait la première place en quantité de centres de détention. Trente établissements pour 800 000 habitants. Une région connue pour ses lacs, ses rivières, ses marais, ses insectes, ses oiseaux, ses poissons mais aussi, dans sa partie forestière, ses élans, ses sangliers, ses lynx, ses fouines, ses lièvres. Forêts à l'ouest, steppes et prairies à l'est. Dans sa partie forestière, se dressaient, fiers et majestueux, les conifères, des milliers de sapins, de pins et de mélèzes. Il arrivait que des feuillus, des chênes, des frênes, des érables, des ormes, des bouleaux viennent les rejoindre pour former une forêt riche d'essences diverses.

Au cœur de ces forêts, se trouvait la colonie pénitentiaire IK-13, dans le district de Zombovo-Polianski. Et, au cœur de cette colonie pénitentiaire, le bureau de Sergueï Nikolaïevitch Zlatov.

Sergueï Nikolaïevitch Zlatov, le Big Boss.

Celui qui avait jeté son dévolu sur lui.

Celui qui avait ordonné à son chien d'Igor d'assassiner Natalia.

Celui qui avait été le chef d'orchestre de l'inexorable descente aux enfers de Maud.

Celui qui avait été son géniteur.

Celui qui ne serait jamais son père.

Arkhipov replaça avec précaution le dossier dans son attaché-case. Il entendait le bruit sourd des valises se cognant aux contre-marches de

l'escalier, les rires empressés des touristes. Il savait que cet hôtel n'était pas le meilleur endroit pour se mettre à l'abri. Il décida qu'il allait prendre un petit déjeuner continental, comme la plupart des clients de l'hôtel, puis il s'éclipserait.

Lorsqu'il arriva dans la rue de l'Arbat, il ne fut pas surpris par l'animation qui y régnait. Des groupes, parfois accompagnés d'un guide, photographiaient la rue piétonne. Il y avait aussi des peintres, des musiciens, des artistes de tout genre. Le temps, malgré l'effervescence, semblait s'être arrêté. Alexis eut comme un étourdissement et ressentit le besoin de s'asseoir. Devant lui, se dressait un de ces magnifiques lampadaires à trois boules qui avait fait dire au chanteur Boulat Okoudjava : « Arbat ofonarel ! » Expression bien difficile à traduire en français, le verbe *fonar* en russe signifiant « perdre la boule, être hébété, perplexe ou abruti ». Utiliser ce verbe pour évoquer une rue donne aussitôt à l'expression un sens poétique. C'était comme si le chanteur avait dit que l'Arbat était effaré...

Alexis se laissa couler contre le lampadaire et ferma les yeux. Le contact glacé de l'acier lui fit du bien. bercé par le mélange des voix et des langues, par les musiques de toutes sortes, par le rire des jeunes gens, Alexis s'abandonnait à son étourdissement. Les pigeons voletaient de part et d'autre d'un monument au pied duquel une vieille femme s'obstinait à les nourrir. Quand ils s'envolaient, le battement de leurs ailes faisait comme le bruit de pages que l'on tourne. Tout près de lui, un couple de mimes. Les yeux fermés, il devinait leurs gestes contrôlés. Les jeunes gens contrefaisaient une course sur un lac gelé. On aurait pu les prendre pour de talentueux patineurs. Le vent semblait s'être invité dans leur poursuite. Alexis rejeta sa nuque en arrière et laissa ce vent imaginaire bercer sa tête nue. Il s'abandonna à l'empreinte de ces caresses, ignorant que Rachel, avec beaucoup de patience, s'était attardée longtemps sur cette partie de son anatomie lorsqu'il avait fait ce long voyage dans l'oubli.

Il y avait dans la posture du capitaine quelque chose de singulier.

Ivan, qui, chaque année, venait à Moscou pendant la période touristique pour vendre ses portraits, vit aussitôt en lui un modèle intéressant.

Adossé contre un lampadaire, l'homme semblait dormir. Son bras gauche reposait sur un énorme sac de sport bleu, délavé par les années. Il avait rejeté sa tête vers l'arrière et fermé les yeux. Ivan s'attarda sur le visage

massif d'Alexis. Dans son for intérieur, il intima au capitaine l'ordre de ne pas bouger.

Avec son fusain, il commença à tracer de gros aplats de gris foncés. Ce touriste était vraiment une aubaine pour lui ! Les zones d'ombre et de lumière sculptaient admirablement ses traits. Il s'empara de son modèle avec empressement comme si les masses sombres étaient susceptibles d'avaler les plus claires. Ivan étrécit les yeux pour mieux appréhender son dessin. Il avait esquissé les formes de la silhouette avec des traits grossiers. Il lui fallait désormais en faire surgir la clarté pour donner du volume à l'ensemble. Du bout de sa gomme flexible, il enleva un peu de matière. À sa droite, les patineurs poursuivaient leur course imaginaire, mitraillés par les smartphones de Japonaises sophistiquées. L'une d'entre elles s'écarta de ses amies pour aller observer le travail du peintre. Devant le dessin en phase d'être terminé, elle se mit à applaudir en sautillant d'excitation. La Japonaise n'était pas insensible à la technique d'Ivan et, lorsqu'il conclut son travail en faisant surgir de sa feuille la main d'Arkhipov, elle exprima sa surprise à haute voix. Elle n'avait pas vu, dans l'attitude faussement relâchée du capitaine, ce détail qui, pourtant, sautait au visage, trahissant la grande nervosité du modèle : alors que sa main gauche reposait sur un énorme sac de sport, l'autre se resserrait spasmodiquement.

Ce n'était plus une main. C'était un poing.

Alexis ouvrit les yeux. Il n'avait pas dormi. Il s'aperçut qu'un artiste de rue l'avait choisi comme modèle. Malgré ses efforts pour passer inaperçu, Alexis avait été démasqué par Ivan, lequel avait compris qu'il n'était pas un Russe comme les autres. Et qu'il revenait d'un long voyage. Peut-être pour se laver d'un ancien affront.

— Salut l'étranger ! lui dit-il, tout en lui tendant une main noircie par le charbon du fusain.

Ivan avait tenté l'anglais.

— Salut, lui répondit en russe Alexis.

Un sourire complice illumina, l'espace d'un instant, les deux visages.

Lorsque, des semaines plus tard, Alexis se remémorera cette rencontre, ce souvenir sera associé à la saveur fruitée d'un vin blanc de Crimée qu'Ivan a sorti comme par miracle du sac à dos qui traîne à ses pieds. Ils parlent des vraies choses de la vie. De l'âge auquel ils aimeraient mourir. Des femmes qu'ils ont aimées. Ce sont des conversations de compartiment, comme on

dit en Russie. Des aveux qu'on ne livre qu'à un inconnu, croisé dans un train. Le lien entre Ivan et Alexis va pourtant se resserrer. Ivan lui remet les clefs de sa datcha. En échange d'une adresse en France. De son passage dans la capitale française, bien avant de s'établir en Limousin, Alexis a conservé quelques relations. Des types simples et sympas qui se feront un plaisir d'accueillir Ivan.

— La tour Eiffel, Notre-Dame-de-Paris, Montmartre ! Mon rêve depuis toujours...

Quand il eut fini d'énumérer les quartiers qu'il allait visiter, le peintre parla des artistes qu'il admirait.

Alexis remarqua qu'Ivan levait un verre à la santé de chaque artiste évoqué. Même si tous étaient déjà morts depuis longtemps. Il lui fallut trois verres pour exprimer l'admiration qu'il vouait au chanteur Georges Brassens. Il expliqua à Alexis que, dans sa jeunesse, il avait appartenu à un groupe qui, chaque semaine, se réunissait pour traduire et chanter du Brassens. Ivan avait fait de nombreuses tournées mais, désormais, il préférait consacrer sa vie à la peinture et aux randonnées. Il avait eu la chance de faire l'acquisition d'une très belle datcha suffisamment éloignée de la capitale et de la pollution insupportable qui y régnait.

— Il y a juste un truc bizarre avec cette maison.

Ivan ne savait pas s'il fallait ou non confier la chose à son ami. Quitte à passer pour un excentrique, il lui avoua ceci :

— Certaines personnes croisent des fantômes quand elles y séjournent un certain temps.

Et il lui raconta, avec beaucoup de détails, comment ces fantômes étaient venus à lui. Il lui expliqua comment ils l'avaient forcé à s'asseoir brusquement, sur le plancher de la véranda, alors qu'il était en train d'arroser ses plantes. Oui, on lui avait parlé à l'oreille.

Les fantômes n'avaient jamais effrayé Alexis Arkhipov.

Il prit tout son temps pour remonter la rue de l'Arbat.

Anciens palais aux frontons tarabiscotés. Bébé guépard promené au bout d'une laisse dorée. Collections de matriochkas déclinées dans des tons insolites. Odeur âcre de cigarettes jetées à terre et que l'on n'a pas écrasées sous son pied. Femmes cajolant leur compagnon. Femmes discutant sur de vieilles chaises pliantes. Femmes encore, prenant la pose pour un portrait. Qu'elles emporteraient fièrement sous le bras. Photo de Viktor Tsoï, de trois

quarts, sur le mur qui lui est dédié. Le chanteur disparu trop jeune dans un accident de voiture semble sortir du mur tellement son regard est vivant. Alexis s'attarde sur le texte d'une de ses chansons inscrit en lettres rouges sur le mur gris :

*J'ai mon groupe sanguin sur la manche,
Mon numéro sur la manche,
Souhaite-moi de gagner
Cette bataille
Souhaite-moi
De ne pas rester dans les herbes
Ne pas rester dans les herbes,
Souhaite-moi bonne chance.*

Quel était son groupe sanguin, à lui ? Encore une chose qu'il avait complètement oubliée. Alexis s'éloigna du mur dédié à Tsoï.

Le vent devait s'être levé encore plus fort car les patineurs imaginaires, au loin, se contorsionnaient davantage pour échapper à sa force. On avait réellement l'impression que le souffle d'une tempête froissait leurs gestes et creusaient leurs joues.

À quelques heures d'avion de Moscou, le ventre de Rachel commençait à s'arrondir. Dans son ventre, Bogdan entendait désormais les battements du cœur et la respiration de sa maman.

2.

La datcha d'Ivan se situait à l'est de Moscou, dans une ville de l'oblast de Riazan, à trois cents kilomètres de la capitale. Pourquoi le peintre avait-il choisi de s'établir ici ? « J'aime la sonorité du nom de cette ville », avait-il dit à Arkhipov. Cela laissait supposer que son choix avait été guidé par l'association aléatoire de sons.

Sassovo. Un mot saturé de sifflantes. À Sassovo, coulait une rivière. Selon une légende ancienne, ce cours d'eau dont le nom signifiait « marais » abritait en ses profondeurs Sassa, défenseur des pauvres et des innocents. Sassa avait vu voguer des centaines de navires. Des coques en rondins de bois, des coques en acier. Il avait eu le temps de les observer. De se cabrer lorsqu'il les jugeait trop promptes à fendre sa belle robe verte. Quand les courants se faisaient plus rapides, cela se voyait de la berge. L'eau filait de

plus en plus vite, s'écartant de part et d'autre des obstacles pour se rejoindre un peu plus loin, formant des tourbillons. Les pêcheurs avaient pris l'habitude de dire que Sassa était en colère. En 1893, une ligne de chemin de fer s'était ouverte. Un viaduc avait enjambé la rivière. Sassa regardait passer les trains.

Alexis trouva sans difficulté la datcha d'Ivan. Elle était exactement comme il la lui avait décrite. Bien dissimulée au fond d'un terrain généreusement arboré. Les boiseries mauves de la véranda tranchaient harmonieusement avec le ciel sombre de cette matinée de septembre 2016. Il lui fallut une heure pour décharger toutes ses provisions du coffre d'un vieux break que lui avait trouvé Ivan. Des dizaines de packs d'eau au cas où l'eau courante serait coupée, des sacs de riz et de pâtes. Des boîtes de thon, de sardines, de maquereaux. Ivan avait un potager et un verger. Ses légumes étaient parfaitement conditionnés et Alexis avait eu l'ordre d'y piocher. Il lui avait dit qu'il resterait longtemps dans sa datcha. Peut-être quelques mois, peut-être plus longtemps. Ivan n'avait émis aucune réserve. La seule chose à laquelle il semblait tenir était que son ami se sente bien dans sa maison et qu'il parvienne à tisser avec elle des liens. « Si tu t'occupes un peu d'elle, tu verras, il n'est pas impossible qu'elle te le rende. »

Il commença par ouvrir grand les fenêtres. Cela dérangerait les nombreuses araignées. La maisonnette d'Ivan sentait un peu le renfermé et un minimum de rangement s'imposait. À l'étage, des mouches jonchaient le plancher. À y regarder de plus près, Alexis s'aperçut qu'il y avait aussi des dizaines d'abeilles mortes. Un essaim s'était probablement installé dans l'un des murs pendant l'été. Patiemment, il balaya tout ça. C'est cette pièce, sous les toits, qu'il choisirait comme chambre.

Le canapé en velours élimé qui se dissimulait sous la pente de la toiture ferait l'affaire. Aucun besoin de lit, aucun besoin de draps quand on est en transit. Alexis photographia l'emplacement des objets et des toiles qui traînaient un peu partout avant de les consigner dans un placard mural. Il lui fallait du vide autour de lui. Dans cette pièce, il se consacrerait à l'étude et au sommeil. Un Velux dépourvu de rideau surplombait le canapé. Alexis se dit que c'était là un signe. Les astres veilleraient sur lui et il avait besoin du renfort de pas mal d'étoiles pour venir à bout de son projet.

Depuis quelques jours ; il s'était mis à douter de la faisabilité de son entreprise. Pis : de son utilité. La seule motivation qui pouvait le convaincre

de poursuivre son but ne comportait aucune noblesse. Sa motivation, c'était la vengeance. Ce sentiment-là ne rimait plus à rien quand ceux que l'on souhaite venger ne sont plus de ce monde. Quant à se venger du mal que Sergueï Nikolaïevitch Zlatov lui avait fait, cela ne constituait en aucun cas un moteur assez puissant : Alexis Arkhipov avait toujours eu l'impression qu'il ne méritait pas d'être heureux. Il observait le bonheur des autres avec un regard un peu amusé et distant, comme si ces personnes-là étaient des extraterrestres sortis tout droit de films hollywoodiens. Si Maud avait réchappé à sa chute du haut du clocher de la collégiale de Saint-Léonard, abîmée et détruite qu'elle aurait sans doute été, Alexis ne se serait posé aucune question au sujet de la légitimité de son geste. Mais Maud était morte, depuis déjà sept mois. Que restait-il d'elle ? Il s'interdisait de penser à l'inéluctable travail de dégradation du corps. La tumeur au cerveau qui la rongait avait fait pourrir son corps à la vitesse d'un TGV.

Une sensation d'extrême lassitude s'empara soudain du capitaine. Il réalisa que, depuis ce matin, il n'avait pas arrêté. Le plus éreintant avait été ces interminables embouteillages pour sortir de Moscou. La crainte d'un contrôle de police. La double nationalité dont il bénéficiait pouvait être source d'ennuis divers. Il ne fallait surtout pas se faire remarquer. Il fallait passer le plus inaperçu possible. Il fallait que personne ne pût dire : « Oui, ce type je l'ai croisé à cette station-service. Je m'en souviens parfaitement parce qu'il a trébuché sur le trottoir et son sac de provisions s'est déversé par terre. »

Alexis se sentait désormais à l'abri dans la datcha de son ami, même si cette datcha s'exposait sans crainte au regard des autres. Comme la tradition le voulait, aucune clôture ne venait fermer la propriété. Contrairement à l'izba et à ses toutes petites fenêtres conçues pour dissuader le froid d'y pénétrer, la datcha restait une maison tournée vers l'extérieur, destinée à être habitée pendant la période estivale, pourvue de plusieurs espaces semi-ouverts et essentiellement d'une véranda. C'est dans cette véranda qu'on se réunissait les soirs d'été. Il s'agissait d'un formidable espace de sociabilité. On y servait le thé et, depuis ses baies vitrées, on observait la nature. Son ami Ivan avait regardé avec dégoût les nouvelles constructions des années 1990. Non loin de sa sympathique datcha, un nouveau riche avait fait bâtir une espèce de château fort digne du Moyen Âge. « Il y va pendant l'hiver. Si tu peux éviter de lui parler, ce sera aussi bien... » Alexis, bien

évidemment, repéra le voisin indésirable quand il arriva avec le vieux break d'Ivan dans la rue. Il se dit que le gars devait être en train de l'observer du haut d'une tourelle. Derrière les hauts murs qui encadraient la propriété, il devina l'architecture qui avait fait fureur au début des années 1990.

Cette période troublée avait vu naître de véritables forteresses. Des mâchicoulis aux planchers ajourés s'étaient mis à fleurir sur les toits. Espérait-on y déverser du goudron ? Cette obsession de la sécurité avait bien évidemment généré une quantité d'histoires rocambolesques. On soupçonnait l'existence de souterrains, de caches sophistiquées, d'issues de secours insolites. Quand le vieux break d'Ivan longea les murs de brique de la forteresse, Alexis se demanda comment était conçu le centre de détention où sévissait Sergueï Nikolaïevitch Zlatov. Y avait-il cette surveillance permanente qui mettait chaque détenu dans un état de visibilité consciente ? La colonie pénitentiaire IK-13, dans le district de Zombovo-Polianski, était-elle bien la machine panoptique installée en lisière de la société dont le journaliste parlait dans cet article qu'Alexis était en train de lire pour la énième fois ? Était-il bien vrai que, lorsque le maître ordonnait qu'on fît le printemps, même par – 40 °C, les filles armées de pelles, les mains protégées par de vieilles moufles trouées, étaient sommées de le faire, quitte à ce que le printemps pointe son nez vers 1 ou 2 heures du matin ?

C'était joli, comme expression : « faire le printemps ».

Alexis frissonna. L'extrême sentiment de lassitude qui l'avait accablé tout à l'heure, l'amenant à le faire douter de son projet, s'éloignait. Si les morts n'étaient plus là pour légitimer son geste, il y avait toutes ces femmes qu'on battait, qu'on humiliait, qu'on jetait parfois dans le décanteur... S'il réussissait, il n'était pas impossible que ces centaines de détenues croient de nouveau en Dieu... ou en quelque chose d'approximatif.

Un train de voyageurs enjambait le viaduc. Son grondement parvint aux oreilles d'Arkhipov. Il sauta, agrippa le rebord du toit et, à la force de ses bras, se hissa de manière à pouvoir observer le train.

Ce n'était pas facile de rester ainsi, comme en suspension. Ses mains ne pouvaient pas se refermer comme il l'aurait voulu mais Alexis réussit à tenir quelques minutes dans cette position inconfortable. Cinq cents mètres en contrebas, un train s'engouffrait dans la vallée, laissant derrière lui la rivière verte qu'il voyait frémir sous le vent tiède de septembre.

Était-il possible que Sassa ait perçu le regard gris du capitaine ?

Toujours est-il que l'eau se mit à battre plus fort sur ses berges.

3.

Quand le soir tombait, le capitaine s'asseyait dans la véranda et pensait à ce qu'il avait fait de sa journée.

Le mois d'octobre avait commencé depuis déjà une semaine et la température s'était nettement rafraîchie. Aujourd'hui, il avait nettoyé les gouttières et ramoné la cheminée dans laquelle était installé un puissant poêle à bois. Ces occupations lui permettaient de s'occuper les mains tout en gardant l'esprit libre.

Ce soir, il n'était pas serein.

Il venait d'apprendre que Sergueï Nikolaïevitch Zlatov avait été victime d'une embolie pulmonaire et se reposait dans une maison spécialisée, en Europe. Il lui avait été impossible de soutirer de plus amples renseignements auprès de l'administration pénitentiaire. Son projet allait être retardé. Sans être pour autant pressé d'en découdre avec l'homme, Alexis était tracassé par des pensées parasites.

En novembre, Alexis s'occupa des extérieurs. Il coupa les vieilles branches, balaya les feuilles mortes, restaura un barbecue qui avait triste allure, remplaça quelques tuiles cassées, redonna une nouvelle jeunesse aux boiseries extérieures. Il en oublia même ce que lui avait dit Ivan à propos des visites inopinées susceptibles de venir le distraire dans sa retraite.

4.

C'est un soir de décembre, un soir où les températures avoisinaient les - 20 °C, un soir où, exceptionnellement, Alexis avait décidé de dormir sur le canapé face au poêle à bois, que la chose se produisit. Il fixait les flammes jaunes qui léchaient les vitres brûlantes. Il admirait leur ténacité à tenter de s'extirper de la cage en brique. Pourquoi pensait-il à Maud à cet instant précis ? Peut-être à cause des courbes dont le feu s'enrubannait et qui lui évoquaient la chevelure de la disparue. Peut-être parce qu'il se sentait seul, ce soir, dans ce bourg aux confins de la Mordovie. Sans ami avec qui converser. Alexis avait pourtant l'habitude de se parler à lui-même, à voix haute. Une habitude acquise depuis son enfance.

N'ayant ni frère ni sœur, le jeune garçon s'était inventé un double auquel il avait donné un prénom. Souvent, il le convoquait à voix haute. Son

double aussitôt lui répondait : « Que se passe-t-il ? » Alexis exposait ses malheurs et une voix amicale lui prodiguait des conseils emplis de sagesse. Il avait beaucoup fait appel à son double pendant la période de l'adolescence. Puis il l'avait complètement oublié. Et voilà que, depuis ces dernières années, le besoin de convoquer ce frère invisible s'était fait de nouveau sentir.

Mais, en ce soir de décembre, la voix qu'il lui sembla entendre n'était pas une voix d'homme. Ce n'était d'ailleurs pas une voix, cela ressemblait plutôt à une respiration. Une respiration produite par une créature qui serait sortie d'un sommeil séculaire.

Ce que ressent Alexis, en ce soir de décembre, c'est la présence d'une présence. Au moment précis où il tourne la tête pour regarder par-dessus son épaule, ce souffle se renforce. Maintenant, c'est sa chaleur tiède qu'il sent s'apposer sur son cou exactement à l'endroit où pulse sa veine jugulaire. Il ne peut plus bouger. Alors qu'il ressent comme une brûlure au creux de la gorge, son corps semble aussi lourd que semblerait lourde une valise préparée par un père animé du désir de quitter le foyer conjugal. Alexis veut se redresser, se lever, faire taire cette insupportable sensation. La valise est trop lourde, trop volumineuse. À l'intérieur, des objets d'une densité extraordinaire s'entrechoquent. Il a l'impression d'en entendre le cliquetis. Le souffle contre sa jugulaire se fait plus brûlant. Il renonce à se battre. Il s'abandonne à ce baiser venu de nulle part. Devant lui, les flammes se plaquent plus furieusement encore contre la paroi de verre. Elles s'enroulent en boucles orangées.

Alexis reconnaît alors la chevelure de Maud.

Ce soir de décembre 2016, la femme aux manières de chat s'écorcha à d'invisibles frontières pour venir rejoindre son amant.

Elle reviendrait régulièrement.

Le capitaine déchiffrerait les signes qu'elle mettrait autour d'eux.

Il se fierait à eux pour s'aguerrir.

Il avait besoin d'elle pour combattre Sergueï Nikolaïevitch Zlatov.

Son père...

5.

Alexis commençait à entrevoir les mystères de la mort. Jusque-là, la mort avait été pour lui un abîme, une sorte de gouffre aimanté qui, non content de

lui subtiliser les êtres qu'il aimait, le retenait sur ses sulfureux rivages, l'empêchant de se sentir léger. Pour faire taire sa douleur, il n'avait eu recours qu'à de vagues subterfuges. Il s'était jeté sur l'alcool. Il avait passé des heures à refaire le monde avec des ivrognes dans des PMU de province. Il avait fui sa patrie. Il n'avait jamais réussi à instaurer entre lui et ses défunts un autre mode d'existence. Il s'était entêté à les considérer morts et à jamais absents. Or, voici qu'il venait de s'apercevoir que l'on ne disparaissait jamais tout à fait et que les vivants se devaient d'être aux aguets car on ne sait pas de quoi peut être capable un corps quand il a cessé de respirer.

Le mois de décembre s'acheva. Une nouvelle année commençait. Alexis avait pris l'habitude de converser tous les matins avec la femme aux manières de chat. *D'une certaine façon...*

Converser est sans doute un terme un peu fort pour désigner la relation qui s'était établie entre eux. Il ne s'agissait aucunement d'un échange explicite. Mais de signes distribués de manière aléatoire au gré des caprices de Maud. Les morts peuvent nous rendre un peu moins négligents. Ils nous apprennent à faire se connecter des choses qui, au premier regard, peuvent sembler très éloignées.

Alexis était seul depuis trois mois mais ne se sentait nullement solitaire. Sa vie dans la datcha, étonnamment bien réglée, était ponctuée de rituels simples et rassurants. Le matin, il se levait avec le soleil et commençait sa journée en alimentant son poêle. Il remuait les braises avec le tisonnier, enfournait une ou deux bûches et remettait le tirage. Les flammes reprenaient vie et une douce chaleur réchauffait la pièce principale de la datcha. Il prenait alors place dans un fauteuil près d'une fenêtre donnant sur le jardin et se plongeait dans un épais dossier. Tout en buvant un bol de café, il en étudiait les pages, surlignant des passages, prenant des notes. Ensuite, il allait dans la salle de bains et s'immergeait dans une eau n'excédant pas les 12 °C. Il y restait un certain temps. Une torpeur froide l'envahissait. C'est seulement après ce bain réfrigérant qu'il s'astreignait à sa gymnastique. Ivan ne possédait aucun appareil mais l'ancien gymnaste savait repérer ce qui pouvait l'aider à endurcir son corps. Il avait, par exemple, une attirance particulière pour le Velux situé au-dessus du canapé. Il avait pris l'habitude de s'y hisser et d'y rester agrippé des minutes entières bien après que le dernier train de voyageurs de la journée fut passé.

Il fixait la rivière. La rivière le fixait. C'était là le dernier exercice physique de ses journées. Alexis se plaisait à penser que la femme aux manières de chat se réfugiait, la nuit, dans les bras de Sassa et qu'allongée contre le dieu vengeur des innocents, elle lui contait sa vie parmi les vivants.

« Ya vizhu tebya...⁵ », lui disait Alexis.

Et il lui semblait voir remuer l'eau plus fort sur les berges.

Il plongeait alors dans un profond sommeil.

6.

Un matin, il fut réveillé par autre chose que le soleil. Le chant des oiseaux. Il réalisa que le printemps était là. Il se rappela que, la dernière fois qu'il avait entendu chanter ainsi le printemps, c'était dans le bourg de Saint-Léonard et que ces chants avait imprimé en lui une détresse profonde. C'était au mois de mars 2016, le mois choisi par l'Ange Noir pour assassiner Maud. Pourtant, le cercle qui enserrait la poitrine d'Arkhipov ne se resserra d'aucun cran supplémentaire. À l'inverse : il était en train de s'ouvrir, invitant Alexis à faire entrer la paix.

Avec l'arrivée du printemps, Alexis s'attela à d'autres tâches. Le potager fut bêché et, même s'il était novice en la matière, il se débrouilla pour faire en sorte que la terre lui fournisse quelques denrées fraîches pour les mois à venir. Il ne savait toujours pas la date du retour de Sergueï Nikolaëvitch Zlatov. Il devait faire comme si la datcha d'Ivan était un point de chute définitif. Il fallait être patient, se dire que la maladie qui éloignait son père de son lieu de travail était plutôt un signe positif, lui permettant d'aiguiser plus précisément encore sa lame.

Il avait maintenant intégré le meurtre de son père. Il le tuerait. Les grondements de la rivière le confortaient dans cette décision.

Il n'avait pas la preuve que le septuagénaire fût directement lié aux meurtres de Natalia et de Maud, mais les coïncidences étaient trop troublantes pour qu'il les ignorât. Cet homme s'était souvent trouvé en travers de sa route ces derniers temps. Alexis l'avait identifié comme étant son père. C'était bien lui qui venait rendre visite à sa mère quand elle se trouvait seule, dans leur appartement communautaire. Il se rappelait le cinglant de ses menaces. Le talon de ses bottes vernies. La façon qu'il avait de s'appuyer à la table, alors que lui, tout juste âgé de quatre ans, visionnait ses dessins animés dissimulé juste en dessous. Que séjourner dans un coma

profond eût pu lui donner la clef de ses origines était difficilement acceptable car il ne pouvait s'empêcher de douter de cette réalité. Pourtant, trop d'éléments troublants venaient accréditer cette thèse. Notamment cette cicatrice sur sa tempe. La brûlure de la gifle magistrale qu'il avait reçue parce qu'il avait oublié d'ôter sa casquette devant la dépouille de Lénine. D'ailleurs, avait-il besoin de ses aveux alors que tout était consigné dans le dossier que lui avait fourni le juge d'instruction de Limoges ? Uniquement parce qu'il sentait que le Russe avait quelque chose de spécial qui méritait qu'on s'intéressât un peu à lui et qu'on l'aidât dans une quête qui lui semblait juste.

Des documents accablants.

Alexis devint encore plus exigeant avec son corps. Les exercices de musculation n'étaient pas suffisants.

Le matin, il partit courir une heure avant le lever du soleil, terminant sa séance par des séries d'accélération, histoire de sentir bondir son cœur contre sa poitrine.

Histoire de se sentir vivant.

Le circuit qu'il choisissait était varié et lui permettait d'accumuler un dénivelé intéressant. Il lui arrivait de croiser quelques voisins, mais aucun d'entre eux ne semblait vouloir engager une conversation sérieuse avec lui. Le plus intrusif était peut-être celui qui habitait la datcha-forteresse. Alexis s'était littéralement cogné contre lui, un matin, alors qu'il sortait ses poubelles. L'habitant de la luxueuse villa lui demanda depuis combien de temps il connaissait Ivan. S'il comptait rester longtemps ici. Si les journées n'étaient pas trop ennuyeuses, seul, dans cette datcha si peu... confortable. S'il le souhaitait, il pourrait venir faire une partie de dourak chez lui. Demain soir ? Les enfants seraient partis.

Alexis ne le contraria pas. Il se rappelait la mise en garde d'Ivan à propos de l'homme. Le genre d'individu à éviter avec tact. Mais comment esquiver l'invitation alors que l'autre savait qu'il n'avait rien de spécial à faire de ses soirées, sinon une partie de dourak ? Il prit donc l'air le plus ennuyé possible pour lui dire qu'il viendrait mais partirait vers 20 heures, une maladie grave nécessitant un coucher anticipé. Alexis venait d'avoir une idée dont il n'était pas particulièrement fier mais qui, il en était certain, allait dissuader le voisin de l'accueillir plus avant chez lui. Un type qui se barricade si bien, ça ne devait pas spécialement aimer les virus incurables.

Son intuition lui donna raison : le voisin ne souhaita pas prendre sa revanche au dourak. Quand il vit les dizaines de pilules bleues, vertes et orange qu'Alexis posa sur la table tout en lui demandant s'il n'avait pas un grand verre d'eau, sa bonhomie se changea en des manières plus distantes et ce fut avec un rictus glacial qu'il congédia de sa datcha l'homme qu'il croyait atteint du sida. En Russie, la propagation du virus avait récemment flambé, et pas spécialement dans les groupes considérés à risque. Avec plus de 100 000 nouveaux cas par an, le pays battait des records dans ce domaine. Cela, d'ailleurs, arrangeait bien la ligne politique de Vladimir Vladimirovitch Poutine qui, par le biais de ses ministres, assénait que, pour combattre ce mal, une vie hétérosexuelle, monogame et fidèle était la seule prévention. Ce qu'Alexis garderait comme souvenir de la soirée serait la bouille bouffie du gars et ses yeux chassieux.

Il ne recroisa plus le voisin pendant les cinq mois qui suivraient.

Au printemps succéda un été chaud et sec. Quand Alexis était trop accablé par la chaleur, il rejoignait la rivière et se glissait dans ses eaux froides. Il savait que le moment était venu de quitter Sassovo. Sergueï Nikolaïevitch Zlatov allait reprendre ses fonctions de directeur de la colonie pénitentiaire IK-13. Dans les eaux froides de la rivière, il imaginait se nourrir des énergies du dieu vengeur et de la femme aux manières de chat. Alexis avait toujours aimé nager. Dans l'affluent de la Grande Laba qui longeait, impétueux, le camp de Damkhurst où il allait chaque été avec les étudiants de Piatigorsk. Mais surtout dans les eaux chaudes de la mer Noire, à Touapsé, chez sa grand-mère maternelle.

C'est en se remémorant un souvenir d'enfance, alors qu'une fois de plus on étouffait au fond de la vallée et qu'il était allé plonger dans la rivière, qu'Alexis sentit sa présence. Il sentit cette présence alors qu'il repensait à l'été de ses neuf ans... À Touapsé, cette petite ville tranquille au bord de la mer Noire. Il faisait alors une chaleur à faire fondre l'asphalte. Toute la journée, la télévision retransmettait les JO de Moscou. Si toute la ville ne sentait pas la mer, la mer se laissait cependant entrevoir par ces maillots de bain sous les vêtements, ces palmes sortant des sacs de plage, ces tongs. Alexis venait d'apprendre la mort du chanteur Vissotsky. C'était le 25 juillet 1980. Il avait ressenti une impression de distanciation étrange avec cette animation qui l'entourait. Il regardait les gens dans la rue et se demandait s'ils étaient au courant de la mort du chanteur. Ils ne devaient pas l'être,

puisqu'ils avaient l'air normal, eux. Étaient-ils principalement obnubilés par les performances et les médailles de leurs athlètes ? En repensant à cela, il maudit le jour où lui-même avait été repéré par un entraîneur pour rejoindre le centre de Grougloë. Si les sacrifices imposés aux militaires soviétiques étaient impitoyables, les gymnastes eux aussi avaient payé un lourd tribut. Tout en nageant dans les eaux vertes de la rivière Tsna, Alexis laissait vagabonder son esprit. Il se rappela ce centre de Grougloë, prévu à l'origine pour être un paradis à la gloire du sport mais qui tombait en lambeaux. Il se rappela ce décor si peu joyeux : ces vieilles citernes rouillées, ces fuites d'eau dans la salle de gym, ces cafards dans les couloirs. Il avait tenu un an à Grougloë. Non à cause des conditions de vie mais à cause de l'entraîneur qui y régnait en maître. Alexis avait toujours eu un problème avec l'autorité. C'était ainsi. Un matin, il avait tourné le dos à la gloire pour s'engager auprès des Médecins sans frontières français, en Ingoutchie. Il avait renoncé à ses envolées magiques aux barres parallèles qui auraient fait de lui le champion des JO de Barcelone. Tout en nageant dans les eaux vertes de Tsna, il repensait à ces entraînements intensifs et à ce qu'aurait pu être sa vie s'il n'avait pas été repéré par cet entraîneur. Soudain, il eut la certitude de la présence de l'Ange Noir à ses côtés. Que faisait-elle, ici, aux confins de la Mordovie ? Pourquoi venait-elle s'immiscer dans ses souvenirs ? Était-ce bien elle qu'il apercevait, là, sur les berges de la rivière en train de se lancer dans de périlleuses acrobaties ?

Pourquoi Sassa ne grondait-il pas ?

Ce fut un gosse d'une quinzaine d'années qui vint en aide à Alexis. Il avait vu le nageur disparaître de son champ de vision et avait délaissé sa canne à pêche pour lui porter secours. Il le tira d'affaire facilement car le courant n'était pas bien fort. Le gosse se demanda si l'homme costaud qu'il était en train de ramener sur la rive n'avait tout simplement pas eu un malaise tant la rivière était calme. Quand Alexis reprit conscience, il eut l'impression d'avoir voyagé longtemps et d'avoir effleuré la vérité. Mais elle lui avait filé entre les doigts. Il regarda le gosse qui l'avait sorti de l'eau. Il aurait pu être son fils.

La rivière se mit à frémir. Un vent d'ouest, annonciateur d'un orage imminent, se levait. Il eut l'impression de ne pas remercier assez le jeune homme qui s'obstinait à lui demander s'il était sûr que tout allait bien. Le vent forcissait.

L'automne ne manquerait pas de détrôner l'été. Avec ses odeurs sucrées de feuilles tombées à terre.

Qu'Alexis continuerait à fouler chaque matin, avec la régularité de celui qui sait que le moment approche. Que le compte à rebours a commencé. Que l'heure est venue de quitter la datcha, ses fantômes et sa rivière enchantée.

La tradition russe veut que l'on ne parte jamais d'une maison sans s'asseoir quelques minutes pour vérifier si l'on n'a rien oublié.

À des milliers de kilomètres de la datcha d'Ivan, Bogdan était en train de fermer ses grands yeux gris.

Cela faisait quarante-six jours qu'Enzo venait d'être accepté par son initiateur dans le cercle des joueurs de la baleine bleue.

Il préparait son ultime défi.

Manon chattait sur le Net avec Marie, l'amie d'enfance de sa maman.

Celle-ci lui disait qu'il était essentiel de médiatiser cette action citoyenne dont elle était à l'initiative et qui aurait lieu le lendemain. Dans la cour du collège.

En France, il était 19 heures. Nous étions le 31 octobre 2016.

5. En russe : « Je te vois... ».

OceanofPDF.com

Intermède

Boris rejoint sa cellule. Il est content de sa prestation.

Il a été applaudi longtemps.

On a même battu le rappel pour qu'il réapparaisse sur scène.

Dans la salle de spectacle de La Couarde, on aime venir l'écouter.

On aime l'entendre parler de l'ex-URSS, de la Russie.

On aime l'entendre décliner les clichés autour des vieux en slip qui tirent en l'air à la kalachnikov.

On aime les récits de louveterie ou, mieux encore, ceux dans lesquels l'homme, imbibé de vodka, sort vainqueur d'un combat avec l'ours.

On aime l'écouter décliner tous ces clichés.

Les mégariches, les ultrapauvres.

Les goulags, le FSB.

Poutine et ses détracteurs.

Parce qu'il n'y a jamais de fumée sans feux.

Chapitre 7

OceanofPDF.com

Les paroles sans les pensées ne vont jamais au ciel

1.

Enzo avait été autorisé à entrer dans le jeu du défi de la baleine bleue. Lancé en 2015 par des utilisateurs anonymes sur le réseau social russe VKontakte, le *Blue Whale Challenge* attirait dans ses filets des collégiens en mal de vivre. Les candidats au challenge devaient effectuer cinquante défis sur cinquante jours, soit un défi par jour.

Le dernier défi consistait à se donner la mort. Cela, Enzo l'ignorait.

Le 13 septembre 2016. Enzo avait été exclu du lycée de Saint-Léonard. Mais il avait été admis à entrer dans le Jeu. Un lot de consolation intéressant.

Il relut avec délectation le commentaire de son parrain concernant son premier défi. Apparemment, celui-ci avait été bluffé par l'imitation du chant du cétacée. Le garçon n'avait pourtant pas l'oreille très musicale mais, en quelques clics sur le Net, il avait réussi à saisir l'extraordinaire mugissement de la baleine. On comprendra que la voisine d'en face ait été alertée par ces étranges sons et soit allée rapporter le comportement d'Enzo à son médecin traitant. Elle savait les parents du jeune homme absents ce soir-là. Son inquiétude était légitime. Pendant les cinquante jours qui succéderaient à ce 13 septembre 2016, elle n'entendrait plus jamais les plaintes de la baleine bleue.

Ce chant avait été le signal inaugural.

Les défis qui avaient suivi n'avaient attiré l'attention d'aucun autre adulte. Ni de ses parents, ni des amis de ses parents, ni de ses nouveaux profs de Limoges. Encore moins d'un contrôleur SNCF qui aurait pu, en vérifiant sa carte d'usager, voir sur la paume de sa main droite la silhouette grossière d'une baleine échouée sur une plage de bout du monde. Non, personne dans son entourage n'avait jugé suspects les comportements décalés du jeune homme.

Le 22 septembre 2016, Enzo décida de n'adresser la parole à personne. Une expérience qui le mura dans une attitude hostile d'où il eut bien des difficultés à sortir.

Quelques jours plus tard, le 25 septembre, il s'emmitoufla dans un épais anorak, enfila des gants qu'il n'ôta pas de la journée et s'emberlificota dans

une écharpe de laine.

Le 1^{er} octobre, son parrain fut très fier de lui. Il resta dix minutes, les jambes dans le vide, sur le viaduc de Saint-Léonard, à essayer d'assimiler quelques répliques de *Hamlet*. Les mots écrits par le dramaturge anglais faisaient sens puis le sens lui échappait et un autre sens apparaissait pour, de nouveau, s'effacer devant d'autres interprétations. Qu'il s'appropriait pendant quelques secondes. Il avait choisi deux répliques. Hormis quelques vaches dans le pré, vingt et un mètres en contrebas, personne n'aperçut, ce jour-là, le garçon perché sur le viaduc. Les automobilistes passant sur la RN ne pensent pas toujours à lever les yeux. Quant à entendre ce que disait le garçon, il aurait fallu être un oiseau. Un oiseau adepte de Shakespeare. L'oiseau aurait-il d'ailleurs compris cette phrase qu'Enzo clamait à l'envi du haut de son perchoir ? « Les paroles sans les pensées ne vont jamais au ciel. »

Le lendemain, 2 octobre, Enzo se faisait virer du cours de maths avec pertes et fracas. Il avait déchiré à la figure du prof une copie pour laquelle il avait pourtant obtenu un 19/20. C'était ce qu'il y avait d'excitant dans ces défis. N'être jamais là où l'on nous attend. Et à ce jeu-là, on est sûr de gagner.

Se mettre en danger revêtait quelque chose de séduisant. Cela n'allait pas vraiment de soi de faire des trucs qui faisaient de la peine ou qui faisaient mal, mais cette prise de risque lui donnait l'impression d'exister. Quand son parrain, un mois plus tard, lui soumit l'idée de renier l'amour qu'il avait pour Manon, son réflexe premier fut de sortir du Jeu. C'était quelque chose d'inconcevable. Manon, il l'aimait. Il ne pourrait jamais se passer du goût de sa bouche contre la sienne. Il voulait bien insulter la Terre entière, inciser jusqu'au sang certaines parties de son corps, se taire pendant des heures, dormir dans des positions incroyables avec des musiques archiflippantes dans les oreilles, balancer ses jambes dans le vide tout en imaginant se faire culbuter par le prochain train... mais dire à Manon qu'il ne l'aimait plus... ça lui semblait complètement fou. Quand son parrain lui soumit cette idée et qu'il décida de quitter le Jeu, Enzo comprit qu'il n'avait pas saisi toutes les règles du *Blue Whale Challenge*.

On ne sortait pas du Jeu sans dommage. Renoncer à terminer ce qui avait été commencé pouvait coûter très cher aux proches du joueur. En l'occurrence, dans le cas d'Enzo, à sa petite copine Manon...

Quand il avait dû lui dire que c'était fini entre eux, il avait provoqué chez elle une immense tristesse. Il savait que c'était injuste. Elle lui avait fait confiance, alors que tant d'autres avaient douté de lui. Il avait baissé les yeux pour ne pas voir ses traits se chiffonner. À ce moment-là, le visage de Manon ressemblait à une nappe inondée, un soir d'orage.

Un smiley au sourire démesurément blanc était apparu sur l'écran d'Enzo. Son parrain avait été très fier de lui...

Il n'avait pas fermé l'œil cette nuit-là. Les heures s'étaient égrenées du haut du clocher de l'église, imperturbables. Non seulement il aurait voulu les arrêter, mais encore que les immenses aiguilles accolées à la paroi de granit inversent leur rotation. Redevenir le garçon insouciant qu'il était, il n'y avait pas si longtemps encore.

2.

Manon tournait et retournait les mots d'Enzo dans sa tête. Le garçon venait de lui dire qu'il ne souhaitait plus la voir. La phrase était tombée comme un couperet. Elle avait senti la tristesse l'envahir d'un coup et mille petites lames lui mordre le ventre. Et puis, les larmes s'étaient mises à monter pour venir complètement brouiller ses yeux. Quand elle avait voulu lui demander pourquoi, aucun mot n'était parvenu à sortir. Elle l'avait laissé partir. Ce mardi de novembre 2016, elle n'accompagnerait pas du regard les pas d'Enzo redescendant crânement la rue Georges-Perin. Il était 19 heures. Son père n'allait pas tarder à rentrer. Il était hors de question de passer la soirée en tête-à-tête avec lui. Il ne lui serait d'aucun secours et se contenterait de lui dire qu'il l'avait prévenue. La phrase de son père lui revint à cet instant comme un boomerang en pleine tête.

C'était au tout début de leur flirt. Le lendemain de cette soirée magique sous le viaduc. Ce soir-là, les quatre amis étaient réunis pour remonter le moral à Enzo qui venait d'apprendre son exclusion du lycée. Il y avait Fanny, Steven, Enzo et Manon. Elle avait mis une robe rouge. Enzo avait posé ses lèvres contre les siennes et l'avait raccompagnée jusqu'au boulevard. Son cœur bondissait comme s'il s'était glissé dans une botte de sept lieues. Mais le père de Manon avait deviné. Il n'avait pas l'air contrarié. Pourtant, le lendemain, il lui avait formellement conseillé de ne plus fréquenter le garçon.

— J'ai quelque chose à te dire, Manon. Ce n'est pas très agréable à

entendre. (Il s'était raclé la gorge.) J'aimerais que tu arrêtes de fréquenter cet Enzo.

Il avait dit *cet Enzo* mais s'était aussitôt repris. Du coup, cela avait comme amplifié le mystère qui commençait à auréoler le garçon. En guise de réponse, Manon avait, une fois de plus, chipoté dans son assiette, avalé avec un dégoût affiché trois petits pois et une carotte puis filé dans sa chambre. Depuis, ils n'en avaient plus reparlé et elle avait vu son copain en cachette. Ce n'était pas facile d'échapper aux regards des uns et des autres. Les rues et les places étaient tellement désertes que, si quelqu'un les avait vus se promener main dans la main, cela aurait été rapporté au docteur.

Manon et Enzo avaient continué à se voir, à l'abri des regards, sous la troisième arche est du viaduc. Il ne fallait pas qu'elle repense à cette arche sur laquelle ils avaient gravé leurs noms. À ce mur contre lequel ils se collaient le soir, après les cours, le cœur rouge comme une blessure. Ce viaduc géant leur avait fait croire qu'ils étaient invincibles. Que le ciel pouvait bien exploser au-dessus d'eux...

Manon ne s'aperçut de la présence de son père que lorsqu'il posa une main sur son épaule. Depuis combien de temps était-il ici ? Elle ne l'avait pas entendu entrer.

— Que se passe-t-il, ma chérie ? Pourquoi tu pleures ?

On était mercredi 2 novembre, le lendemain de la fête des Morts. Manon avait oublié que son père avait pris quelques jours de congés. Pour rester un peu avec elle pendant les vacances et parce que, justement, c'était la fête des Morts et qu'il fallait honorer Maud, d'abord en cessant de travailler. Il avait pardonné à Arkhipov. Après tout, ils avaient aimé la même femme. Cela rapproche. Il avait aussi pardonné à Maud. Quant à la femme qui avait assassiné Maud, elle avait eu son compte. Les choses étaient réglées. En homme pragmatique qu'il était, Xavier dispensait désormais son énergie à s'occuper des vivants, de ses filles, surtout de Manon, qui l'inquiétait, du fait que ses comportements parfois insaisissables lui rappelaient ceux de sa mère.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Tu ne veux pas m'en parler ?

Manon n'était pas vraiment ce que l'on appelle une jeune fille secrète. Des secrets, elle n'en avait pas manqué depuis qu'elle était rentrée en sixième. Des disputes avec les copines, des mots pas sympas, un peu plus tard, des cigarettes fumées à la va-vite. Mais il s'agissait là de petits secrets.

Alors que là...

— Je... sais pas si... je vais... y... arriver, réussit-elle à dire dans un flot de sanglots. Plus Manon essayait de contenir sa voix, plus les mots sortaient de sa bouche déformés, agrandis, grotesques.

Immédiatement, Xavier comprit que quel-qu'un venait de briser le cœur de sa fille. Manon avait un gros chagrin d'amour et il fallait qu'il dise quelque chose, même si ce quelque chose était idiot.

— C'est à cause d'un garçon ?

Il n'eut pas besoin de l'interroger davantage. On aurait dit qu'il venait d'appuyer sur un énorme abcès ne demandant qu'à suppurer. Elle lui raconta tout. Elle décrivit tout de lui : sa tendresse, sa nouvelle coupe de cheveux, sa bonne humeur, ses fous rires, sa grande sensibilité et... son incroyable cruauté de cette fin d'après-midi.

— Je ne voudrais pas te décevoir, ma fille, mais ce n'est pas très original, tu sais. Il ne sait pas ce qu'il veut, c'est tout. Il n'est pas encore mûr. Cela ne m'étonnerait pas qu'en ce moment il se ronge les ongles jusqu'au sang.

Une petite éclaircie sur le visage de sa fille. Se pouvait-il que le garçon qui venait de lui asséner les pires méchancetés éprouve du remords ? Il lui avait dit qu'elle n'était pas son genre, qu'elle était sympa mais qu'il avait rencontré dans son nouveau lycée une fille supercanon et pas du tout coincée, qu'il fallait qu'elle l'oublie et qu'ils ne se verraient plus. Xavier comprit qu'il fallait surtout éviter de la laisser seule à broyer dans tous les sens les phrases que ce petit con d'Enzo lui avait jetées en pleine figure. Il y était allé fort, le sale gosse. Mais Xavier ne devait surtout pas montrer à Manon sa colère. Il fallait faire baisser la fièvre.

— Tu ne sais pas ? Tu vas te changer, tu vas passer un coup d'eau sur ton joli visage et on va aller manger quelque part. Tu en profiteras pour me raconter comment il est, ce garçon. Et on essaiera de trouver une solution.

L'éclaircie sembla s'installer davantage.

Le père et sa fille s'enfoncèrent dans la campagne limousine. La berline rouge de Xavier se dirigeait lentement vers un restaurant qui se situait à une vingtaine de kilomètres de Saint-Léonard. On y mangeait bien. L'ambiance était paisible et le patron ne les embêterait pas si jamais Manon se mettait à craquer une nouvelle fois. Il en avait vu d'autres. Quand Xavier s'arrêta devant l'hôtel-restaurant *Les Voyageurs*, il s'aperçut que, ce soir, ils feraient

partie des rares clients.

On était le mercredi 2 novembre.

Le lendemain, c'était la rentrée scolaire. Cette année, les vacances de Toussaint tombaient en milieu de semaine. Xavier décréta que Manon n'irait pas au lycée. Il lui délivrerait un certificat médical. Quant à lui, il reporterait ses rendez-vous et ne reprendrait que le surlendemain.

Manon ne toucha ni au premier plat ni au second.

— Ça ne passe pas, tenta-t-elle de se justifier.

— Mange au moins un morceau de pain... Force-toi un peu. Tu vas ressembler à un zombie, vendredi. Mets entre parenthèse Enzo pendant quelques heures. D'ailleurs, vu ce que tu m'as dit, je pense que la situation n'est pas dramatique. Il doit juste essayer de te rendre un peu jalouse.

— Tu crois ?

Manon fixait intensément son père, attendant de lui l'explication qui allait mettre fin à la torture qu'elle endurait depuis la fin de l'après-midi.

Mais le doc était bien incapable de faire cesser l'angoisse de sa fille.

Quelque chose échappait à sa logique. Manon avait décrit des comportements tellement contradictoires qu'on avait l'impression qu'elle ne parlait pas du même Enzo. Le doc aurait flairé l'embrouille si sa fille lui avait livré des indices supplémentaires. Le problème était que Manon ne savait pas que son petit ami, chaque jour, rognait des morceaux de son intégrité psychique en se lançant des défis absurdes. Si Manon avait pu lui relater un seul de ces comportements à risque, son père aurait fait le lien avec l'étrange récit de sa « patiente ». Il avait mis les pleurs très sonores du garçon sur le compte d'un choc psychologique causé par l'annonce de son exclusion de la cité scolaire. Ça ne l'avait pas inquiété outre mesure, juste suffisamment pour qu'il conseille à sa fille de ne plus le fréquenter.

— Ne t'inquiète pas, ma fille. Je reste persuadé qu'il ne va pas tarder à te donner de ses nouvelles. Raconte-moi maintenant le déroulement de cette manifestation. N'oublie pas que nous sommes à J-2...

3.

C'était Manon qui était à l'origine de la manifestation qui allait avoir lieu au lycée. L'idée lui avait été soufflée par Marie, l'amie de sa mère. La date arrêtée correspondait au surlendemain de la fête des Morts. Les membres du CVL dont Manon faisait partie auraient préféré faire ça la veille des

vacances, mais la jeune fille avait été très ferme sur ce point.

— On aura plus d'impact à la rentrée qu'à la veille des vacances.

Cette assertion avait laissé songeur le délégué à la culture. Il aurait préféré se débarrasser du truc la veille des vacances parce que c'était généralement le moment qu'il choisissait pour réclamer un arrêt de travail. La fatigue s'expliquait mieux après sept semaines d'activité supposée intense qu'après deux semaines de congés. Ezart zappait souvent les fins de trimestre, ou de mi-trimestre. Il détestait la fièvre qui envahissait les couloirs pendant ces périodes. Il y avait toujours des tas de choses à régler. Des profs colériques, des parents pas contents, des élèves qui pétaient les plombs. Sans compter, depuis un an, bien des initiatives prises par le comité de vie lycéenne et qui tombaient en principe la veille des vacances. Ezart ne supportait pas ces manifestations. Mais il devait bien s'y plier, puisque son ancien chef était revenu de son congé maladie et que c'était lui qui avait mis tout ce cirque en place. Carnaval en février, chants à tous les étages en mars, journée « Tout dans la tête » en avril. Il ne se passait pas un mois sans qu'un truc ait lieu.

— Quel sens de la pédagogie, ce proviseur, un homme très inventif ! Nous avons vraiment de la chance de l'avoir, entendait-il souvent à la sortie des classes.

Plus Ezart entendait les parents d'élèves s'extasier devant l'ingéniosité du proviseur, plus la colère montait en lui. Ezart ne voyait que trop les regards las que lui lançaient les élèves. Il était aussi au courant pour son surnom. D'où vient l'origine d'un surnom et pourquoi colle-t-il à la peau d'un individu toute une carrière ? Quelqu'un l'avait appelé « On n'sait jamais... ». Genre : le hasard fait parfois bien les choses. Hasard, Ezart : oui, ça collait bien... Quand il avait découvert ce sobriquet, il avait été piqué au vif et sa haine pour ce proviseur dont personne ne pouvait nier l'implication avait grandi d'un cran supplémentaire. Il avait donc décidé de bouder les journées gadgets mises en place par son chef. Cela lui évitait de croiser les airs satisfaits des uns et des autres.

Quand la jeune Manon avait proposé que la manifestation ait lieu le lendemain de la rentrée, il avait tiqué mais avait dû abdiquer.

— On veut donner à notre action un sens dans la durée. On veut que nos camarades puissent, pendant les vacances, faire les recherches nécessaires pour être opérationnels le jour J, avait-elle expliqué. Et on veut pouvoir en

parler le lendemain et les jours suivants.

La journée *Halloween+4 jours* aurait donc lieu le vendredi 4 novembre à la cité scolaire de Saint-Léonard-de-Noblat.

L'idée était simple. Les élèves évoqueraient une personne disparue. Il s'agirait d'un ancêtre lointain ou d'un proche. On rendrait hommage à un défunt, en évoquant des éléments biographiques, en apportant un objet qui lui était cher, en exposant quelques photographies. Cette journée aurait pour vocation de faire revivre, l'espace de quelques heures, cette personne dans le cœur des lycéens. Des ateliers seraient également proposés. Adem avait songé à la création d'une affiche dont le titre serait : « La journée d'un immortel ». Anaïs s'était portée volontaire pour aider ceux parmi ses camarades qui allaient participer au concours du fantôme le plus troublant. Sa mère était couturière et elle avait accepté d'aider à la confection des costumes. Il y aurait aussi une présentation d'un travail réalisé en SVT autour de l'histoire de la conservation des corps. Sans compter les ateliers philo que Manon encadrerait, destinés à libérer la parole. Bref, ce serait une journée bien remplie. Les membres du comité espéraient qu'elle resterait gravée dans la mémoire de leurs camarades.

Le proviseur avait jugé l'action trop noire mais il s'était finalement laissé convaincre par la fougue des lycéens. Il avait compris qu'il était du ressort de l'école d'encadrer cette angoisse de la mort qui touchait la plupart des adolescents et les faisait se rassembler le week-end devant des films d'horreur. Déclinée dans un cadre institutionnel, cette action correspondait aussi à ce qui était désormais attendu de l'école. Resserrer les liens familiaux et le sentiment d'appartenance, développer la sensibilité, écouter les peurs des jeunes. Le lieutenant Vetchel, qui était venue faire une intervention autour des conduites à risque, avait non seulement pointé du doigt les réseaux sociaux et les fréquentations sur le Net mais avait encore fait part de ses craintes au proviseur devant l'accumulation de jeux « trompe-la-mort » qui se multipliaient. Cette journée *Halloween+4* répondait à un besoin. Il était légitime que l'école y réponde.

4.

Le repas à l'hôtel-restaurant *Les Voyageurs* prit sereinement fin. Xavier Jovière réussit à faire renaître l'espoir dans le cœur de sa fille. Il lui dit trouver très chouette l'idée d'*Halloween+4*. Bien qu'il ne jugeât pas saine

la fascination pour la mort qu'il y avait dans les paroles de Manon mais qu'il attribua à la disparition de sa mère. Aussi se dit-il que si elle devait en passer par là pour dompter sa douleur, après tout...

Manon avala sa part de gâteau au chocolat. Cela fit plaisir à son père. Ils s'engouffrèrent dans la berline rouge vers 23 h 30. Une demi-heure plus tard, Manon se glissait dans ses draps. Elle vérifia si Enzo ne lui avait pas fait signe. « On n'sait jamais... », se dit-elle à voix haute. En disant cela, l'image du CPE se faufila dans sa tête. Le CPE et le surnom dont on l'affublait. Elle se dit que les surnoms, c'était jamais très sympa. Ça avait quelque chose de réducteur et de définitif. Elle se remémora ceux qui avaient collé à Fanny pendant sa sixième et le début de sa classe de cinquième. C'est avec l'image de Fanny que Manon s'endormit.

5.

Elle se réveilla avec un énorme mal de tête. Pour la première fois depuis bien longtemps, il lui sembla n'avoir rêvé de rien. Nous étions le jeudi 3 novembre. Son père dormait à l'étage supérieur. Dans une heure, il préviendrait le lycée que Manon ne se présenterait pas. Cette pensée la soulagea. Elle consulta son smartphone. Aucune nouvelle d'Enzo. En revanche, un long mail de Marie, l'amie de sa maman. Elle avait l'esprit trop embrumé à cette heure matinale pour se concentrer sur son contenu. Marie lui souhaitait une bonne rentrée et l'encourageait pour la journée *Halloween*+4.

Clarisse, la sœur de Manon, rédigeait un exposé sur le thème de l'amour courtois. Il était sept heures trente. Clarisse but une nouvelle gorgée de café tout en se demandant s'il était indiqué d'évoquer dans cet exposé les croyances japonaises ancestrales que Chloë lui avait relatées. « *À l'époque de l'ère Heian, les aristocrates pensaient que les âmes pouvaient quitter le corps sous l'effet des émotions, de l'amour ou de la jalousie. En rêve, les amoureux pensaient réellement pouvoir se rencontrer par l'intermédiaire de leurs âmes, détachées du corps et libres enfin de se rejoindre pendant des nuits entières. Cette croyance s'accompagnait d'une inquiétude : et si l'âme décidait de ne plus revenir ?* »

C'était ce qui était arrivé à l'âme d'Enzo pendant la nuit. Elle avait bondi hors de son habitacle pour rejoindre celle de Manon sous la troisième arche est du viaduc. Leurs étreintes sensuelles à souhait lui donnaient réellement

l'impression d'avoir fait l'amour avec elle. Dans son rêve, Enzo riait. Mais pas de ce rire bête qui le prenait quand il lui arrivait de se défoncer avec les potes. Il eut l'impression, en se réveillant ce jeudi 3 novembre, d'avoir perdu quelque chose pendant la nuit. Quelque chose qui faisait comme une seconde peau, le protégeant du froid mais pas seulement du froid. D'autre chose aussi... Cette sensation d'avoir perdu un peu de son intégrité sans parvenir à savoir quoi le mit mal à l'aise. Ce qu'il avait dit à Manon était du bluff pour satisfaire son tyrannique de parrain, mais le Jeu allait s'arrêter demain. Même s'il ne figurait pas parmi les gagnants, il n'en avait plus rien à faire. Il pouvait être le dernier des derniers ! L'adrénaline, c'est en se mélangeant avec Manon qu'Enzo la boostait, pas en faisant ces jeux à la con. Il était à J – 1. Jour 49. Quarante-neuf défis effectués. Quarante-neuf défis réussis. Curieusement, ni les attitudes mutiques ni les pieds de nez à la vie n'avaient réellement réussi à piétiner sa tendance à la rêverie. Une tendance qui, bien que le désocialisant, lui permettait encore de croire à un happy end entre Manon et lui. Dès que le Jeu serait terminé. Il était 7 h 30. C'était l'heure d'entrer en contact avec le parrain. L'iPhone ne reconnut pas l'empreinte digitale d'Enzo. Il avait trop transpiré pendant la nuit et cela modifiait la perception du smartphone. Il saisit donc son code à quatre chiffres. Aucun message de Manon. Mais une multitude de son parrain. Enzo ne comprit pas immédiatement ce qui lui était demandé.

Lorsqu'il saisit, enfin, ce qu'on attendait de lui, les poils bruns de ses avant-bras se dressèrent d'effroi.

Il est 9 h 30 en Russie. Deux petites heures de décalage avec la France. Le capitaine Arkhipov n'utilise pas le marche-pied du wagon pour descendre sur le quai. Il cherche un café. Il lui faut de l'énergie pour réussir ce qu'il va tenter d'accomplir dans quelques heures. Nous sommes le jeudi 3 novembre 2016. La veille, il est allé observer la voie ferrée où est stationné le fameux train composé de « wagons Stolypine ».

Il a accompagné, de son regard gris, le train qui transporte les détenus. Il a pris les mêmes rails. Dans un train de voyageurs. En direction de la colonie pénitentiaire IK-13, en Mordovie.

Intermède

OceanofPDF.com

Salle de spectacle de La Couarde « La Maline »

J'ai quarante-cinq ans.

On percevait de l'étonnement dans la salle de spectacle.

C'est vrai, on m'a toujours dit que je ne faisais pas mon âge. Je crois que c'est dû au mystère slave. On joue aux gros durs mais on reste de grands enfants, apeurés par un rien.

Boris essayait de voir l'effet produit par ses paroles, mais l'éclairagiste avait mal réglé les spots.

Je suis issu d'une famille de mineurs. Mon père, mon grand-père, mon arrière-grand-père ont toujours travaillé dur pour gagner...

Boris choisissait de ne pas terminer sa phrase. Il préférait affaïsser légèrement son buste et pendant quelques secondes fixer le parterre.

Si vous avez suivi l'affaire qui me concerne, je suppose que vous êtes en droit de penser que je suis un salaud.

Raphaëlle, emmitouflée dans un confortable châle en cachemire bleu ardoise, avait lu le flyer distribué à l'entrée de la salle qui relatait le parcours du détenu.

On dit de moi que je suis un repent, que mon repentir est sincère parce qu'il a commencé avant mon arrestation. Une jeune fille a échappé au viol, à la mort, peut-être...

Marquant un temps d'arrêt...

... grâce à mon intervention. Il se trouve, pourtant, qu'au fond de moi je me sens toujours coupable. Comme me le souffle ma conscience : le chemin de la rédemption n'est pas terminé. *Nouvelle pause.*

J'ai été élevé dans un petit village de Sibérie. À l'école, on apprenait à lire sur un alphabet soviétique. À chaque lettre correspondait des phrases que l'on n'avait même pas besoin d'apprendre. On aurait dit que l'Union nous les avait injectées d'office, dès la naissance, tellement elles nous étaient familières. J'aimais beaucoup la phrase concernant la lettre A. Vous voulez savoir ce que disait la lettre A ?

Le parterre s'agitait, conquis par la proposition.

Il disait : « *L'aéroplane vole dans l'azur du ciel. Il ne craint ni rafales ni tempêtes.* » C'était la plus douce de toutes les lettres de l'alphabet.

Le B disait ceci : *Le bourgeois a toujours possédé cet or, fruit du travail*

de la faucille et du marteau.

Et s'adressant directement au garçon qui lui avait demandé de décliner la lettre B, il ajoutait, sur le ton de la confiance :

L'or, j'en entendais parler tous les jours à la maison. C'était dans les mines d'or qu'on travaillait, dans la famille... Alors, tu sais, forcément, un jour...

C'était là, le moment qu'il préférait, le moment où normalement l'éclairagiste baissait d'un demi-ton la lumière de la salle.

Le moment où il évoquait les liens de sa famille avec la mafia. Le moment où son oncle, juste sorti de tôle, l'avait enrôlé. Il adorait voir les pupilles des filles s'arrondir quand il décryptait le tatouage de son oncle.

Sur le dos de sa main, il y avait cinq points formant un cercle, dont un en plein milieu. J'ai adoré ça. J'ai rêvé de devenir le point du milieu.

Silence.

Je suis entré chez les Vory sans m'en rendre compte. C'était très facile, en 1991, de faire de l'argent. J'ai vendu des saucisses grillées, j'ai livré de la vodka en Turkménie, j'ai vendu des jouets, écoulé des collants fantaisies européens, j'ai été riche...

À ce moment-là du spectacle, il était de bon ton que quelqu'un dans la salle se mette à rire. Histoire de montrer que la France savait tout de la corruption des pays de l'Est.

Oui, vous avez le droit de rire. Risible, ça l'était. Le communiste qui jetait sa carte sur les trottoirs de la capitale. Les cartes se ramassaient à la pelle, comme les feuilles mortes, chez vous. C'était moins poétique, mais c'était comme ça. Ça a rendu malades les meilleurs des communistes. Asile, suicides, dépressions... Difficile de s'apercevoir qu'on a été pris pour des cons. C'est notre amitié qui a disparu en premier. Tout le monde s'est trouvé très occupé, il fallait bien gagner de l'argent. Avant, on avait l'impression que cet argent n'avait aucun pouvoir sur nous. Mais on a tous commencé à apprécier les billets verts. Nous avons lu des tonnes de livres romantiques.

Un hum... lascif accompagnait ses propos.

Mais la vie nous a poussés dans une autre direction, à coups de pied aux fesses.

Il y avait tellement de violence quand il prononçait cette phrase que certains Parisiens sentaient la chair de poule griffer leurs nerfs.

Bien des années ont passé et aujourd'hui encore je me pose la question : Pourquoi ? Pourquoi a-t-il décidé de faire ça ?

La lumière éclairait le visage de Boris. Seulement le visage de Boris.

Qu'est-ce que vous pouvez dire à votre frère jumeau quand il se tient debout au bord d'un toit, hein ? Moi aussi, parfois, j'avais songé au suicide. Pourquoi ? Je ne sais pas. Mais on est emporté par quelque chose. Quelque part, là-bas, il y a quelque chose. Quoi ? On ne sait pas. Mais, là-bas, il y a un monde plus éclatant. Qu'on ne pourra atteindre qu'en se tenant debout au bord d'un toit. Mais on n'a pas envie de mourir. Non. On a juste envie de monter, de s'envoler. Vous savez, comme dans un rêve.

Raphaëlle, dans son grand châle bleu ardoise, connaissait parfaitement ce genre de rêve. Un petit coup de pied contre le sol, et elle survolait les toits de Paris, s'offrant même le luxe de se laisser prendre par des courants ascendants pour monter plus haut, toujours plus haut, encore plus haut.

On a toujours le même âge. Mais lui, il souffle ses bougies d'anniversaire dans une concession au cimetière de Novodevitchi, dans les faubourgs sud-ouest de Moscou. Après sa mort, c'est aux billets verts que j'ai donné ma foi.

Ce qu'oubliait de dire Boris, c'est que la foi, il l'avait perdue bien avant le suicide de son jumeau.

À Moscou, j'étais un athlète médiocre. J'utilisais mes muscles pour ramasser le fric. Pas comme Arkhipov.

La lumière quittait alors le visage de Boris progressivement, comme une bougie à bout de souffle.

Tout le monde dans cette salle sait qui est Arkhipov. N'est-ce pas ? C'est écrit dans le flyer.

Il ne parlait plus. Les secondes passaient, désolidarisées les unes des autres. La salle était plongée dans l'obscurité. Boris, alors, remettait dans sa sacoche en cuir le livre de Svetlana Alexievitch⁶, si riche en témoignages.

Et si tout le monde, ici, se trompait ?

Rideau.

6. Certaines phrases du discours de Boris sont extraites des témoignages relatés par Svetlana Alexievitch dans *La Fin de l'homme rouge*.

OceanofPDF.com

Chapitre 8

OceanofPDF.com

Le décubitus latéral, ce n'est pas pour toi, Enzo !

Bravo !

Prêt pour le dernier ? La concurrence est sérieuse.

Vous étiez une centaine le 13 septembre, tu étais parmi les cent...

Vous n'étiez plus qu'une moitié, un mois plus tard, tu étais dans cette moitié.

Depuis, une quarantaine s'est dégonflée.

Vous êtes une dizaine à rester en lice dans la région Grand Sud-Ouest.

Ta vidéo a fait le buzz. Cinq mille likes sur ton compte !

Tu as fait monter la sauce avec Eminem.

Excellent, le vers de Shakespeare sur « space bound ».

Ils ont aimé quand tu as lâché le bouquin.

Le gros plan sur la phrase.

Les paroles sans les pensées ne vont jamais au ciel.

Et le ralenti.

Excellent, le ralenti...

C'est pas le moment de te mettre en position latérale de sécurité. Le décubitus latéral, ce n'est pas pour toi, Enzo.

OceanofPDF.com

Chapitre 9

OceanofPDF.com

Il était encore temps de reculer

1.

Nous sommes le vendredi 4 novembre 2016. C'est le jour *Halloween+4*. Il est 10 heures. Le garçon, là-bas, qui porte le déguisement « fantôme hurlant » acheté hier, en urgence sur le site Kiabi.com, c'est Enzo. Son costume coûte 18 euros. Il a dû ajouter 10 euros pour se le faire livrer en express. Il s'apprête à entrer dans l'enceinte de la cité scolaire. Le masque blanc qui l'empêche de respirer comme il le voudrait sent mauvais. Derrière les cavités osseuses en plastique, les yeux fiévreux cherchent Manon. Sous la cape noire avec capuche intégrée, le cœur du jeune homme accélère ses battements. Il a aperçu la jeune fille. Elle porte une cape rouge. La même cape rouge qu'il a caressée, une première fois, il y a exactement cinquante jours.

Nous sommes le vendredi 4 novembre 2016. Le capitaine Arkhipov entre dans un bâtiment sur lequel est accrochée une pancarte proclamant « Poste de service ». C'est une bâtisse laide, qui fait penser à un commissariat de police. Le capitaine Arkhipov est un homme de quarante-six ans. Il a les cheveux blancs et les yeux gris. Il n'a jamais été comme ses camarades de classe. Il n'a jamais triché. Derrière la bâtisse, on aperçoit une place centrale. On devine les dortoirs, les magasins, la cantine. Au-dessus de la cantine, à l'étage, le capitaine Arkhipov sait que se trouve là l'état-major. Il est midi dans la colonie pénitentiaire IK-13, en Mordovie.

Le vendredi 4 novembre 2016, le garçon qui porte le déguisement « fantôme hurlant » a aperçu la cape rouge de Manon. Il entre dans l'enceinte du lycée. C'est une galerie couverte et fermée en quadrilatère. C'est un ancien cloître. Manon est adossée à une arcade. Elle sait qu'il la regarde. Elle lui fait le signe convenu.

Le capitaine Arkhipov entre au poste de contrôle. Sept hommes en tenue de camouflage sont là. L'un d'eux rugit : « Avancez pour la fouille ! » Il fait un signe de tête en direction d'une pièce voisine. Le capitaine Arkhipov pousse sans ménagement les trois nouvelles dans un local où il n'y a pas de porte. Le garde qui accompagnait les filles a eu son compte. À l'heure qu'il est, il se demande qui pouvait bien être ce colosse qui lui a ouvert l'arcade sourcilière. L'espace d'un instant, il a cru qu'il allait y passer. Il n'a pas

essayé de répliquer. Les sept hommes en tenue de camouflage regardent l'heure. Il est midi. Le capitaine les entend rire pendant que les trois nouvelles détenues se déshabillent devant les surveillantes. Le capitaine attend le moment où ils se rendront à la cantine.

À l'étage, Sergueï Nikolaïevitch Zlatov, le Big Boss, attend.

Il n'est ni triste ni gai. Il est assis dans un large fauteuil en velours noir. Il n'a plus l'âme à boire. Peut-être n'a-t-il plus l'âme à rien. Parce que, peut-être, n'a-t-il plus d'âme, du tout. Nous sommes le vendredi 4 novembre 2016.

Il attend.

Il attend que se réalise la prédiction.

2.

Alexis avait réussi à neutraliser le gars chargé d'accompagner les nouvelles détenues. Il s'était vu obligé de les mettre dans la confidence. Il était là pour régler un sale boulot. Il ne leur ferait aucun mal mais il ne pouvait pas les laisser dans la nature. D'ailleurs, où auraient-elles pu aller dans les marécages de Mordovie ? Aucune des trois filles n'avait fait de commentaires. Les six mois passés à la prison du FSB à Moscou leur avaient appris à se méfier de tout. Ce grand type pouvait être un délateur. Parmi les trois filles, il y avait une Tchétchène, soupçonnée d'avoir voulu commettre un attentat. Elle en avait vu passer, des « piverts » dans sa cellule.

— T'inquiète pas. On ne dira rien.

Elles l'avaient suivi sans un regard pour celui qui avait été leur chien de garde depuis Moscou.

Le mec l'avait regardé bizarrement. Il avait fait mine de sortir un pistolet-mitrailleur. Arkhipov avait pivoté dans le sens inverse de son déplacement et balancé sa jambe en arrière. Le coup de pied avait été assez fort pour l'assommer direct. Il lui avait lié les bras, les jambes, et l'avait installé dans ce qui lui avait semblé être une cave désaffectée. La veille, il avait repéré l'itinéraire pour aller à la colonie. Il n'aurait pas cru que ça allait être si facile. La route était coupée depuis plusieurs semaines. Comme éventrée après un tremblement de terre. Qu'on ne répare pas les routes était monnaie courante en Russie. À cause de la pluie formant d'énormes flaques sur la route défoncée qui menait jusqu'à la colonie, il n'y avait personne à la

sortie du village. Seulement eux. Un homme aux cheveux gris qui avait endossé l'uniforme d'un garde et trois femmes condamnées à l'enfer mordove. Au poste de contrôle, un gars joufflu lui demanda de décliner son identité. Il semblait déçu d'avoir affaire à lui.

— Et Sacha, il est où ?

— Un accident de chasse. Il a pris une balle dans le bras.

Personne ne mit en doute ses affirmations. On lui montra où était le local pour la fouille. Arkhipov poussa sans ménagement les trois filles dans le local miteux. Deux fenêtres grandes ouvertes laissaient s'infiltrer l'humidité. Le froid et l'humidité étaient les deux ennemis des détenues de la colonie pénitentiaire IK-13. Quand on sait qu'on ne leur donnait qu'une paire de chaussures tous les trois ans, il était inutile d'imaginer l'état de leurs pieds. Les godasses trouées étaient colmatées avec du papier journal qu'on durcissait avec du gravier. Mais par -40°C , quand les détenues, armées de pelles et de pioches, devaient déblayer la neige de la route qui menait vers le monde extérieur, les brèches colmatées s'ouvraient. Les orteils se transformaient en glaçons, se couvraient de cloques, saignaient. Le maître de la colonie avait ordonné qu'on fît le printemps. C'était ça, la vie à la colonie pénitentiaire IK-13, en Mordovie.

— C'est bon. Installez-vous là et écarter les jambes.

Quatre fois par semaine, les détenues passaient par la fouille gynécologique. On n'avait jamais vu de vagin piégé mais c'était une façon de leur faire comprendre qu'ici il n'y avait pas moyen d'avoir la moindre intimité. Elles passaient leur temps à être houspillées, transportées comme du bétail pour aller aux ateliers de travail, réveillées en pleine nuit par les hurlements d'une des leurs qui pétait les plombs. Si on voulait être tranquille, il fallait trouver le moyen de se faire mettre à l'isolement, dans le décanteur, la cage installée juste à l'entrée du poste de contrôle.

Alexis se demanda si cette fouille était l'invention de son père ou si la pratique s'étendait à toutes les colonies pénitentiaires. Comme des milliers de Français, il avait suivi les aventures des Pussy Riot, ces étudiantes qui, à la suite d'un pari osé – chanter du punk dans une église orthodoxe –, s'étaient retrouvées dans les camps. Elles disaient avoir subi ce genre de trucs. Il ne fut donc pas étonné de cette fouille.

— C'est bon, tu peux les emmener au bureau de la surveillante générale. Premier étage. Tu traverses la cour et tu prends l'escalier à droite.

Pendant que les filles se rhabillaient, le capitaine Arkhipov estima le temps qu'il lui faudrait pour ressortir du bâtiment. Il devrait adopter un pas lent. Pas question de se précipiter. Lorsqu'il aurait dépassé les deux clôtures électriques, il n'aurait plus qu'à se présenter de nouveau au poste pour signer sa feuille de sortie. Si tout se passait comme il l'avait prévu, cinq minutes suffiraient pour sortir de l'enfer.

Les filles avaient passé la blouse réglementaire. On leur attribua un manteau informe qui gommait toute trace de féminité. Il les invita à avancer. La cour était déserte. Les détenues devaient être au réfectoire. D'une des salles du rez-de-chaussée, on entendait quelqu'un se faire crier dessus.

— Vas-y ! Remue les bras ! Putain, tu dors ou quoi ?

Celle qui faisait l'objet des insultes était une fille arrivée une semaine auparavant et qui n'allait pas assez vite à l'atelier couture. La période d'apprentissage était officiellement de dix jours mais si, au bout de cinq jours, le rendement n'était pas au rendez-vous, on commençait à l'engueuler puis on la couvrait d'injures et enfin, dans un petit cagibi jouxtant l'atelier, on la tabassait. S'il lui prenait l'envie de se plaindre auprès de la direction, on réglait ça à coups de matraque. C'est comme ça qu'on apprenait à coudre vite à la colonie pénitentiaire IK-13. Une fille qui n'avait jamais vu de machine à coudre de sa vie devait réussir à produire plus de deux cents pièces en huit heures de travail.

L'escalier menant au premier étage semblait désaffecté. Le carrelage blanc qui recouvrait les murs donnait une fausse impression de propreté. Le bureau de la surveillante générale se trouvait sur le palier. La porte était entrouverte.

— Tu aurais dû les lâcher dans la forêt. On ne t'a pas demandé de faire du zèle ! Je ferai un rapport.

Alexis et les trois filles attendirent devant la porte de la surveillante générale que l'entretien s'achève. Apparemment, un garde se voyait reprocher un acte aussi stupide que barbare qu'il avait commis pendant la nuit. C'est pour ça qu'Alexis avait vu cette détenue s'acharner à nettoyer à la brosse le perron du réfectoire.

Le ton montait entre le garde et la surveillante générale. Alexis tenta de s'extraire des horreurs qu'il entendait pour observer la signalétique du bâtiment. Il avait beau procéder de manière ordonnée en balayant du regard

chaque recoin du couloir, il ne voyait indiqué nulle part le bureau de Sergueï Nikolaëvitch Zlatov.

— Ce ne sont que des chats. Si je les avais lâchés, même à dix kilomètres d'ici, ils seraient revenus.

Alexis eut un doute. Et si le bureau de son père n'était pas dans ce bâtiment ? S'il avait décidé de se mettre à l'écart de cette fureur ordinaire ? On lui avait parlé de ces directeurs de colonies pénitenciaires qui, arrivés à un âge avancé, préféraient se soustraire à l'atmo-sphère dont ils étaient pourtant les responsables pour s'établir dans une izba non loin. Son doute ne dura qu'une demi-seconde. Une énorme femme aux cheveux relevés dans un chignon se trouvait devant lui. Elle vociférait :

— Quand vous pensez que cet abruti a tué une dizaine de chats cette nuit à coups de fourche, à travers la toile de ce sac. Il a failli provoquer une émeute.

La grosse dame lança le sac en toile de jute dans un recoin du palier. Une odeur de mort et d'entrailles éventrées envahit aussitôt le premier étage.

— Le directeur t'attend.

Et, brandissant un doigt rageur vers l'étage supérieur :

— Immédiatement !!

Son père était donc bien dans le bâtiment. Le tueur de chats serait l'avant-dernière personne qu'il verrait de son vivant.

3.

Derrière son masque de fantôme hurlant, il avait l'impression d'étouffer. Le latex lui collait à la peau. « Respire, respire... », lui avait écrit son parrain, « Respire profondément si tu sens que tu paniques. » Enzo prit le maximum d'air dans ses poumons et le relâcha dans une lente expiration retenue. Manon lui fit le signe convenu. Il lui répondit en penchant la tête vers la gauche. Pourquoi ce fut à cet instant-là qu'il se rendit compte qu'il penchait toujours la tête vers la gauche ? S'il avait été droitier, il aurait peut-être penché la tête vers la droite ? Il était encore temps de reculer. Ne pas pencher la tête vers la gauche. Ne pas s'imposer ce contrôle de soi. Ne pas entrer dans l'enceinte du lycée. Ne pas demander à Manon de devenir sa complice. Ne pas entrer dans le défi de la baleine bleue.

Il était encore temps de reculer.

Ils étaient là, assis en cercle. Pas difficile à reconnaître. Ces enfoirés

n'avaient pas choisi les costumes les plus discrets. Enzo mit immédiatement un prénom sous les étoffes à prix sacrifiés. Le clown psyché-délique, c'était Matthieu, le prêtre zombifié, Guillaume, et le pire des trois, c'était Paul, en tenue de « chirurgien radioactif ». Ces trois-là ne l'avaient pas loupé au conseil de discipline. Ils avaient joué aux effarés de service, laissant supposer qu'Enzo les intimidait après les cours avec sa bande de potes. Enzo n'avait pas cherché à se disculper, n'ayant pas envie qu'on cherche des emmerdes à Steven ou à Fanny. Pendant le conseil de discipline, il avait fait l'indifférent, le mec blasé, qui se fout pas mal de ce que l'avenir lui réserve. Seul un petit sourire en coin aurait pu trahir son malaise, mais Mme le proviseur mit cela sur le compte de l'insolence. Il n'avait pas eu de chance sur ce coup-là. La semaine suivante, M. Elle avait repris ses fonctions et aurait traité l'affaire différemment.

Tout le monde avait été ravi de son exclusion définitive du lycée. Sauf ses parents, bien sûr. Il ne pouvait pas le leur dire, parce qu'il était trop pudique pour cela, mais il n'avait pas été fier en voyant s'embuer les yeux de sa maman.

Mais voici que son rêve se réalisait...

Manon avait réussi à rassembler Matthieu, Guillaume et Paul. Un clown psychédélique, un prêtre zombifié, un chirurgien radioactif. Peu importe la ruse qu'elle avait utilisée. Ils étaient là. À sa merci.

Ce serait son dernier défi. Peut-être le seul parmi les cinquante qui répondait vraiment à ses attentes. Il avait ressenti de l'effroi quand il avait compris ce que son initiateur attendait de lui.

« Il faut que ton action soit le plus médiatisée possible. Que toutes les chaînes de télé en parlent. Je veux voir les gendarmes d'élite aux portes de ton lycée. »

Manon avait accepté de devenir la complice d'Enzo. Si elle avait su que l'intrusion de son petit copain avait pour but d'ameuter toutes les polices de France, elle n'aurait pas accepté. Mais Enzo n'avait pas présenté les choses ainsi à la jeune fille.

La veille, elle avait découvert ce SMS :

Salut, je voudrais que tu fasses un truc pour moi.

?

Tu m'invites à ta fête ?

Il avait laissé quelques secondes passer avant d'envoyer l'autre message.

Si tu m'aides à réaliser un vieux rêve, je te fais de nouveau une place parmi les miens.

La formule, énigmatique, avait galvanisé Manon. Elle avait répondu :

OK. C'est quoi ton rêve ?

Dans une prose très convaincante, Enzo avait expliqué qu'il souhaitait s'inviter à *Halloween+4* pour régler une vieille affaire. L'affaire n'était pas ancienne, mais il s'était passé tant de choses depuis septembre qu'Enzo avait l'impression qu'une décennie venait de s'écouler. Il lui proposa de regrouper le trio dans un atelier de dernière minute intitulé : *En route vers l'Enfer !* Quand Enzo en détailla les règles de fonctionnement, elle se demanda pourquoi elle n'y avait pas songé plus tôt. Enzo fut flatté de l'enthousiasme de la jeune fille, mais, au fond de lui, il savait que le mérite en revenait à son initiateur. C'était lui qui avait soufflé l'idée. Une idée vieille de plusieurs millénaires, puisqu'il ne s'agissait, ni plus ni moins, que d'une confession en *live*. Confesser les conneries qu'ils avaient faites en cours depuis leur entrée dans le secondaire. Lui, Enzo, sous le masque du Fantôme hurlant, officierait. C'est lui qui mènerait la danse et qui déciderait si, oui ou non, ils passeraient par la case « purgatoire ».

Une sacrée blague pour de fringants premiers de la classe loin d'imaginer que c'était devant le garçon qu'ils méprisaient le plus qu'ils allaient déballer leurs embrouilles. Enzo avait exigé de poser le masque dès la plaisanterie terminée. En échange, il s'éclipserait aussitôt.

C'était le plan convenu avec Manon. La lycéenne se demandait si l'administration lui pardonnerait cette initiative interdite. Il n'était pas certain qu'elle n'écope pas d'une sanction pour avoir fait entrer Enzo dans le lycée. Depuis la rentrée, les entrées et les sorties de l'établissement étaient strictement réglementées. Mais la fête *Halloween+4* était un carnaval. Un carnaval où, pendant quelques heures, le pauvre peut devenir puissant. Son projet tenait la route.

Une armée de fantômes et de spectres allait rôder l'espace d'une journée entre les arcades de l'ancien cloître pour rendre hommage aux personnes disparues. On allait fêter la Toussaint d'une manière incarnée. Plus incarnée qu'en allant déposer un chrysanthème sur une tombe. Manon en avait déposé un sur la tombe de sa mère le 1^{er} novembre. Elle n'avait pas été convaincue de l'efficacité de son geste. Elle s'était accroupie, espérant un signe, quelque chose, un bruit, un glissement d'aile, un truc qui lui mordrait

le cœur un peu plus fort que d'habitude. Rien ne s'était produit. Elle ne pouvait pas savoir que sa mère avait franchi d'invisibles frontières pour suivre les pas d'Arkhipov.

Nous étions le vendredi 4 novembre 2016. La fête *Halloween+4* commençait.

Enzo regarda Manon.

Lui pardonnerait-elle son geste ? Enzo n'éprouvait aucune fierté à la manipuler ainsi. Mais il fallait qu'il honore ce dernier défi s'il voulait sortir de cet engrenage. Il s'était lancé dans ce jeu comme un condamné aurait plongé en plein océan pour échapper au bain. Il s'était vu fichu. La sanction du conseil de discipline l'avait mis à terre. L'humiliation avait été terrible. Ce qu'il avait lu dans les regards et perçu dans les paroles, c'était de la haine pure. Ils se fichaient de son avenir. Or, dans le sillage de la baleine, il s'était découvert des aptitudes. Il avait combattu le gentil garçon pour devenir plus sombre, plus solitaire, plus inaccessible. Le trentième jour, son parrain lui avait délivré une récompense : le trophée du changement d'identité. Il était sur la voie de la métamorphose. Le trophée avait une jolie forme de papillon.

Ce n'était désormais qu'une question d'heures, et même de minutes.

Quand le soleil se lèvera demain, je saurai.

Voilà ce que se disait Enzo alors qu'au même moment le capitaine Arkhipov frappait à une porte sur laquelle on pouvait lire, en lettres cyrilliques : *Sergueï Nikolaëvitch Zlatov*.

Chapitre 10

OceanofPDF.com

Vivre

1.

Le directeur de la colonie pénitentiaire IK-13 avait congédié le tueur de chats. Cent roubles seraient prélevés sur son salaire annuel et il ne serait plus autorisé à rentrer chez lui jusqu'au mois de janvier. Le directeur avait posé les deux mains sur ses genoux. Il se tenait derrière son bureau. On pouvait lire sur ses traits une forme de sérénité. De cette sérénité qui s'observe chez certains condamnés, quand ils savent que tout a été dit et qu'ils peuvent partir tranquilles. Sergueï Nikolaïevitch Zlatov savait qui frappait ces trois coups. Il aurait pu le faire fusiller là, dans la cour intérieure de la prison. Il aurait pu aussi lui infliger la pendaison. Il était le maître.

Le fils et le père se dévisagèrent. Zlatov avait toujours su à quoi ressemblait son fils. Il y avait quelque part, sur l'étagère qui se trouvait derrière lui, un album photo qui lui était entièrement dédié. Arkhipov à six mois dans une poussette. Arkhipov à trois ans dans une blouse à carreaux verts et marron. Arkhipov et lui devant le mausolée de Lénine. Arkhipov à seize ans se baignant dans la Grande Laba. Arkhipov à vingt ans en bascule brachiale sur les barres parallèles. Arkhipov, le jour de son mariage avec Natalia. Arkhipov dans un café parisien, complètement bourré. Arkhipov débarquant en Limousin, en gare de Limoges. Arkhipov il y a six mois en train de tailler des rosiers dans une datcha, à Sassovo.

À croire que jamais il n'avait lâché son fils. Lorsque Sergueï Nikolaïevitch Zlatov le vit, en chair et en os, il comprit que son fils ne ressemblait plus à celui des images de l'album. Il le savait grand et carré de mâchoires, mais cet uniforme écriqué lui donnait des allures de géant, et la perte de poids de ces derniers mois accentuait encore la puissance de son maxillaire inférieur. Il n'y avait plus trace, dans le colosse qui lui faisait face, du moindre signe de fragilité. La dernière fois qu'il avait vu son fils, c'était lors d'un voyage de sa mère à Moscou. Elle avait accepté de s'éclipser pendant quelques heures pour venir le rejoindre. Il ne s'agissait pas d'un rendez-vous amoureux. Zlatov voulait seulement s'assurer de certaines choses : voir si la femme le craignait toujours et s'il pouvait compter sur son silence. Elle avait laissé son mari seul à l'hôtel pour rejoindre Zlatov au mausolée de

Lénine.

— La dernière fois que je t’ai vu, c’était en présence d’un cadavre. À croire que tu portes la poisse.

Qui des deux hommes prononça cette phrase ?

Ce fut le père qui choisit de porter le premier coup.

Alexis dissimula mal la surprise de se savoir découvert. Il ressentit un sentiment confus de trahison et de peur.

Il redevint petit, redevint l’enfant de trois ans, caché sous la table de la salle à manger, en train de regarder *Masha et Michka* à l’aide de son diaprojecteur.

— Un bon père doit toujours savoir où se trouve son fils.

Il retourna dans les allées boisées de Kislovodsk, la ville thermale des agents du KGB. Les odeurs d’eucalyptus et d’eaux aigres se frayaient un chemin dans sa conscience.

— Ce que devient son fils.

Il se vit au chevet du camarade Lénine, trop occupé à chercher une trace de vie dans ce corps momifié pour penser à ôter sa casquette devant le chef de la Révolution. Il sentit de nouveau le souffle brûlant de la gifle qui s’en était suivie.

— Et quelles sont ses intentions.

Trop de flux émotionnels contradictoires le traversaient. Alors que sa main gauche se contractait en un poing, la droite caressait mollement l’étoffe de l’uniforme étriqué. Zlatov avait utilisé les mots « père » et « fils » comme si l’homme qui avait élevé Alexis n’avait jamais existé.

— Ne me dis pas que tu pensais venir ici incognito. Même si tu l’avais voulu, écoute ça...

Zlatov appuya sur une touche de son téléphone. Alexis écouta la conversation qui venait d’avoir lieu entre le directeur de la colonie pénitentiaire et le gars joufflu du poste de contrôle. Ce gars disait qu’un homme bizarre accompagnait les nouvelles détenues. Le portrait craché du directeur. Il préférait le prévenir : ça sentait le truc pas net.

— Tu vois, tu n’y peux rien, c’est écrit sur ton visage. Tout est déjà écrit.

Alexis avait étudié les photos de Zlatov. Cette ressemblance, il ne l’avait pas vue. Zlatov lui avait paru un homme au visage quelconque et fade.

On ne pense pas à sa propre mort. Celui qui se rend à l’échafaud se dit

que quelque chose va le sauver.

De la même manière, il était inconcevable pour Alexis d'être une fois de plus le jouet de son père.

2.

Depuis combien de temps Enzo évoluait-il dans le sillage de la baleine ? Il s'engagea vers le groupe de garçons. Ce fut Manon qui le présenta.

— Voici celui qui va décider si oui ou non vous méritez le Pardon.

Le chirurgien radioactif était ravi d'avoir choisi cet atelier. Ce n'était qu'un jeu, bien sûr, mais le fantôme hurlant qui était face à eux avait quelque chose qui forçait le respect. Un je ne sais quoi de suffisamment inquiétant pour le tenir en haleine. Manon affichait un grand sourire.

— Faites le silence dans votre tête. Et lancez-vous.

Elle était ravie. Sa journée *Halloween+4* se déroulait bien. Tous les lycéens s'étaient impliqués dans les ateliers et elle avait même dû refuser du monde pour le défilé du fantôme le plus troublant. Le proviseur participait activement à l'opération. Il était assis sur l'un des bancs de la cour et écoutait un groupe d'élèves de terminale. Ils expliquaient comment l'homme, de tout temps, avait essayé de préserver les corps des défunts de la décomposition naturelle. C'était intéressant de constater que ces jeunes gens étaient capables de donner une symbolique à ces techniques d'embaumement. Il se dit qu'il avait bien fait de donner le feu vert à la petite Manon.

Cela n'était pas l'avis du délégué à la vie culturelle. M. Azert avait décidé d'en faire le minimum. Prostré dans son bureau, il répondait à une lettre du rectorat concernant son avancement. Dans ce courrier, il essayait de justifier le bien-fondé de son passage à l'échelon supérieur. Pour cela, il n'hésitait pas à s'attribuer les multiples projets de son chef. Il éprouvait une vague satisfaction à se savoir seul dans le bâtiment administratif. Tous les acteurs de la communauté éducative étaient occupés à encadrer la journée *Halloween+4*. La secrétaire, l'intendant, les surveillants, les enseignants, la COP, l'infirmière... Tous. Sauf lui. Tranquillement installé, un bol de café plein à ras bord et des tranches prédécoupées de gâteau Savane à portée de main, M. Azert songeait à sa promotion. C'était bien d'être ainsi à l'écart de l'agitation insupportable qu'il entendait depuis son bureau. Il se dit qu'il allait être tranquille jusqu'à midi. Il était en train de mastiquer une troisième

part de gâteau Savane quand on frappa à la porte. Qui pouvait bien venir l'emmerder ? Azert n'eut pas le loisir de finir de mastiquer la viennoiserie. La personne qui venait de frapper avait déjà investi le local et était en train de le braquer avec un fusil d'assaut.

« Prends ton temps pour avaler. Il ne manquerait plus que tu t'étouffes. »

Azert avala sa part de gâteau devant le gars cagoulé. La vanille avait un sale goût.

Enzo invita le trio à s'exprimer. Il désigna d'un théâtral mouvement du bras gauche le prêtre zombifié. Son geste ample provoqua un effet de manche digne d'un haut magistrat. Il en imposait. Guillaume bredouilla quelques secondes. Devant les encouragements de Matthieu et de Paul, il finit par oublier sa timidité de surface pour déblatérer les conneries effectuées. Il ne s'agissait que du classique kit de survie utilisé par le collégien pour s'intégrer au groupe. Emmerder certains profs, faire régner la terreur chez les sixièmes, obtenir les félicitations du conseil de classe sans se fouler. Enzo fut surpris d'apprendre que celui qu'il prenait pour un intello n'était en fin de compte qu'un tricheur. Il se dit que les gens devraient tous se promener masqués pour être sincères.

Au premier étage, dans l'immense couloir de ce qui avait été un pensionnat pour jeunes religieuses, les fantômes commençaient leur défilé. Un jury constitué de surveillants notait avec beaucoup de sérieux les performances des uns et des autres. Les revenants émettaient des rires étranges, de mystérieux « ouh-ouh », des souffles rauques. Chacun y allait de sa touche personnelle. La plupart des candidats avaient opté pour le blanc. La maman d'Anaïs avait bien travaillé. Ses créations avaient plus d'allure que celles achetées sur les sites Internet. On avait rivalisé d'ingéniosité pour trouver le petit truc qui séduirait le jury. Les fausses cicatrices, les araignées velues, les chaînes.

— Fantôme n° 11 ! C'est à vous...

Le fantôme n° 11 était d'une banalité troublante. L'élève en question s'était simplement mis un drap sur la tête. Il ne s'était pas donné la peine de faire deux trous pour les yeux. Par contre, une ouverture énigmatique se trouvait au niveau du nombril.

Quand le n° 11 s'avança dans le couloir, le jury comprit qu'il y avait là un candidat sérieux. Le fantôme avançait très lentement. Il émettait d'étranges sons. Des sons graves venus des profondeurs des océans. Les surveillants,

sous le charme de cette mélodie, ne s'aperçurent pas immédiatement qu'un canon de Makarov PM avait émergé de ce qu'ils avaient cru être une malfaçon. Sous le drap blanc se trouvait Fanny.

L'effet de surprise fut garanti quand elle commença à tirer.

D'autres tirs lui répondirent.

Dans le local administratif, seul avec l'homme cagoulé, Azert ne pensait plus à son avancement. Il était complètement incapable de penser, d'ailleurs. Il tremblait, couinait, pleurait. Il suppliait l'homme cagoulé d'arrêter de tirer. Steven avait déjà fait exploser l'ordinateur et s'en donnait à cœur joie sur une armoire qui se trouvait contre le mur.

Combien de temps durèrent les tirs ? Quatre, cinq secondes.

Aux tirs succédèrent des hurlements puis d'autres hurlements appelant au calme.

Et, de nouveau, des tirs.

Certaines vitres du premier étage furent pulvérisées.

Le proviseur assistait à ça. Il avait mis en sécurité les cinq élèves de terminale. C'était une sécurité bien relative, mais fuir aurait été suicidaire. On les aurait tirés comme des lapins. Le massif d'arbustes dissimulait complètement les jeunes. Il se trouvait avec eux. Dans l'enceinte de l'établissement, les hurleurs s'étaient déclenchés. Pas facile d'interdire à ses doigts de trembler pour actionner les touches du téléphone portable. Il parvint cependant à appliquer le protocole.

À l'instant où le proviseur lançait le signal d'alerte, Enzo, lui, se sentait complètement dépassé. C'était lui qui aurait dû être à l'origine de tout ça. Les trois élèves de l'atelier *En route pour l'enfer* avaient disparu, s'éparpillant dans la cour carrée. Le sac à dos qui traînait à ses pieds était toujours là. Il le regarda comme si un démon s'y était glissé. Il avait toujours le même renflement, signe que son arsenal y était encore. Qui l'avait doublé ? Et puis, il reconnut la voix de Fanny, légèrement déformée par le porte-voix.

— On ne bouge plus ! On fait un Mannequin Challenge. Si vous ne savez pas ce que c'est, c'est que ça vient de sortir. Vous restez immobiles – immobiles, j'ai dit !

Fanny hurlait. On l'aurait dit possédée. Elle avait ôté le drap.

— Et Enzo, il se cache où ? Il sort quand de sa cachette ? On l'attend pour faire le ménage dans la cour !

Ce n'était pas du tout ce qui était prévu. Il devait juste prendre en otage Guillaume, Paul et Matthieu, à la fin de leur confession, avec les fausses armes que le parrain lui avait procurées au début du Jeu. « Ces armes, c'est l'intronisation dans le *Blue Whale Challenge* », lui avait-il dit. C'était ça son dernier défi. Il devait profiter d'*Halloween+4* pour délivrer un message devant les caméras. Son texte était dans sa poche. À la fin de leur confession, il devait enlever son masque de fantôme hurlant, les mettre en joue avec les fausses armes et réclamer qu'on l'écoute. Qu'on l'écoute, enfin ! Le parrain lui avait dit que tout irait bien, que la gendarmerie débarquerait et qu'on l'écouterait. On serait même particulièrement attentif à ses paroles. Il y aurait un silence absolu autour de lui. Le parrain lui avait dit ça.

— Enzo Gradin ! On t'attend ! Je compte jusqu'à cinq. Après, je tire.

Le garçon était incapable de faire quoi que ce soit.

Elle fit ce qu'elle avait dit. Une balle de 9 millimètres fit tomber de sa chaise un des membres du jury. Le surveillant se tordait et semblait suffoquer. Il avait porté ses mains à l'endroit visé : la région abdominale. Elles étaient noires de sang. Autour de lui, des plaintes, des hurlements, des « Non ! », des « Pitié ! ». Et par-dessus ce vacarme, la toute petite voix d'une surveillante :

« Elle a blessé quelqu'un. Il faut lui obéir ! O-bé-i-ssez-lui... »

La surveillante avait entendu parler de cet Enzo Gradin, exclu du lycée dès la rentrée. En revanche, la jeune fille qui portait l'arme, elle ne l'avait jamais vue. Cela faisait une année et demie que Fanny avait quitté le collège pour devenir apprentie coiffeuse. Même ses anciens camarades ne la reconnaissaient pas. Paralysés par l'effroi, ils n'auraient pas reconnu leur propre image dans un miroir. Cette furie aux avant-bras saturés de tatouages était, de toute façon, méconnaissable.

— J'ai tiré, j'ai tiré ! hurlait Fanny, complètement en transe.

Une élève blessée à la cheville lors de l'assaut final dirait d'elle, le lendemain, que Fanny semblait insensible à la terreur qu'elle provoquait autour d'elle, sans inhibition aucune.

— Alors, Enzo, tu viens jouer avec nous ou il faut qu'on vienne te chercher ? On pourrait demander l'aide de Rachel Vetchel pour te faire sortir de ton trou... Elle est où la Vetchel, d'ailleurs ? Elle n'est pas encore là ? Parce que c'est elle qu'on veut voir !

Dans les locaux de l'Inspection académique, on avait reçu l'appel d'urgence du proviseur de Saint-Léonard et on avait appliqué les procédures réflexes. La préfecture avait aussitôt engagé les moyens SDIS et activé les différentes alertes : alerte SAIP, alerte ORSEC. À Saint-Léonard, les parents d'élèves qui étaient pourvus de l'application adéquate commençaient à recevoir l'info sur leur smartphone. La cité scolaire était en train de faire l'objet d'une prise d'otage. Des coups de feu avaient été entendus. Des cris. Dans le bureau où Azert était séquestré, le téléphone ne cessait de sonner. Une fois sur quatre, le répondeur s'enclenchait.

« Je suis M. Dufaix. J'ai deux enfants au collège. Mes collègues viennent de me dire qu'il y avait des terroristes au collège. Qu'est-ce qui se passe ? »

« Je suis la maman d'Adem. Que se passe-t-il au lycée ? »

À la gendarmerie de Saint-Léonard, Ri-gaud sommat ses officiers de se préparer. Ils allaient venir en renfort à leurs collègues du PSIG-Sabre de Limoges, les primo-intervenants pour ce type de crise. Rachel était en train de lancer un SMS à la gardienne de Bogdan quand son chef lui dit :

— Lieutenant Vetchel, c'est à vous qu'ils veulent parler...

3.

Il était inconcevable pour Alexis d'être, une fois de plus, le jouet de son père.

Or voilà qu'il apprenait que cet homme sur lequel il n'aurait jamais eu l'idée de poser son regard, voilà qu'il apprenait que cet homme-là avait toujours gardé un œil sur lui. Pourquoi un tel acharnement ? Qu'avait-il, lui, Alexis, de si spécial pour qu'un ex-agent du KGB converti en mafieux puis en directeur de colonie pénitentiaire s'intéresse à lui ? Ce n'était pas la fibre paternelle qui l'avait fait venir dans l'appartement communautaire une première puis une deuxième, enfin une troisième fois. Menaçant sa mère, la frappant. Il l'avait frappée. Il s'était tu, juste après. Alexis se rappelle maintenant ce silence, lourd de larmes ravalées. Alexis avait perdu ses parents peu après son départ pour la France. Son père, celui qu'il considérerait toujours comme son véritable père, Vladimir Stepanovitch, avait complètement sombré dans l'alcool. Le départ de son fils pour l'Ouest lui avait été fatal. Il s'était senti doublement trahi. Lui qui avait toujours apporté à son pays sa contribution, lui qui, par son travail acharné, bien qu'il ne fût pas ingénieur, avait réussi, grâce à l'intelligence de ses dessins

techniques, à faciliter le boulot de ses camarades de travail, il avait été trahi. Trahi par son fils, qui aurait dû devenir l'athlète dont le pays aurait été fier. Et par les gouvernants qui avaient tourné le dos aux valeurs qu'on leur avait inculquées. Sa mère n'avait pas survécu au cancer de son père.

— Tu dois te demander : pourquoi ? Pourquoi tu fais naître en moi un tel intérêt. Pourquoi je suis capable de te dire ce que tu étais en train de faire un 1^{er} janvier 2000 ou un 12 avril 1990. Pourquoi j'ai mis autant d'ardeur à deviner tes blessures. Pourquoi il m'a fallu te débarrasser des femmes que tu approchais. De celles que tu aimais.

Alexis s'obligea à fixer un point par-dessus les yeux de Zlatov. S'il croisait son regard, il savait qu'il ne répondrait plus de rien, lui déchirant probablement le visage à coups de griffes, le mordant jusqu'au sang, avant de l'abattre, avec l'arme qu'il avait dissimulée dans une poche, comme un chien. Mais ça, il ne le voulait pas. Ce qu'il voulait, c'était savoir.

— Et si je te disais que j'ai fait ça par plaisir, juste parce que ça m'a amusé de voir l'effet que cela produirait chez toi ?

Il ne devait pas le regarder. Il ne devait pas l'écouter. Juste se contenter d'attendre. D'attendre que le Big Boss ait fini de cracher son venin. Ne pas écouter. Se contenter d'entendre. Se nourrir de ce venin comme on apprivoiserait un poison violent.

— Et si je te disais que voir mon fils détruit a été une source de bien-être pour moi. Une source bien plus pure que celles de Kislovodsk. C'est mal fréquenté, cette ville. On y rencontre des femmes prêtes à écarter les jambes pour se voir offrir un parfum.

C'est avec la crosse de l'arme qu'Alexis porta le premier coup. L'os du nez ne résista pas.

Il venait de mettre un nom sur l'émotion qui avait submergé sa mère lorsque tous deux avaient croisé Zlatov dans les bois parfumés de Kislovodsk.

Elle n'aurait jamais accepté de toucher un seul millimètre carré de son corps.

— Tu l'as violée.

Il revoyait son visage subitement défait. Il percevait sa voix tremblée quand elle avait répondu à Zlatov.

Le père se mit à rire. Il expliqua que, non, il n'aurait jamais violé une infirmière. Pourtant, ses yeux disaient tout autre chose. Ses yeux disaient

que, oui, il l'avait bien violée, cette femme, un soir de beuverie, sur une table du restaurant de la cité thermale de Kislovodsk. Ses yeux disaient aussi que ses camarades l'avaient applaudi quand il avait jeté sa semence au fond de son vagin, rouge d'orgueil et d'alcool. Ses yeux disaient encore mille autres choses qu'Alexis ne voulait pas savoir.

Deux paires d'yeux se regardant. Il savait lire dans le regard des gens. La première impression est toujours la bonne. Il savait aussi, comme le font les loups, brouiller son regard. Que lisait Sergueï Nikolaëvitch Zlatov dans le regard d'Arkhipov ? Probablement rien. Son nez avait été touché à la base et une ecchymose bleuâtre commençait à se former. Dans la cour, on entendait les détenues. On percevait aussi une certaine agitation dans le couloir. C'était l'heure pour certains de se rendre aux toilettes ou de boire un café.

Pour d'autres, c'était l'heure venue des explications.

4.

Martin est un négociateur hors pair.

On lui explique qu'une prise d'otage est en cours dans la cité scolaire d'un bourg situé à une vingtaine de kilomètres de Limoges. C'est le chef de crise qui lui parle. Trois preneurs d'otage sont en train de terroriser des centaines d'élèves ainsi que le personnel. Deux d'entre eux sont identifiés. On déplore un blessé grave et quelques blessés légers. Ils passent à l'acte. Les terroristes sont des mineurs.

— L'équipe Négociation est au complet ?

— Il manque le « chrono ». N2 est en route, le psy aussi. On attend du renfort.

— OK.

Ils seront trois. L'équipe minimale. Martin reçoit les informations sur son smartphone tout en conduisant. Une photo du site. Les identités des preneurs d'otage. Leurs antécédents. Ce qu'ils réclament. Martin a été recruté pour son calme, son bon sens et ses qualités humaines. À quarante ans, le métier de flic ne lui a plus suffi. Il a voulu mettre au service de la communauté ses aptitudes à gérer les situations de crise. Dans ce boulot, son optimisme et sa sensibilité sont devenus des atouts, non des handicaps.

Martin visualise les zones. Le PC Négociation est situé dans un petit bâtiment, à l'entrée de l'établissement. Ce bâtiment fait face à la cour et aux

salles de classe. Du PC Nego, Martin pourra voir le preneur d'otage n° 1. Il s'agit d'une adolescente de quinze ans, Fanny Vauzelle. Sur sa droite, se trouve un autre bâtiment abritant la salle des profs et les bureaux administratifs. C'est là que le preneur d'otage n° 2 et non identifié se trouve. La zone autour de l'établissement est sécurisée par la brigade de gendarmerie du bourg et le SRPI. Martin entrera en zone de danger dans une dizaine de minutes. Il traversera cette zone dans laquelle va s'installer le PC Autorités. Il se retrouvera au cœur de la crise avec à ses côtés le PC Opérationnel. Les tireurs d'élite seront perchés sur les toits de l'établissement. Ils auront dans leur viseur le preneur d'otage n° 2. Quant à celle que l'on décrit comme une récidiviste, elle deviendra la cible d'autres snipers embusqués sur le toit du château d'eau. Le château d'eau surplombe l'ancien couvent et se trouve à une cinquantaine de mètres, à vol d'oiseau du couloir du premier étage où Fanny est en train de hurler. Ses cris rebondissent contre les épaisses parois des murs. Le nom de Rachel Vetchel se cogne à la pierre grise. Une couche de peinture recouvre la pierre. L'impact des balles du Makarov PM finira de l'écailler. Dans deux mois, le conseil régional débloquera des fonds pour la rénovation du premier étage de l'établissement.

Martin entre dans le bourg. Il apprécie le travail de filtrage effectué par ses collègues. C'est en toute discrétion qu'il rejoint son PC. Ses deux collègues sont là. N2 est en train de faire les panneaux de situation.

Il y a trois panneaux auteurs. Il se concentre sur le panneau n° 1 qui retrace le parcours de celle qui semble être le chef de la bande. Il fait abstraction de ce qui se joue en ce moment dans la cour. Ses collègues du PSIG-Sabre sont arrivés et Martin les devine en train de se poster aux endroits stratégiques. Ce sont des ombres. Des panthères noires au cuir ignifugé. Des superhéros, diront d'eux, plus tard, les otages qu'ils seront venus délivrer.

La cour de l'établissement paraît déserte. Quand sont partis les premiers coups de feu, la majorité des élèves a pris la fuite. Seuls quelques-uns sont restés pris au piège. Parmi eux, le proviseur, qui s'est réfugié dans les épais buissons. Et, avec lui, quelques grands du lycée. Le proviseur ne sait pas s'il a eu raison de se dissimuler là. Il se sent responsable de ce gâchis. Il se demande quelle faute il a commise. Il aime son métier. Il aime gérer cette communauté d'élèves et d'adultes. Il aime être le pivot facilitateur de toutes

sortes d'apprentissages. La roue qui fait avancer avec confiance dans l'avenir. Quel grain de sable est venu saper cette belle mécanique ? Il pense à Fanny. À ses innombrables convocations dans son bureau. C'était il y a deux ans. C'était avant qu'il ne tombe malade. Il se rappelle son sourire torve, son regard mouillé quand il la mettait face à ses mensonges. Elle était capable de sangloter et de rire sur commande. Quand l'affaire Clarisse Jovière avait éclaté, M. Elle n'avait pas été étonné que Fanny y ait joué un rôle. Elle avait réintégré le collège, encadrée par des éducateurs. Pendant quelques mois, elle avait fait semblant. Puis elle avait quitté l'établissement pour devenir apprentie coiffeuse. Le grain de sable qui était venu saper la belle mécanique, c'était elle. Encore elle...

Martin lit le panneau concernant Fanny. Martin lit le panneau concernant Enzo. Martin lit le panneau concernant le preneur d'otage n° 3. Il sait que, dans un groupe de trois, il y a toujours un intrus.

5.

— Oui, j'ai violé ta mère.

Zlatov avait du mal à respirer. Il semblait manquer d'air. Son visage cyanosé témoignait de son insuffisance pulmonaire. Arkhipov se demanda combien il pouvait lui rester de capacité respiratoire. Il avait formé le dessein de l'étrangler. La strangulation est une mort angoissante. Elle nous rappelle le ravissement avec lequel, bébés, nous avons accueilli le monde extérieur. Quand nos poumons tout entortillés dans le ventre de maman ne demandent qu'à déployer leurs alvéoles. Le cri. C'est une mort angoissante de mourir étouffé. Est-ce que l'on voit nos poumons s'aplatir ? Nos tissus rétrécir ? Est-ce que l'on rêve de cimes qui nous gicleraient un air glacé en pleine figure ? De quoi rêve-t-on quand on meurt étranglé ? Quelque chose dérangeait Arkhipov. Cet aplomb avec lequel son père le dévisageait.

— Elle portait une robe d'un bleu tendre avec une fine ceinture grenat. Ce n'était plus une jeune fille et elle ne faisait rien pour dissimuler les formes épanouies de son corps.

Zlatov regarda Arkhipov avec un étrange sourire sur la figure.

— Un fruit ne demandant qu'à tomber de l'arbre. Voilà ce que ta mère m'a évoqué.

Arkhipov comprit ce qui le dérangeait chez lui : l'homme savait ce qu'il allait lui faire.

C'était cela la raison de cet étrange sourire sur la figure.

— Je pense qu'elle a pris du plaisir.

Zlatov se racla la gorge.

— C'est curieux, le plaisir...

Son sourire s'élargit. Ce sourire était comme une invite à entrer dans la conversation. Il aurait pu être dédié à un vieux copain qu'on n'aurait pas vu depuis des années et avec lequel on se serait rappelé de lointains coups d'éclat.

La crosse s'abattit de nouveau sur le visage du Big Boss. Ce fut l'os de la pommette droite qui craqua. Arkhipov eut l'impression que le sourire de son père s'effaçait un court instant. Mais l'étrange sourire sembla vouloir revenir. Déformé cependant par la fracture du zygomatique. L'homme ne se défendrait pas. Il ne s'agirait pas d'un corps à corps mais d'une brutale exécution. Arkhipov ne s'était pas préparé à devenir un bourreau.

— Tu as sans doute grandi avec l'idée que tu étais quelqu'un d'important pour qu'un homme tel que moi vienne te réclamer. Tu ne m'as pas beaucoup vu mais tu m'as suffisamment vu pour que cela t'interroge. Non ?

Une quinte de toux le secoua. Arkhipov aperçut les taches de sang sur le mouchoir qu'il portait à sa bouche. Il ne s'était pas préparé à devenir un bourreau.

— J'aurais parfaitement pu t'attraper de dessous la table où tu te cachais. J'aurais pu. Mais je ne l'ai pas fait.

Alexis encaissa le choc. Ce refuge qu'il pensait être à lui...

— Tu étais tellement ridicule à vouloir dissimuler tes petits pieds sous cette table. J'aurais pu t'écraser comme une punaise. J'aurais pu te tuer avec un seul de mes poings. J'aurais pu te donner à manger aux ours.

Il partit d'un grand rire, rejoint très vite par des glaires qui lui obstruaient la gorge.

Ce refuge qu'il pensait être à lui... il y visionnait *Macha et Michka*. Était-il possible que l'homme ait eu connaissance de cela, aussi ?

— Tu n'as aucune importance à mes yeux. Tu n'es pas quelqu'un d'important. Tu ne le seras jamais. Sais-tu pourquoi j'ai fait preuve de tant de constance avec toi ?

Il se retourna et saisit un album sur l'étagère qui se trouvait derrière lui.

— Regarde ce livre. Tu en es le héros.

Il lui tendit le livre. Son fils ne s'en saisissant pas, il l'ouvrit et commença

à commenter les photographies.

— Comme tu es beau ici ! Un magnifique adolescent prêt à franchir les sommets ! C'était où, déjà ? Ah oui... dans ton camp d'étudiants, vers le mont Elbrouz. Ôte-moi d'un doute. Tu l'as descendu en surf, le mont Elbrouz ? Il me semble que c'est là que tu as pris la décision d'arrêter de fumer. Non ?

Cet homme au mouchoir ensanglanté, avec lequel il partageait quelques traits de ressemblance, ne s'était pas contenté de lui voler ses femmes. Il s'était également emparé du moindre recoin de sa vie.

— Et si je te disais que je me fiche complètement de toi. Tu ne m'intéresses pas. En te surveillant, je ne fais que protéger celui que je considère comme mon fils. Cela va te sembler étrange, mais, pour lui, je ressens de l'amour. Quand son frère jumeau s'est balancé dans le vide, c'est vers moi qu'il s'est tourné. Il n'a pas dédaigné la main que je lui tendais. J'ai aimé son engagement dans l'Organisation et son abnégation.

C'était donc ça. Le Big Boss s'était fabriqué un fils idéal dans la personne de Boris. Arkhipov comprenait désormais l'attitude ambivalente de son ancien ami. Quand il avait connu Boris à Moscou au centre de Grougloë, c'était un piètre athlète. Lorsque l'Organisation leur avait demandé de travailler pour elle, Boris s'y était jeté tête baissée alors que lui s'était engagé dans la cause humanitaire. Alexis avait retrouvé Boris en France. Il était devenu un ravisseur de jeunes filles pour alimenter un réseau de prostitution vers Sotchi. Il était en train de purger une peine de prison.

— Tu n'es qu'un pauvre garçon qui vit dans un monde peuplé de fantômes. Ta mère n'a jamais été qu'un fantôme. Je crois qu'elle ne s'est jamais remise de notre idylle. Essaie de te rappeler. Sa dépression... son incapacité à t'étreindre franchement... cela ne t'a pas aidé à devenir un homme.

Le Big Boss poursuivit :

— Elle a fait de toi un adulte avant l'âge. Le gentil garçon toujours prêt à rendre service. Un petit adulte de dix ans. Refusant de jouer au couteau avec les autres parce que ça fait... voyou. Dis-moi que je me trompe ?

Il ne se trompait pas, ce salaud. L'état dépressif de sa mère avait effectivement poussé Alexis à se conduire en petit homme auprès d'elle. La tâche aurait pu revenir à son mari, mais ce dernier était trop absorbé par son travail. Peut-être pour oublier à quel point son fils ne lui ressemblait pas.

Quand il avait rencontré la jeune infirmière, il avait été séduit par sa façon de passer la main dans l'élastique d'un chapeau de paille framboise qui avait la forme d'un dahlia. Il avait accepté de devenir un père de substitution. Et puis, peu à peu, il s'était mis à épier sa femme.

— Elle a eu beaucoup de chance de me rencontrer, ta mère. Sans moi, tu n'aurais pas été là pour la consoler. Dis-moi que je me trompe...

Il ne fallait pas qu'Alexis se laisse submerger par la rage. Il avait encore des choses à mettre en lumière.

— Je sais que tu veux en finir avec moi... parce que c'est une prédiction.

Quelque chose au fond du cœur d'Alexis remua. Quel autre meurtre serait-il obligé de commettre ? Si tout était écrit, à qui faudrait-il désormais s'en prendre pour vivre libre ?

— Une diseuse de bonne aventure, de-vant le mausolée de Lénine, un soir d'octobre.

Malgré ses longues séances d'entraînement à Sassovo, Alexis sentait s'accélérer sa fréquence cardiaque.

— « *Votre fils est né de courants contraires. Il porte la colère de sa mère. Il vous tuera. Sauf si vous réussissez à épuiser la colère qu'il porte en lui.* » Voilà très exactement ses paroles. Tu penses bien que je lui ai ri au nez. Mais quand j'ai dit que, après tout, un accident était vite arrivé et que, si on te retrouvait en morceaux le long d'une voie ferrée, personne ne s'en inquiéterait, elle a eu un drôle de regard. « *Pas d'infanticide. Vous mourriez peu après. Vous ou une personne à laquelle vous tenez. Je vois dans votre entourage un jeune homme qui vous est cher.* »

Il se leva et approcha son visage de celui de son fils :

— Tu comprends ? Tu es un maudit...

Le Big Boss ressemblait à un vieux roi inventé par Shakespeare. Il parlait bien.

La chose qui remuait au fond du cœur d'Alexis remua encore plus fort. Ce que di-sait son père était vrai. Il comprenait désormais pourquoi il ne s'était jamais senti tout à fait à l'aise. Pas à l'aise avec ses camarades. Pas à l'aise avec ses choix. Pourquoi avoir mis fin à une carrière d'athlète ? Pourquoi avoir pris le train vers la France ? Pas à l'aise dans son uniforme de gendarme. Pas à l'aise d'avoir quitté Rachel alors qu'il aurait eu envie de rester auprès d'elle. Avec qui, avec quoi avait-il été à l'aise ?

— ... condamné à fuir.

Son père semblait vidé de sa sève. Comme si tout avait été dit. Pourtant, il ajouta :

— Tu peux me tuer désormais. C'est ce que tu es venu faire et c'est ce que ferait tout homme digne d'être appelé ainsi. Sache que je ne ferai rien pour t'en empêcher.

Sergueï Nikolaïevitch Zlatov savait qu'il ne mourrait pas dans six mois comme le lui avaient dit ses médecins. Il mourrait comme le lui avait prédit la diseuse de bonne aventure. Le cancer des poumons n'aurait pas le temps de le ronger intérieurement. Il avait toujours été fragile des bronches... même avant de fumer ses deux paquets par jour. Il mourrait prématurément, tué par un renégat de fils. Son corps irait rejoindre ceux du KGB, ceux du FSB. Il avait payé le prix fort pour que sa dépouille soit comme celle de Lénine. Il s'en fichait que, soixante-seize ans après sa mort, Lénine continuât à ruiner ses compatriotes. Lui, Sergueï Nikolaïevitch Zlatov, aurait droit au must en matière d'embaumement. Ce ne serait pas pour rien qu'il se serait rendu au laboratoire du mausolée, chaque jeudi du mois, pour observer et se faire à l'idée... Ce laboratoire était une sorte de musée secret et abritait une centaine d'anonymes. La plupart reposaient sous une cloche de verre, d'autres dont les cheveux semblaient flotter comme des algues avaient été oubliés depuis plusieurs années dans un bain de « balsam ». C'était un spectacle unique que Sergueï Nikolaïevitch Zlatov n'aurait manqué pour rien au monde.

Il sortit d'un tiroir un étui. Dans cet étui, il y avait un Makarov PM. Le Big Boss tendit le pistolet à son fils.

6.

Fanny regardait l'étoile rouge sculptée sur la crosse du Makarov PM. Elle avait reçu le pistolet par Colissimo, la veille, dissimulé au fond d'un carton plein de flacons pour fixer les permanentes. Elle tentait de compter les branches de l'étoile. Ça l'agaçait drôlement parce qu'elle avait l'impression qu'elle oubliait une branche, à chaque comptage.

— Ta gueule !

C'était dingue, ça... on venait l'emmerder alors qu'elle était sur le point d'y arriver.

— Fanny ? Je suis venu pour te parler, pour qu'on se mette d'accord.

Martin n'aimait pas utiliser le porte-voix. Il avait l'impression que

l'accessoire gommait la tessiture de sa voix.

— Je m'appelle Martin.

C'était qui, ce connard qui venait la faire chier au moment où elle allait enfin savoir s'il y avait cinq branches ou six branches sur l'étoile ?

— Fanny ?

La jeune fille jeta un regard circulaire autour d'elle. Dans le large couloir de l'ancien couvent, il n'y avait plus personne. Où étaient-ils passés ? Seule une surveillante était en train de gémir à ses pieds. La honte ! Elle se retrouvait seule avec cette conne qui se tordait de douleur et les branches de l'étoile qui s'obstinaient à hésiter entre le chiffre cinq et le chiffre six.

Elle décida de répondre à cette voix. Elle prit le porte-voix, celui-là même qu'elle avait utilisé pour appeler Enzo. Ne s'approchant pas trop près de la fenêtre, elle dit :

— Oui. Vous êtes qui ?

— Je suis le négociateur du GIPN. Je m'adresse à vous parce que je pense que vous avez quelque chose d'important à me dire. Est-ce que je me trompe ?

Il fallait qu'elle se rende compte que ceux qui étaient venus là n'étaient pas des débutants. Qu'on s'était déplacé de loin pour écouter ses requêtes. Parce qu'elle était quelqu'un d'important.

Son initiateur avait insisté sur une chose : Rachel Vetchel.

— Je veux que Rachel Vetchel vienne.

Martin n'aimait pas ça. Ça sentait toujours mauvais quand on réclamait la tête d'un collègue.

— Je vais faire mon possible pour que vous puissiez lui parler. Mais il va falloir m'aider un peu.

Il ne faut pas mentir à un preneur d'otage. Il faut osciller entre ses volontés et ce qui est possible de lui être accordé. Martin savait qu'il ne livrerait pas sa collègue en pâture. Mais il était envisageable d'établir une communication entre elles. Dans le domaine de la négociation, c'est toujours donnant donnant.

— Tu m'entends, Fanny ? Il va falloir m'aider un peu.

À la requête du négociateur, seules des injures et des menaces fusèrent depuis le premier étage du collège.

Pendant qu'elle déversait sa colère, Martin prenait connaissance de certaines choses. Le sniper posté sur le château d'eau avait réalisé un cliché

de la jeune fille.

En zoomant sur la photo, Martin put parfaitement lire le tatouage : « f57 ». Sur le bras droit. Posé comme en lévitation au-dessus de baleines échouées.

« f57 », le signe d'appartenance au *Blue Whale Challenge*... Un jeu stupide venu de Russie. Cinquante jours pour se donner la mort. Au début, on y entre comme ça. Pour défier tout ce que l'on abhorre quand on a entre douze et quinze ans : son père, sa mère, le collègue, les profs.

Il ne s'agissait donc pas de Daesh. Martin zooma plus fort sur le bras droit de Fanny. Il était complètement mutilé. La chose censée ressembler à l'héroïque baleine était boursouflée. Les germes y avaient élu domicile. Martin avait récemment eu une formation sur les conséquences liées aux automutilations. Il se rappelait certains termes employés par les médecins : *staphylococcus epidermidis*, streptocoques. Il zooma une nouvelle fois sur le bras droit de Fanny. Sans aucun doute, ces choses-là étaient bien présentes.

— Rachel arrive... tu vas pouvoir lui parler.

Il fallait absolument gagner du temps. Il fallait aussi lui montrer qu'elle était digne d'être écoutée.

— Nous sommes venus ici pour t'aider. Tu dois, toi aussi, nous aider. Qui sont tes amis ? Tu as parlé d'Enzo mais il y a aussi quelqu'un d'autre. Est-ce que tu pourrais leur dire d'arrêter de tirer ?

Martin ne prenait pas de risque. Il avait compris que c'était elle, la capitaine de l'équipe. Il fallait continuer à lui faire croire qu'elle avait tous les pouvoirs. Si la situation s'envenimait, il lui parlerait des snipers postés autour d'elle.

— C'est moi le chef ! Enzo, c'est un gros naze avec des armes en plastique. Et Steven, il fait ce que je lui dis. Steven ! Jette tout par la fenêtre. Je veux voir Rachel Vetchel dans cinq minutes, sinon j'en tue une autre !

Sans le vouloir, elle avait livré le nom de son deuxième complice. Un certain Steven. Lequel était déjà sur la liste des suspects. Viré du collège en même temps qu'elle. Des parents qui ne savaient plus comment communiquer avec lui. Le truc classique, hyperclassique. Le truc qui faisait la une des médias américains depuis une dizaine d'années. Des gosses en rupture avec l'école et qui venaient régler des comptes dans leur

établissement scolaire.

— Fanny, tu m’entends ? Tout va bien. Nous allons pouvoir t’aider. Fanny ? Tu m’entends ?

Ce qu’entendait surtout Fanny, c’était la voix de son initiateur qui lui avait répété chaque soir, depuis cinquante jours : « Tue-la. »

7.

Le Big Boss tendit le pistolet à son fils.

Alexis ne daigna pas y jeter un regard. De la même manière qu’il n’avait jeté aucun regard sur l’album photo, quelques minutes auparavant.

Tenir le pistolet à bras tendu sembla fatiguer son père qui se résolut à le poser sur le bureau, le canon dirigé vers lui. Comme une invite. Les gestes de son père étaient des invites, des signes mûrement réfléchis. Alexis eut envie de hurler. De faire qu’un hurlement le libère de toutes ces chaînes. De tous ces comportements prédéfinis. De tout ce qui semblait avoir été écrit. Par une main plus experte que la sienne.

Oui, il allait le tuer.

Mais pas avec un Makarov MP.

Il allait d’abord le saisir à la gorge pour l’étouffer. Puis il dirigerait sa bouche vers sa jugulaire. Son père lutterait certainement. Mais il le maintiendrait immobile avec sa main droite. L’autre main glisserait lentement le long du dos pour affermir la prise. Le poids de son corps serait sur celui de son père. Ses mains n’auraient pas assez de force pour étouffer l’homme mais il presserait son visage contre sa gorge. Il sentirait vite la sensation d’un liquide tiède lui couler dans sa gorge. Cela n’aurait rien d’agréable. Cela aurait le goût de plomb fondu.

— Tu hésites, mon fils ? Tu sais comme nous les appelons dans notre pays, les garçons qui sont dénués de virilité ?

Son père n’avait pas tort. Alexis prenait conscience qu’il allait être difficile de passer à l’acte. Quant au Big Boss, il n’était nullement étonné de voir que ce colosse d’un mètre quatre-vingt-dix était incapable de lui mettre une balle en pleine tête.

— Je ne te dirai pas comment on les appelle. J’ai peur que ça te mette en colère. Et si on regardait un peu la télé, mon fils ?

C’est le son qui arriva en premier.

« Il s’agirait d’un lieutenant de gendarmerie. Ce lieutenant aurait déjà été

la cible de cette organisation. Quels sont ses liens réels avec elle ? Rachel Vetchel y aurait-elle joué un rôle ? »

Cela lui fit l'effet d'une douche froide. Il oublia ses fantasmes de meurtre. Il entra, de nouveau, dans le monde réel.

L'image accompagna le son.

« Elle serait la maman d'un petit Bogdan. Le père serait un capitaine de gendarmerie, recherché depuis juin 2015. Son identité est connue : il s'agit d'Alexis Arkhipov, quarante-six ans, gendarme à Saint-Léonard-de-Noblat depuis septembre 2006. »

Il oublia définitivement ses envies de meurtre. Il entra, de nouveau, dans le monde réel. Alexis connaissait cette chaîne d'infos. C'était France 24, une chaîne retransmise en Russie. Ce n'était pas du bluff. Il venait d'apprendre qu'il avait un fils. Son cœur bondissait dans sa poitrine. Il se croyait capable de rejoindre la France en quelques enjambées. Il se sentait capable d'étouffer Rachel à force de baisers. Son père qui pensait l'achever était en train de lui donner vie une seconde fois. L'histoire se terminerait bien. Il le savait.

« Le preneur d'otage est une jeune fille, interpellée par le capitaine Arkhipov il y a deux ans. Selon des sources sûres, le comportement de ce gendarme n'aurait pas aidé à la reconstruction de l'adolescente. Un manquement aux règles lors de son interpellation aurait été signalé. »

Alexis jubilait. Oui, il se rappelait...

« Fanny Vauzelle libérera les otages à la condition que Rachel Vetchel se présente à elle. »

— Tu penses qu'elle va y passer ? Ce n'est vraiment pas de chance, mon fils. L'Organisation ne laisse rien au hasard...

Mais Alexis n'écoutait déjà plus son père. Une seule chose lui importait désormais : vivre, être heureux. France 24 pouvait bien continuer à déverser ses certitudes et ses incertitudes sur ses ondes, peu lui importait. Il quitterait la colonie pénitentiaire IK-13 aussi rapidement que l'on s'extirpe d'un cauchemar.

Seule l'idée de retrouver Rachel, seule l'idée de retrouver son fils lui importaient.

Au moment précis où Alexis franchissait le centre de détention, un coup de feu lui indiqua que son père n'aurait pas à se trouver une autre diseuse de bonne aventure.

8.

— Tu m’entends, Fanny ?

Fanny avait plusieurs chargeurs. Elle regarda cette conne de surveillante en train d’agoniser. Elle observa le couloir. Personne. Elle jeta un œil sur la cour. Personne. Elle cria une nouvelle fois : « Enzo, sors de ton trou ! »

Elle regarda l’écran de son smartphone.

— Tu as été magnifique. Tu y es presque...

Elle se contorsionna pour essayer d’apercevoir ce qui se passait à l’entrée du collège. Elle distingua, encapuchonnée sous une couverture, la silhouette dégingandée de Steven. Le jeune homme était encadré par plusieurs gendarmes. Quel con ! Il s’était fait avoir. Elle ne pourrait compter que sur elle-même.

Le vacarme se fit soudain dans sa tête : la mère de Chloë était là. Fanny sentit monter son excitation d’un cran supplémentaire. Le moment tant attendu était à portée de main. Il ne fallait pas craquer. Quelque chose lui picotait le bras. Elle s’aperçut qu’elle s’était blessée avec des bouts de vitre. Sur le verre qui ressemblait à une écharde, il y avait du sang. Ce n’est pas la vue de son sang qui déclencha sa colère. Son sang, elle était tellement habituée à le voir couler le long de ses avant-bras lorsqu’elle sortait, triomphante, de ses interminables séances de scarification. Non, ce qui déclencha sa colère, c’était deux snipers postés sur le château d’eau qu’elle voyait se refléter dans le morceau de verre brisé. Les hommes carapacés de noir se reflétaient dans le morceau de verre. Dire que seule la colère entraînait dans son cœur aurait été faux ou pas entièrement vrai. Une autre émotion était en train d’affleurer à la surface de sa conscience. La joie. Elle était fière de constater qu’elle avait réussi à faire se déplacer les fameuses panthères noires de la gendarmerie d’élite. Martin identifia ce sentiment de toute-puissance dans le vibrato qu’elle mit dans sa voix pour s’adresser à lui :

— Je ne parlerai qu’au lieutenant Vetchel !

Martin n’aimait pas quand les preneurs d’otage se sentaient surpuissants. Il lui était arrivé, dans sa carrière, d’avoir à déclencher l’assaut prématurément. À cause de cet ego qui se mettait à enfler lorsque le forcené prenait conscience des moyens mis en place par l’État pour le forcer à rendre les armes.

— Je tiens à vous annoncer une bonne nouvelle, Fanny. Le lieutenant Vetchel vient d'arriver.

— Qu'elle monte !

— Écoutez-moi bien, Fanny. Je vous propose de vous retrouver à mi-chemin. Disons, sous les arcades. Ce sera vachement plus photogénique pour la photo finale.

Distiller un peu d'humour dans la négociation était une technique intéressante pour sortir de situations délicates.

D'ailleurs, l'idée de la photo sous les arcades fit sourire Fanny. Et refluer sa colère.

Quand Martin l'entendit prononcer « OK », il sut qu'il avait gagné la partie.

Fanny jeta un dernier coup d'œil sur l'entrée du collège. Elle aperçut une nouvelle fois Rachel Vetchel. La mère de Chloë. La mère de la blonde qui lui avait volé Kazuo. Fanny imaginait le visage ravagé de Chloë quand elle apprendrait la mort de sa mère.

Elle laissa derrière elle les gémissements de la surveillante. Il lui restait cinq chargeurs. Elle s'amusa à tirer dans les cloisons, dans les portes des salles de classe. Elle s'acharna sur une salle qui hébergeait les cours d'un prof qu'elle détestait. Elle fit des doigts d'honneur un peu partout. Elle finit même par regretter le temps où elle était élève. C'était tellement chouette de dire « fuck » à tous ces cons...

— Fanny ? Tout va bien ?

Martin était inquiet par cet ultime soubresaut de violence. Elle cessa enfin de tirer. Martin aperçut des feuilles brandies par des mains anonymes à certaines fenêtres de l'établissement. « Tout va bien » était-il inscrit sur ces feuilles. Il n'y avait plus que ce moyen rudimentaire pour communiquer. Les otages avaient pris soin d'éteindre leur téléphone portable. Barricadés dans les zones de mise à l'abri du premier étage, ils se taisaient.

Un silence de mort régnait désormais dans l'établissement. Dans les couloirs, dans la cour, même aux abords du bâtiment. C'était comme si cette zone avait été définitivement rayée d'une carte acoustique. Elle existait mais silencieuse. Irradiée par le silence.

Un bip cristallin vint briser cela.

Le smartphone de Fanny. Avec le message de Boris : « Tue-la. »

Manon, qui s'était repliée derrière une arcade dès les premiers tirs, avait

essayé de comprendre ce qui avait pu se passer. Il était impossible qu'Enzo l'ait trahie. Elle entendit des pas pressés qui martelaient les escaliers.

Fanny...

9.

Boris était fier que son plan ait aussi bien fonctionné. Dans la salle de convivialité du centre de détention de Saint-Martin-de-Ré, il suivait en direct le déroulement des opérations. C'était mieux qu'un film à la télé. C'était mieux qu'un Role Playing Game. C'était même mieux que les conférences qu'il donnait à la salle de spectacle de La Couarde. Il eut une pensée pour celui qu'il considérait comme son frère ennemi : Alexis Arkhipov. À cet instant précis, il devait être en Mordovie dans le bureau du Big Boss en train de regarder France 24. Il allait assister en direct à la mort de Rachel. Boris aurait aimé être avec eux pour ce dernier acte. Mais le Big Boss lui avait dit qu'il lui raconterait la scène le plus fidèlement possible.

Ce qu'ignorait Boris, c'était qu'à cet instant précis son frère ennemi s'éloignait à grands pas de la colonie pénitentiaire IK-13. Ce qu'il ignorait aussi, c'est que l'homme qu'il considérait comme son père adoptif était mort. Il avait décidé de mettre lui-même fin à ses jours, son fils ayant renoncé à lui rendre ce dernier hommage.

Boris se concentra de nouveau sur les images qui tournaient en boucle depuis plusieurs dizaines de minutes. Il envoya un nouveau SMS à Fanny : « Tue-la. »

10.

Rachel commençait à s'avancer vers la cour de récréation. Elle était couverte par des tireurs d'élite du PSPG. Elle leur faisait entièrement confiance. Elle se sentait capable de raisonner Fanny. Steven, qui venait d'être interpellé, avait évoqué un défi absurde. Le jeu de la baleine bleue. Les gendarmes connaissaient ce jeu en vogue en Russie. Il s'agissait de pratiques masochistes consistant à expérimenter le plus loin possible la souffrance. Certains appelaient aussi cela « Cinquante jours pour mourir ». De défi en défi, le jeune s'endurcissait. Il fallait gommer la joie de ses humeurs. Effacer la gaieté. Écraser à coups de talons furieux tout ce qui était censé faire du bien. C'était dans l'abstinence qu'on pouvait accéder à un état de conscience supérieure. Il fallait absolument que Rachel explique

à Fanny que tout cela, c'était des conneries, des histoires destinées à les embrouiller. Des gendarmes avaient déjà saisi des ordinateurs. On avait analysé ceux des membres du CVL. Cette fête d'*Halloween*+4 avait été un prétexte pour faciliter l'intrusion des « terroristes ». On avait aussi analysé les ordinateurs de Steven, d'Enzo, de Fanny. On s'était attardé sur la correspondance de Fanny, sur celle d'Enzo et, enfin, sur celle de Manon. Tous trois étaient en lien avec la même personne. Une même personne aux profils différents. Enzo pensait communiquer avec un parrain portant ce pseudo : la baleine cosmique. Steven était certain que son initiateur s'appelait Fred K. Manon avait cru dur comme fer que celle qui lui envoyait des courriels était la meilleure amie de sa mère, une certaine Marie. Il n'y avait que Fanny qui savait qu'elle correspondait avec Boris, le mafieu russe.

Rachel continua à avancer, confiante dans cette cour de récréation qui avait été un cloître, au siècle dernier.

11.

Il ne pouvait plus se permettre de rester devant la télé. De toute façon, il saurait tout très vite. Boris avait juste pris le chargeur de son portable. C'est tout ce dont il aurait besoin. Il lui sembla entendre le ronronnement de l'hélicoptère qui se rapprochait de la côte. À moins que ce ne fût le vrombissement d'un moteur.

Les gardiens étaient plus ou moins happés par ce qui se passait actuellement à la télé. Ils étaient friands de ce genre de trucs. Quand l'hélico se poserait sur la plage de la Cible, ils auraient monté le son à fond. Il était largement temps d'y aller. Boris fit le signe convenu à un des gardiens. Il jeta un dernier coup d'œil sur BFM TV. La chose était imminente.

12.

Fanny donna un coup d'épaule sec pour ouvrir la porte qui donnait accès au couloir du premier étage. Elle surgit sous le préau. Elle avait mis sa tenue de prédilection. Une robe noire plissée, très courte et échancrée, qui faisait ressortir sa carnation laiteuse. Ce qui n'était pas recouvert de tissu l'était par des gribouillis complexes certainement pas effectués chez un tatoueur de renom. Les deux avant-bras de la jeune fille faisaient peine à voir tant le travail transpirait l'amateurisme. Deux baleines auxquelles on

s'était efforcé de donner une expression apaisée exhibaient des contours purulents et violacés. Autour de chaque cétacé, on pouvait lire l'inscription « f57 ». Sur la baleine de l'avant-bras droit, Fanny avait dessiné une toute petite fille en train de dormir contre une nageoire. En regardant mieux le dessin, on s'apercevait que sa tête était détachée du corps. Au-dessus, on pouvait lire Rina. Ces détails, seuls les tireurs d'élite y avaient accès. Martin, qui écoutait toutes ces infos qui se déversaient dans son oreillette, savait pourquoi la tête de Rina était détachée de son corps. Il s'agissait d'une jeune Russe de seize ans qui avait été retrouvée, décapitée, le long d'une voie ferrée. Elle était devenue une icône en Russie. Une icône parmi les groupes de la mort du réseau Vkontakte.

Manon vit Fanny surgir sous le préau.

13.

Nous sommes le vendredi 4 novembre 2016. Il y a quelques poignées de minutes, il était encore temps de reculer. Mais les choses sont désormais telles qu'il faut que quelqu'un meure pour que cette folie qui s'est emparée des personnages s'essouffle et se disperse.

Lequel parmi eux va trouver la mort ?

Il serait logique que Rachel Vetchel disparaisse. N'est-elle pas la troisième femme ? Celle sur laquelle court la malédiction édictée par une diseuse de bonne aventure, au pied du mausolée de Lénine ? Mais Rachel a eu un fils. Et ce fils a rebattu les cartes du destin. Quand Alexis Arkhipov a appris qu'il était père, il y a quelques poignées de minutes, il a su qu'il était désormais immunisé contre les accidents, les meurtres et l'effroi. Il a su que Rachel ne mourrait pas. C'est la raison pour laquelle il a quitté la colonie pénitentiaire IK-13, le cœur léger.

Ce pourrait être Manon, l'organisatrice de cette manifestation, le chef d'orchestre de *Halloween+4*. Elle irait rejoindre sa mère au royaume des vrais fantômes dans la rivière de Sassovo, au cœur de la grande Russie. Ce serait de belles retrouvailles. Mais Manon ne mérite pas de mourir. Pas encore. Elle a toute une vie devant elle. Une vie dans laquelle elle dispensera la joie et la bonne humeur, comme lorsqu'elle était petite.

M. Elle pourrait tomber sous les balles. M. Elle est un homme bon. Prêt à se sacrifier pour ses élèves. M. Elle, tout comme Manon, tout comme Rachel, ne mourra pas aujourd'hui.

La personne qui mérite le châtement suprême, c'est Fanny. Fanny, l'ancienne jeune écolière harcelée parce qu'elle était un peu forte. Fanny qui, après une année de collège, a compris qu'il fallait mordre aussi profond que les plus féroces si on voulait être respecté. Fanny qui a attiré une copine dans un traquenard. Voici qu'elle récidive. Sa mort est explicable. Pourtant, elle ne mourra pas.

Non, la personne qui mourra aujourd'hui, ce sera Enzo.

14.

Fanny se dirigea, furieuse et fière, vers l'entrée du collège. Rachel venait à sa rencontre. Au même instant, dans le silence assourdissant, on entendit le cri aigu d'un chouca. L'oiseau était apparemment agacé qu'on vienne empiéter sur son territoire. Il s'en prenait à Enzo qui ne cessait de sauter sur place dans le buisson à l'intérieur duquel il s'était terré dès le début des coups de feu. Enzo sautait sur place car il s'apprêtait à sortir de sa cachette, une fausse arme à la main, pour contrer Fanny. Il le savait, elle n'allait pas écouter les instructions. Elle allait abattre Rachel.

Enzo sortit, l'arme à la main en hurlant. Il n'eut pas le temps d'appuyer sur la gâchette en plastique. La balle d'un HK 416 avait traversé son corps. On expliqua à ses parents qu'il n'avait pas souffert. C'était faux. Son agonie dura deux minutes et vingt secondes. Pendant ce temps, voici ce que vit Enzo : le sourire figé de Manon qui semblait vouloir lui dire : « Tout va bien », le ciel au-dessus de lui qui s'obstinait à rétrécir pour ne former qu'un carré indigent, les yeux de Manon qui essayait d'attraper le plus possible de lui, le ciel par-dessus qui s'obscurcissait jusqu'à en devenir nuit, le visage de Manon contre le sien, le visage de Manon qui rejoignait la nuit qui s'était formée au-dessus de sa tête. Puis l'éclair blanc, l'intense douleur qui traverse le corps, le froid du goudron humide, l'envie de vivre, l'envie de vivre tellement forte...

15.

Nous sommes le samedi 5 novembre 2016.

Toute la presse a titré unanimement autour du même événement :

La Russie exporte son savoir-faire en France : un mort.

Blue Whale Challenge : *et si Poutine avait raison de vouloir museler le Net ?*

*Mort d'un fantôme dans une cité scolaire.
Nos écoles touchées par un acte terroriste.
Une ancienne élève prend en otage son collège lors d'une fête
d'Halloween : un mort et un blessé grave.
Cinquante jours pour mourir ou le remake de la roulette russe.
Toute la presse a titré autour du même événement. Toute la presse, sauf *Le
Phare de Ré* :
Évasion spectaculaire au centre pénitentiaire de Saint-Martin-de-Ré. Un
détenu russe s'envole en hélico.
À quatre mille kilomètres d'ici, on déplorait la mort de Sergueï
Nikolaïevitch Zlatov.
Rongé par un cancer au stade terminal, le directeur de la colonie
pénitentiaire IK-13 se donne la mort.*

OceanofPDF.com

Épilogue

Elle l'attendait devant le parvis de la collégiale. Elle était là, avec Bogdan et un prêtre à ses côtés. Ils auraient pu s'embrasser. Ou s'étreindre. Ils se contentèrent de se regarder longuement. Le regard gris d'Alexis se posa sur celui de Rachel. Se poser n'était d'ailleurs pas le terme exact pour qualifier son regard. Il ne se contentait pas de se poser. C'était un regard qui racontait une histoire. Et cette histoire semblait être belle car Rachel souriait. Ils entrèrent dans l'église. Alexis s'empara alors de son fils et posa ses lèvres sur son front. Bogdan dormait. L'eau qu'il reçut sur le front le réveilla. Un cri joyeux rebondit contre les pierres de granit de la collégiale.

Bogdan était baptisé.

Alexis prit la main de Rachel. Ils sentirent de nouveau couler en eux comme un fluide chaud et magnétique. Rachel serra doucement la main de celui qu'elle considérait désormais comme son homme.

Le capitaine était de retour. Derrière lui, il avait laissé ses fantômes.

FIN

OceanofPDF.com

« Le bonheur est la plus grande des conquêtes, celle qu'on fait contre le destin qui nous est imposé. »

Albert Camus,
Lettres à un ami allemand.

OceanofPDF.com



www.gesteditions.com

Composition : Delphine Panel

Dépôt légal : second semestre 2018

© LA GESTE — 2018

11, rue Norman-Borlaug

79260 La Crèche

05 49 05 37 22

contact@gesteditions.com

OceanofPDF.com